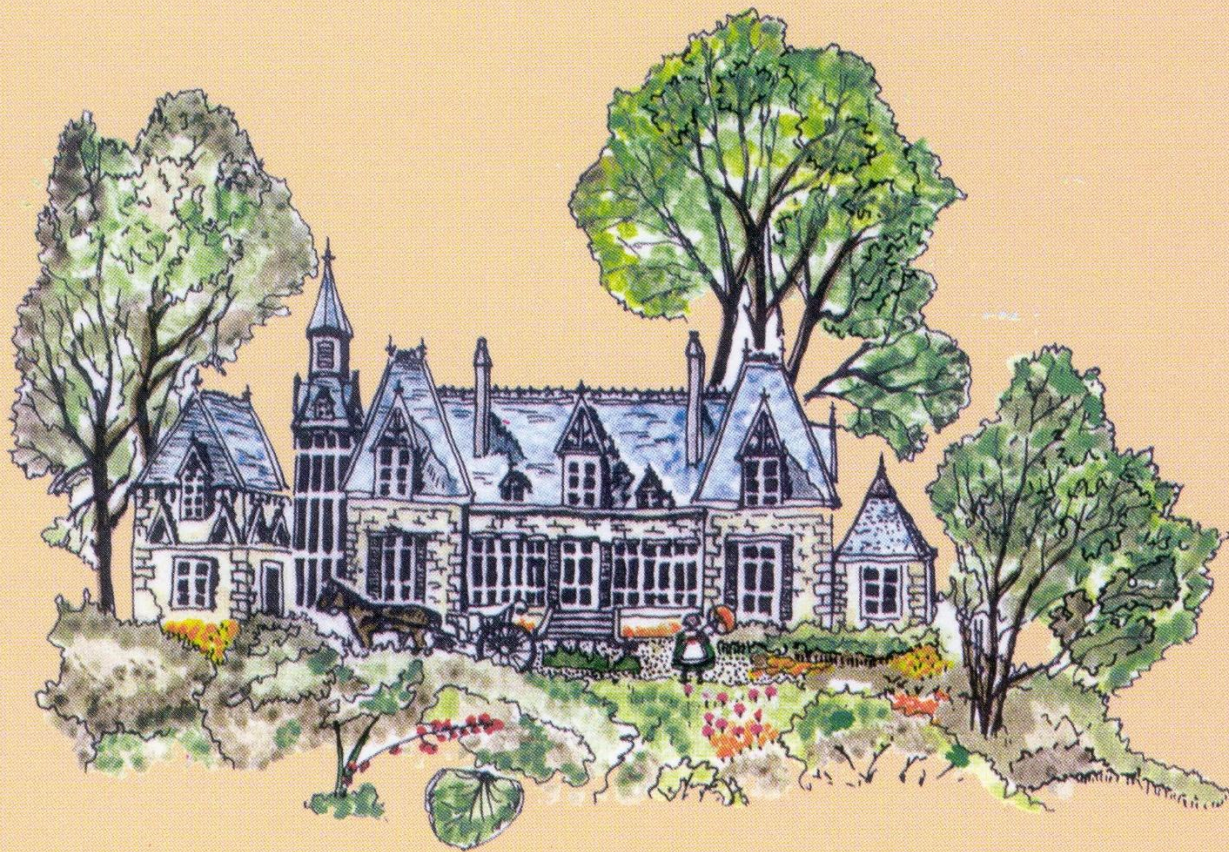




Clairoix



Patrimoine,
histoire
et vie locale

L'ouvrage « Clairoix – Patrimoine, histoire et vie locale », édité par l'association « Art, Histoire et Patrimoine de Clairoix », a été imprimé en décembre 2004 (en 1 000 exemplaires).

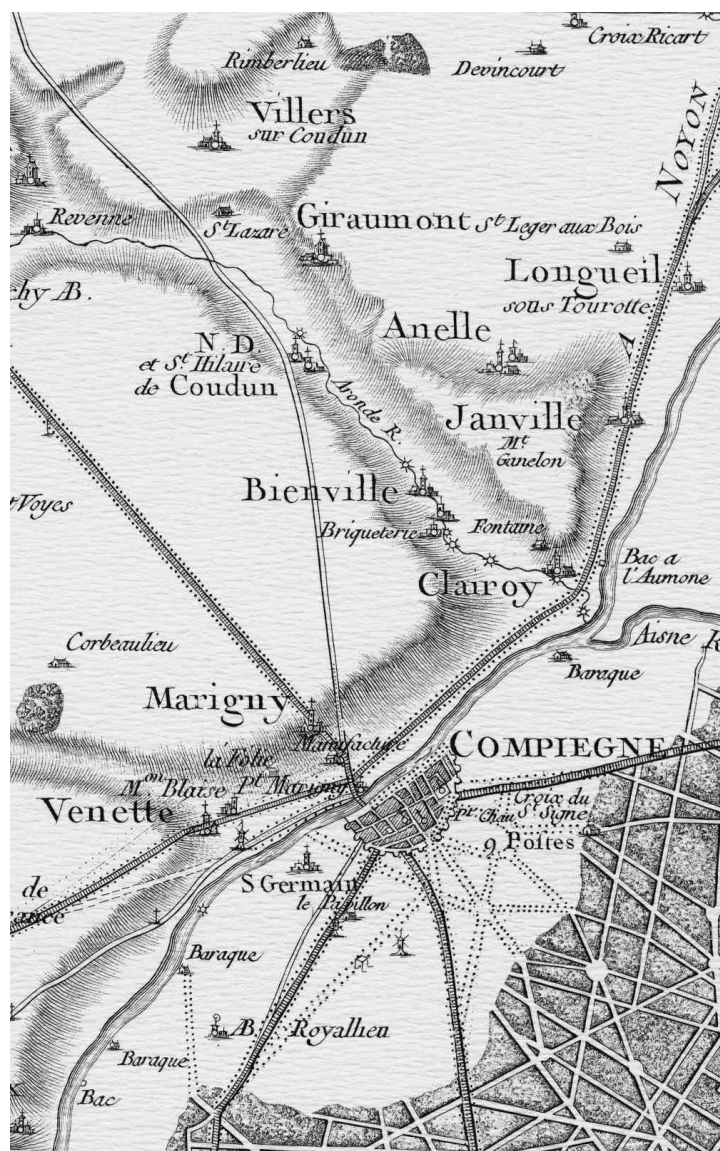
Pendant vingt ans, il n'a jamais été diffusé sous forme numérique.

La présente « réédition », sous forme de fichier pdf, est une reprise quasi-intégrale du document initial ; seules quelques coquilles et erreurs ont été corrigées.

En revanche elle ne prend en compte ni les évolutions de Clairoix depuis 2004, ni les nouvelles données historiques découvertes depuis la conception de l'édition originale.

Le présent document a été mis en ligne pour la première fois en août 2025.

Clairoix



Extrait de la carte dite de Cassini (1751)

Bibliothèque Nationale de France

CLAIROIX

(*Oise*)

Patrimoine, histoire et vie locale



Ouvrage édité par l'association « Art, Histoire et Patrimoine de Clairoux »
avec le concours de la municipalité de Clairoux

2004

Ont participé à l'élaboration de cet ouvrage :

Jean-Marc BOCHAND, Henry DESMAREST, Rémi DUVERT,
Marc FRANÇOIS, Gérard HERMANT, Georgette LEMOINE,
Henri LESOIN, Michel MAUPIN, Jean-Louis MILLET.

Coordination et mise en page : Rémi DUVERT

*Les illustrations de couverture sont de Henry Desmarest.
Elles représentent le Clos de l'Aronde (actuelle mairie), côté parc,
et la célèbre Bécassine, créée par J.P.Pinchon, qui a habité au Clos de l'Aronde.*

© Association AHPC – 2004
Siège social : mairie ; 1 rue du Général de Gaulle 60280 Clairoix

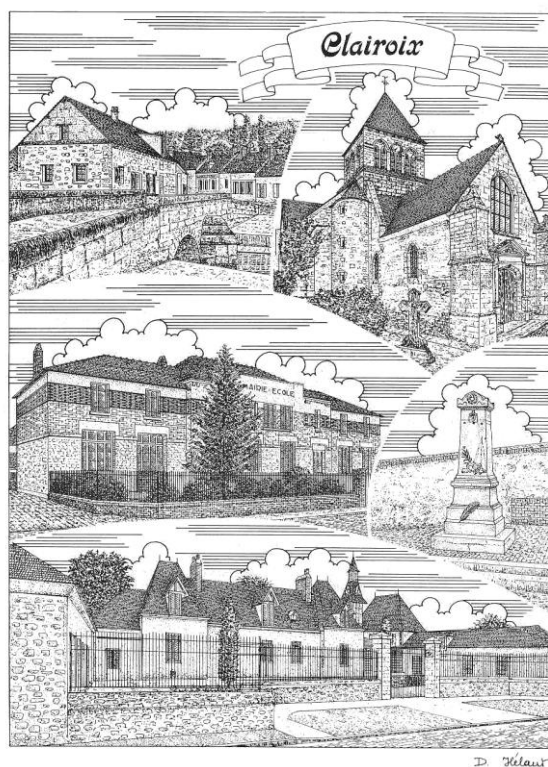
ISBN : 2-9523184-0-9

Sommaire

Préface	7
Avant-propos	8
Première partie	
Présentation de la commune	11
Agriculture et élevage	15
Le mont Ganelon	19
Rivières et ponts	25
Les anciens moulins	27
L'église Saint-Étienne	31
Le Clos de l'Aronde	35
La propriété de Comminges	41
La villa Sibien	43
Au fil des rues... ..	45
Deuxième partie	
De la Préhistoire au XVII ^e siècle	51
Jeanne d'Arc et Clairoix	57
Le « camp de Coudun » (1698)	59
Au XVIII ^e siècle	61
Au XIX ^e siècle	65
Les guerres du XX ^e siècle	71
Les Pinchon	77
Quelques autres personnages	81
Troisième partie	
La vie paroissiale	87
Les écoles	91
L'administration de la commune	97
Fêtes et distractions	101
Les associations	105
De la soie aux pneus... ..	111
Les autres entreprises	113
Le commerce et l'artisanat	117
Perspectives pour l'avenir	121
Annexes	
Sources bibliographiques	125
L'association « Art, Histoire et Patrimoine de Clairoix »	129
Remerciements	130



Couvercle d'une boîte de confiseries
du XX^e siècle



Gravure sur verre de David Hélaux
proposée en 1992 par l'atelier *Décor Art* (Roubaix)

Préface

Quand on évoque Clairoix, surgit aussitôt l'image du mont Ganelon. Ce mont, chargé d'histoire et surtout de préhistoire, porte un nom qui fait rêver. On songe d'emblée au traître de la *Chanson de Roland* mais la chronique historique des temps carolingiens rappelle qu'une noble famille franque du Laonnois, alliée à Charlemagne, devait posséder des domaines à proximité de ce qui fut assez longtemps la capitale du royaume franc occidental, Compiègne. Un prévôt de la collégiale Sainte-Marie, future abbaye Saint-Corneille, portait le nom de Ganelon. Certes, Clairoix partage ce mont avec plusieurs autres communes, mais c'est la seule dont l'église, située sur l'un de ses versants, offre un tableau particulièrement harmonieux qui, naguère, était intact.

Clairoix, c'est aussi l'Aronde : cette rivière y a la plus intéressante partie de son cours mais aussi son confluent avec l'Oise. Certes, il n'y a plus abondance de truites et les moulins se sont tus, mais la rivière demeure l'axe du village et le vieux pont en est le cœur.

Ce mont boisé et ce cours d'eau donnèrent à Clairoix des ressources plus variées que dans les communes voisines. Clairoix fut également longtemps riche de ses vignes et produisit des vins relativement réputés ; le phylloxera, à la fin du XIX^e siècle, mit fin à cette ressource et la vigne ne subsista qu'un peu plus à l'est, en Champagne. L'axe fluvial et ferroviaire explique les implantations commerciales et industrielles du XX^e siècle.

Clairoix fut et demeure un lieu de plaisance et le Clos de l'Aronde en offre le meilleur exemple ; s'y succédèrent des familles connues par des personnalités qui s'illustrèrent dans les arts, dans l'économie, dans la politique. Joseph Porphyre Pinchon créa au début du XX^e siècle une figure emblématique, Bécassine, mais il participa aussi à la célébration d'une héroïne de chair et de sang, Jeanne d'Arc, qui connut sans doute ici une des premières stations de son calvaire.

Rien n'est oublié dans cet ouvrage, ni les épisodes les plus brillants, tels les camps militaires du roi-soleil, ni les plus tragiques des dernières guerres ; ni la vie quotidienne d'aujourd'hui. Qu'une équipe ait réussi à composer un livre aussi homogène paraît déjà un tour de force ; sans doute faut-il en rendre grâce au coordinateur. C'est une œuvre solidement étayée sur des sources et une bibliographie suffisamment complètes. Elle est cependant agréable à lire, grâce à un plan logique et à un style correct et simple. Elle est aussi plaisante à regarder, grâce à une illustration variée et évocatrice. Voici un modèle que l'on souhaite voir suivre.

François CALLAIS

Président de la Société Historique de Compiègne

Avant-propos

Cet ouvrage voudrait faire partager à tous le fruit de nos recherches sur Clairoix. Nous n'y avons cependant pas retranscrit toutes nos connaissances : nous avons préféré présenter des synthèses, agrémentées d'illustrations variées, et parfois d'anecdotes. Les informations que nous avons choisi de faire figurer sont réparties dans une trentaine de chapitres assez courts, mais qui couvrent un large spectre de domaines.

Nous avons essayé, dans la mesure du possible, de vérifier les informations contenues dans ce livre ; pour cela nous sommes souvent remontés aux sources (archives municipales ou départementales), ce qui nous a amenés à rectifier quelques affirmations erronées diffusées jusqu'alors. Néanmoins des erreurs sont toujours possibles, d'autant plus que les mémoires humaines, ainsi que les documents historiques eux-mêmes, ne sont pas toujours très fiables...

Nos recherches ne sont bien sûr pas terminées, et nous invitons les lecteurs à nous aider à les compléter : photos, documents de toutes natures, témoignages, seront les bienvenus. Merci d'avance, et bonne lecture !

Les auteurs



Une carte postale du siècle dernier

Première partie

Présentation générale de Clairoix

La terre, la nature, l'eau

Le patrimoine architectural



Une vue aérienne de la fin des années 1960

Présentation de la commune

Clairoix

Quelque chose de clair tirant du Roi
Par la fontaine la fraîcheur du lieu,
Sous la frondaison où s'insinue l'Aronde.
Village enlaçant les rondeurs du Ganelon,
Tel un corps endormi où se poseraient
Les têtes câlines des toits nichés sur le flanc du Mont.
Clairoix flânant par ici et filant par là-bas,
La route côtoyant la voie ferrée, turbulence
Où s'affaire le trafic de l'usine et des voyageurs.
Souffle et lumière dans la nuit sans relâche.
Entrelacs des rocadés sertissant les champs
Où s'enclavent les quartiers, Tambouraines,
Planchette, Petite Couture, Le Breuil...
Clairoix est là, vers la ville,
Vers le Mont,
Vers les champs.

Alain Leblond

Bienvenue

Après cette entrée poétique, poursuivons par une rapide carte d'identité géographique, à l'intention des lecteurs non clairoisiens.

Située aux confins du Valois et de la Picardie, cette commune de 470 hectares, limitrophe de Compiègne, garde cependant un certain cachet rural. Le village s'étale au pied d'une colline culminant à 155 m d'altitude, le mont Ganelon. Une paisible rivière, l'Aronde, traverse Clairoix, et le confluent de l'Oise et de l'Aisne en est à la limite. La ligne de chemin de fer Paris-Maubeuge, et deux axes routiers, les nationales 31 et 32, bordent la partie la plus ancienne de la bourgade. L'origine du nom *Clairoix* n'est pas claire... (voir page 54).

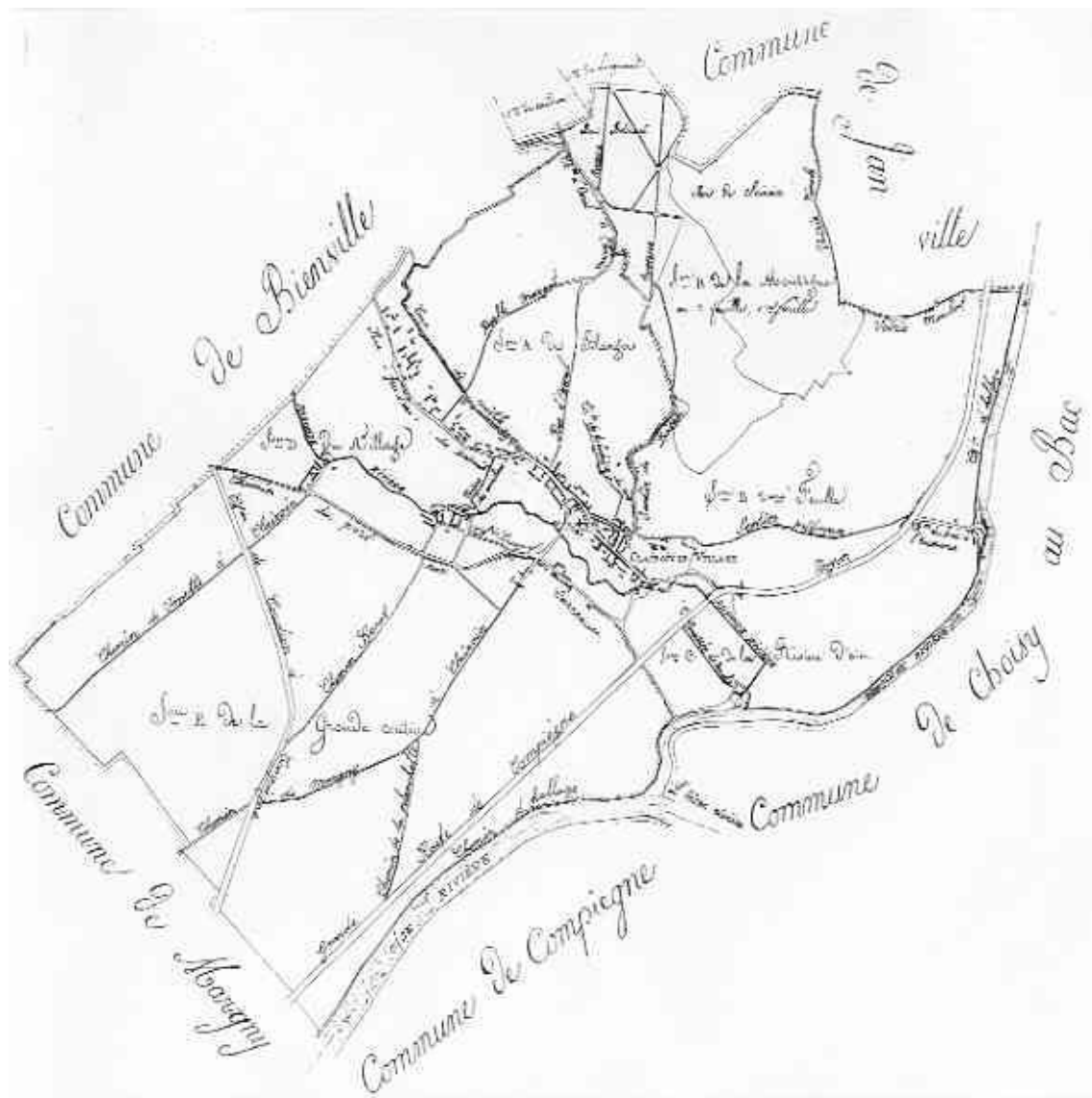


Carte postale des années 1950

Administrativement, Clairoix fait partie du canton de Compiègne nord, et, avec treize autres communes, de la CCRC (Communauté de Communes de la Région de Compiègne), qui doit devenir, en 2005, l'ARC (Agglomération de la Région de Compiègne).

Le plan cadastral de 1826

Le premier cadastre de la commune semble être celui de 1826 ; le dernier date de 2002. Chacun d'eux comporte plusieurs plans : un « tableau d'assemblage » (vue d'ensemble) et des feuilles par section. Voici une copie du tableau d'assemblage du cadastre de 1826 :



Sept communes sont limitrophes de Clairoux : Bienville, Coudun, Longueil-Annel, Janville, Choisy-au-Bac, Compiègne, et Margny-lès-Compiègne.

Le cadastre de Clairoux est partagé en cinq sections :

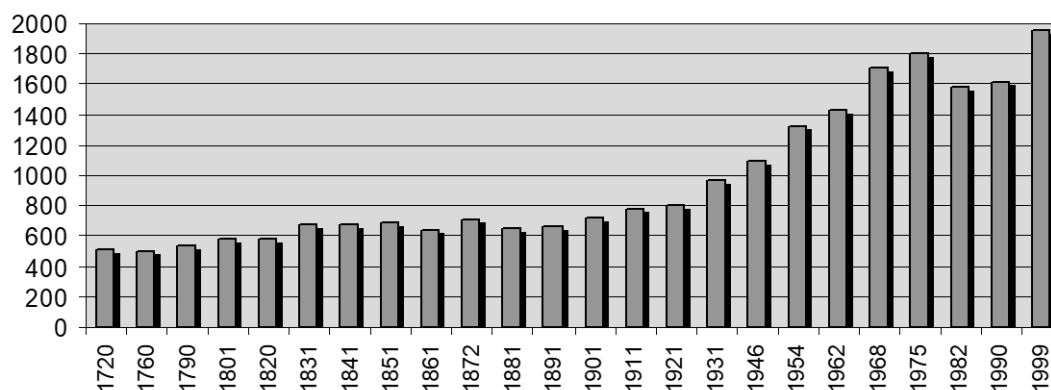
- A : Les Blangers ;
- B : La Montagne ;
- C : La Rivière d'Oise ;
- D : Le Village ;
- E : La Grande Couture.

La population et les logements

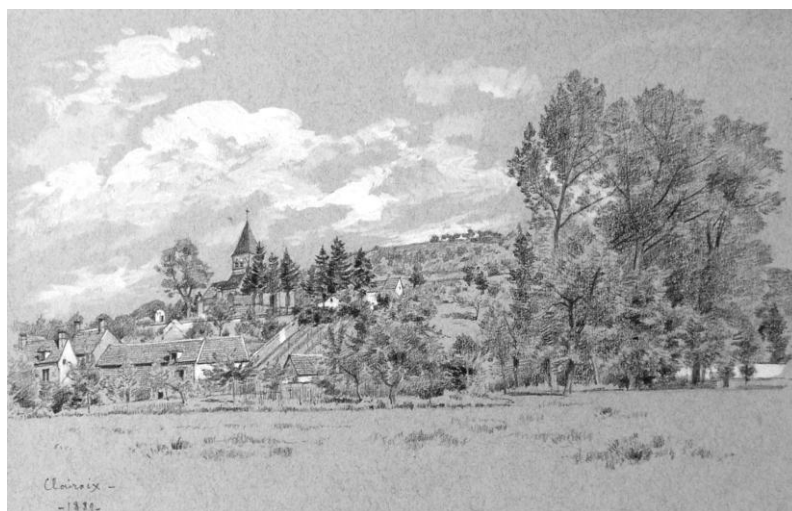
Après avoir longtemps plafonné à 700, le nombre d'habitants de Clairoix a pratiquement triplé au cours du XX^e siècle (voir le graphique ci-dessous). Lors du recensement de 1999, Clairoix comptait 1952 habitants (1004 hommes et 948 femmes), dont 26% de moins de 20 ans, 27% âgés de 20 à 39 ans, 28% de 40 à 59 ans, 14% de 60 à 74 ans, et 5% de plus de 75 ans. Actuellement deux centaines y vivent...

Toujours en 1999, il y avait 750 salariés, 66 personnes travaillant à leur compte, et 70 recherchant du travail. Parmi les actifs, 19% travaillaient à Clairoix, 72% dans le reste du département, et 9% à l'extérieur de l'Oise. La commune comptait 768 logements (715 résidences principales, 12 résidences secondaires, et 41 logements vacants), dont 34% construits avant 1949 et 19% après 1990 ; 89% étaient des maisons individuelles. Environ trois quarts des ménages étaient propriétaires de leur logement ; 88% possédaient au moins une voiture...

Évolution de la population de Clairoix



N.B. : la baisse que l'on observe après 1975 peut s'expliquer en partie par le départ de personnes logées dans des centres de formation (ANFOPAR, RATP...)



Un dessin de
E.L. Boudier,
daté de 1889,
et conservé
au musée
Antoine Vivenel
(Compiègne)



Une carte postale du début du XX^e siècle
(photo prise depuis l'intersection de l'actuelle rue du Général de Gaulle et de la route nationale 32)



Une photo de la même époque, prise du chemin dit de la Planchette (actuelle rue de la Poste)

Agriculture et élevage

Clairoix a été de tout temps un village axé sur l'agriculture, même si celle-ci est en net déclin de nos jours, comme dans beaucoup de petites communes françaises...

En 1904...

Au début du XX^e siècle, les vignes des pentes du mont Ganelon (voir page 21) ont été pratiquement abandonnées, et les parcelles sont dorénavant occupées par des prairies plantées de pommiers (pommes à couper et à cidre) et autres fruitiers, comme les cerisiers sur les parcelles bien exposées des pentes sud. Les « marais » sont toujours des pâtures.

Sur la rive droite de l'Aronde et les pentes des coteaux de Margny-lès-Compiègne, on trouve essentiellement des terres de culture (comme en témoignent par exemple les lieux-dits *Grande Couture* et *Petite Couture*) : céréales, betteraves, colza, et pommes de terre. Les statistiques agricoles, conservées aux Archives départementales de Beauvais, nous apprennent qu'à Clairoix, en 1904, environ 60% des terres labourables sont consacrées aux céréales (voir l'encadré ci-contre).

La répartition des terres en 1904

Terres labourables	285 ha
Prés naturels	15 ha
Vignes	2 ha
Cultures diverses	64 ha
Bois et forêts	70 ha
Territoire non agricole	35 ha
<i>Total :</i>	471 ha

Répartition des cultures :

Froment	100 ha
Seigle	8 ha
Avoine	55 ha
Pommes de terre	15 ha
Betteraves à sucre	65 ha
Betteraves fourragères	5 ha
Trèfle	6 ha
Luzerne	15 ha
Sainfoin	16 ha
<i>Total :</i>	285 ha

Les animaux se répartissent alors ainsi : 75 chevaux, 8 ânes, 35 vaches, 15 veaux, 36 porcs, et 10 chèvres...

À cette époque, le village compte une vingtaine d'agriculteurs, dont certains ont de très petites surfaces. Les familles Bochand, Déchasse, Delassalle, Luisin, et Rollet exploitent des surfaces plus importantes. On note l'absence de la famille Derocquencourt, qui reprendra ultérieurement des petites exploitations.

En 1947...

Au début des années 1940, l'occupant allemand demande des renseignements sur les surfaces emblavées, le matériel utilisé, les animaux, le personnel, etc. (et même les quantités de vins attribuées pour les fenaïsons et les moissons !) ; les fiches sont remplies jusqu'en 1947.



Déjeuner aux champs, vers 1930
(lieu-dit « Les 18 mines »)

Cette année-là, les huit agriculteurs de Clairoix (Julien Bourin, Émile Bochand, Paul et Pierre Déchasse, Joseph Derocquencourt, Élie Legrand, Constant et Édouard Rollet) se partagent 183 ha de terres labourables et 11 ha de prés et pâtures. Près de la moitié des surfaces cultivées l'est en céréales : 51 ha de blé, 3 ha de méteil (mélange de blé et de seigle), 14 ha d'orge, et 43 ha d'avoine (surtout pour les chevaux). Pour l'élevage, il faut ajouter 35 ha de cultures fourragères (luzerne, trèfle, vesce et pois protéagineux).



Des bœufs attelés (vers 1950)

Pour travailler les terres ces agriculteurs possèdent 29 chevaux ; les prairies sont occupées par 76 bovins, dont 29 vaches laitières et 28 ovins. On note la présence de 12 porcins pour la charcuterie familiale ; certains agriculteurs étaient aussi charcutiers.

Chacun possède le matériel nécessaire à une agriculture traditionnelle : charrues, herse, épandeurs d'engrais, semoirs, moissonneuses-lieuses, etc. Néanmoins les agriculteurs d'une même famille se partagent l'achat ou la location d'une batteuse ; c'est le cas par exemple des Bochand-Rollet, dont la grange de battage est le bâtiment du futur restaurant *L'Embellie*, rue de l'Aronde. Tous ces instruments agraires utilisent la force animale, sauf la batteuse, mue par un moteur thermique.

La culture des betteraves, sucrières et fourragères, est particulière : des Belges puis des Espagnols ¹⁹ viennent en saisonniers « démarier » les jeunes pousses (en effet la graine de betterave est un glomérule qui laisse germer deux ou trois graines). Puis ils reviennent, lors de la récolte, pour arracher les betteraves et les décoller. Seules les racines sont livrées à la sucrerie de Coudun. L'apparition des betteraves « monogermes génétiques », dans les années 1970, évite d'effectuer ce démarriage, et de faire appel à ces saisonniers...



Rue Saint-Simon (1982)

Vers 1948, les premiers tracteurs font leur apparition : un Renault (orange), des Deutz (verts), des Farmall de Mac-Cormick (rouges) et des Somca de Fiat (orange). C'est à celui qui aura le plus beau tracteur... ; chacun son style !

Quant aux vaches, elles continuent matin et soir à cheminer dans les rues de Clairoix, et il peut y avoir foule sur le pont de pierre, lorsque se mélangent celles de la ferme de la rue de l'Aronde qui vont dans la pâture où se situe actuellement la salle polyvalente, et celles qui, parties de la rue Germaine Sibien, vont paître route de Bienville...

¹⁹ Une pièce du corps de la ferme d'Émile Bochand (rue Saint-Simon) porte d'ailleurs le nom de « chambre des Espagnols »...

En 1972...

Suite aux décès de certains agriculteurs, faute d'enfants reprenant l'exploitation, ou encore après une cession volontaire, des regroupements se font, et en 1972, il reste six agriculteurs principaux (Daniel, Julien et Pierre Bochand, Paul et Pierre Déchasse, Lucien Derocquencourt), qui se partagent 170 ha de terres labourables et 16 ha de pâturages. Étienne Drujon cultive quelques terres pour ses vaches laitières.

Par rapport à 1947, les surfaces de culture de blé et de betteraves restent constantes (mais elles sont environ deux fois moins importantes qu'en 1904 !) ; les terres de plateau limoneux se prêtent bien à ces cultures. La culture de pommes de terre est abandonnée, mais on remarque par contre un essor du maïs (35 ha en 1972).

Le plus souvent, les agriculteurs clairoisiens sont à la fois propriétaires (« en faire-valoir direct ») et locataires (« en fermage ») des terres qu'ils cultivent. La location est exprimée en quintaux de blé : en 1972, le fermage est de 4,5 q (en 2004, il est de 9 q).

Les fermes restent de petites structures agricoles familiales, nécessitant l'élevage de quelques animaux domestiques. Un certain nombre de Clairoisiens ont coutume d'y aller chaque soir, dimanches et fêtes compris, chercher le lait frais avec le bidon de fer blanc ou d'aluminium ; c'est aussi l'occasion de prendre quelques œufs ou un fromage blanc, et surtout de papoter !

En 2004...

La surface des terres labourables diminue d'année en année au profit de lotissements et d'infrastructures industrielles et routières. Il reste environ 150 ha, exploités par Alexandre Derocquencourt, de Clairoix, Hervé Ancellin, de Bienville, et Marc Justice, de Longueil-Annel. En plus des cultures traditionnelles de céréales (blé et escourgeon) et de betteraves, ils ont ajouté le colza, les féveroles et les pois protéagineux. Quant au maïs, le besoin important d'énergie (fuel ou gaz) pour le séchage des grains a provoqué petit à petit le déclin de cette culture.

Les productions animales ont progressivement été abandonnées ; la ferme de Clairoix vend cependant encore des œufs et des volailles. Quelques ovins (une quinzaine de brebis) ont pâturé dans les « prés du château » (rue de la Bouloire) jusque dans les années 1990. Les derniers chevaux de trait ont été utilisés dans les années 1980.



Récolte de betteraves (vers 1990)

Un buveur...

Certains se souviennent encore du père C., agriculteur qui avait l'habitude, en allant vers ses champs, de s'arrêter à l'estaminet du secteur. Il demandait deux verres d'eau de vie blanche, s'installait au comptoir, buvait un des deux verres, puis de temps en temps, regardait par la fenêtre pour savoir si son ami « fantôme » arrivait... Il ne venait bien sûr jamais, et le buveur disait alors au patron du bistrot : « allez ! Je bois le deuxième verre, il ne viendra plus ! ». On dit que pendant qu'il cuvait sur le chariot de la herse, les chevaux revenaient seuls jusqu'à la ferme, et que même, parfois, ils hersaient seuls le champ !



Certains pâturages sont aujourd'hui occupés par des chevaux de loisir. Des parcelles du mont Ganelon pourraient certes être labourées (certaines l'étaient encore dans les années 1960 pour des cultures fourragères), mais la pente est parfois bien raide, et ces terres sablo-calcaires, trop filtrantes, sont peu favorables aux cultures de betteraves et de céréales. De plus, le site naturel du mont Ganelon étant d'un grand intérêt faunistique et floristique, il est bon de le laisser revenir à son état naturel, contrôlé et entretenu (un SIVU y veille ; voir page 19), de retrouver par exemple davantage d'orchidées sauvages, et de faire de ce site un lieu de promenade pour les citadins. Une partie du travail des agriculteurs locaux pourrait consister à entretenir cet espace (ils pourraient aussi proposer des produits naturels du terroir, et peut-être des petits centres équestres ?).

La vie rurale de ma jeunesse

Je suis né en 1952 d'une famille de paysans. Parmi les quatre enfants, j'étais le seul passionné d'agriculture, et donc destiné à reprendre l'exploitation familiale ; en tout cas je le pensais en commençant mes études agricoles...

Dès mes dix ans j'allais avec mon père sur les chevaux qui tiraient la lieuse. Il me mettait aux manettes pour remonter le volant, baisser la barre de coupe, et vérifier le liage des bottes. Puis on relevait les bottes pour que le grain continue à sécher dans l'épi : six ou sept bottes en rond, et une par-dessus, dont on étalait les épis vers le bas.

Au foin, j'avais comme les adultes une fourche à trois dents pour réaliser la meule sur le « perroquet », une sorte de trépid avec trois barres horizontales.

En juillet on allait biner les betteraves (on disait « repasser » car on enlevait les mauvaises herbes résistantes aux herbicides de l'époque).

Un peu plus tard, vers 13 ans, j'ai remplacé mes sœurs Claudine et Dominique pour avancer le tracteur lors du ramassage des bottes. Au hangar, je me mettais parfois sur la chaise, endroit intermédiaire entre le haut de la charrette et le haut du tas (autrement il était impossible de remplir le hangar). Les ballots de foin étaient petits et assez légers pour un adolescent.

Puis quand les moissonneuses-batteuses arrivèrent, dans les années 1965-1970, il fallait suivre avec le tracteur et la remorque et ensuite mener le chargement à la coopérative. J'étais fier de piloter ce gros engin qu'était le Someca.

Pour les travaux des betteraves, aux vacances de la Toussaint, je conduisais la décolleteuse, la faneuse (pour bien séparer les feuilles des racines), plus rarement l'arracheuse, la chargeuse ou la remorque.

Aux vacances de Pâques, c'était les travaux de semis des betteraves ; je me souviens d'être revenu un jour à la ferme bien penaud d'avoir cassé l'émotheuse (en tournant trop court) ; une autre fois d'avoir roulé sur le vélo de mon grand-père que je venais juste de poser le long de la remorque !

Le soir après la traite il m'arrivait souvent de boire le bol de lait chaud sortant du pis.

Régulièrement je prenais mon vélo pour aller chez Lancestre chercher le tabac gris pour mon grand-père. Un jour il me dit : viens, on va « r'chiner ». J'entendais ce mot pour la première fois... ; en fait l'habitude à la ferme était de goûter vers 17-18h : pain, beurre, et confiture de fraises (dont j'ai encore en mémoire l'odeur et le goût si particulier), jus de citron ou cidre.

À la ferme j'ai le souvenir de jeunes Clairoisiens qui venaient aider, et d'une dame qui venait coudre pour ma grand-mère un après-midi par semaine. Je m'amusais à appuyer sur la pédale pour voir les mécanismes fonctionner.

Je vois encore mon grand-père servir le lait aux dames : le seau d'aluminium sur la table, sa mesure d'un demi-litre qu'il enfonçait délicatement dans la crème puis dans le lait, et qu'il déversait dans le bidon en passant par un filtre ; puis, nonchalamment, il prenait les quelques pièces de monnaies et les mettait dans le tiroir-caisse de la table.

J'ai encore le regret – mais j'étais jeune et mon grand-père m'impressionnait – de ne pas avoir parlé avec lui des deux guerres et de la vie locale (il était adjoint au maire). Mais il nous a laissé quelques documents et surtout ses carnets de la guerre de 14-18.

Après le goûter on allait chercher les deux ou trois vaches à traire. Au début on leur passait une corde entre les cornes ; puis vinrent les licols plus faciles à passer. J'entends encore mon père et mon oncle, assis sur leur petit banc, parler ensemble de leur journée ou de ce qu'il fallait faire dans les jours à venir. De temps en temps des coups pleuvaient sur les flancs d'une vache un peu nerveuse. Le transister, dans l'étable, diffusait les commentaires du Tour de France.

En fin de semaine je recevais quelques sous, parfois bien peu pour le travail que j'avais fourni...

Et puis en 1969, mon père m'inscrivit à la coopérative pour les travaux d'été ; je reçus mon premier salaire, bien plus important que ce que ma grand-mère aurait pu me donner.

Les longues études agricoles que j'entrepris ne purent être menées que grâce à ce travail à la coopérative : j'y ai passé en tout 7 mois, entre 1969 et 1974, sous la direction de Raymond Franiatte.

Plus tard, il y eut aussi les moments très durs des pesées géométriques : des après-midis à compter les pieds de betteraves et peser des échantillons pris au hasard dans la parcelle ! Une méthode qui fit suspecter des agriculteurs de tricherie.

Nous n'avions pas une vie sophistiquée, plutôt modeste, mais nous étions heureux. Je suis fier d'être paysan, d'avoir eu cette jeunesse de travail mais aussi d'insouciance, avec le respect de la nature et des saisons. Être agriculteur aujourd'hui ne me plairait pas trop : des rythmes difficiles avec des prix de production ne permettant pas de vivre décemment sans les subventions ! Mais je reste très lié au monde agricole par mon métier d'ingénieur en agri-environnement.

Jean-Marc Bochand

Le mont Ganelon

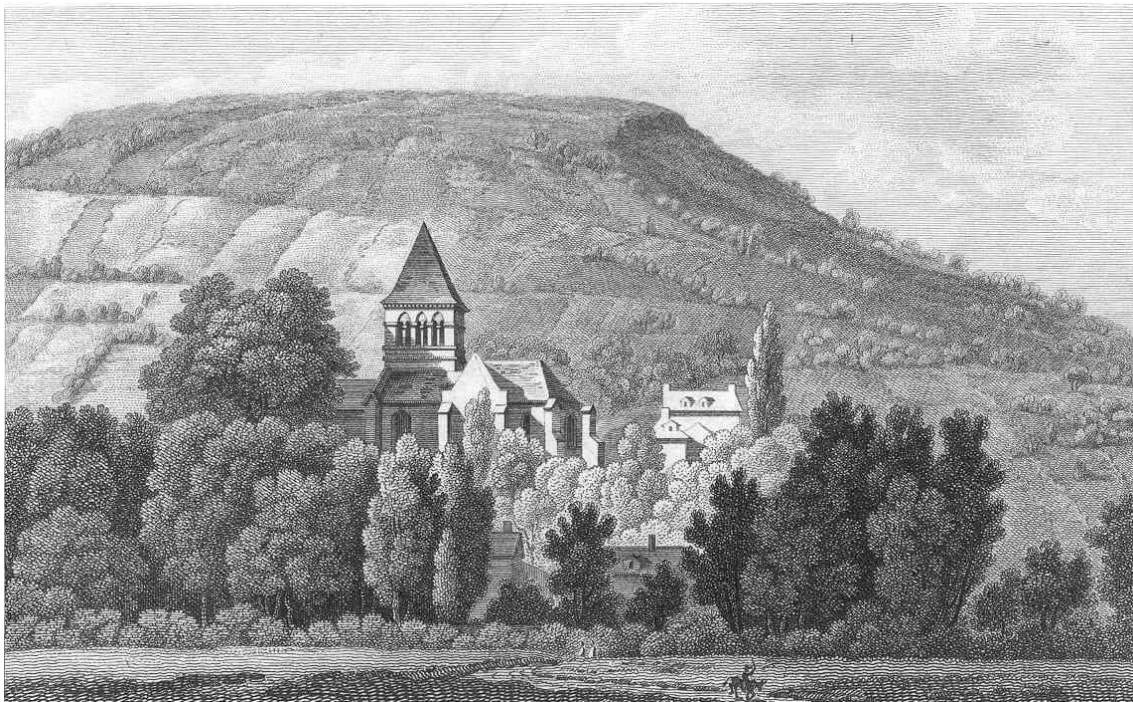
Le mont Ganelon a toujours eu une grande importance pour Clairoix, bénéficiaire de ses terrains, ses sources, ses vignes, ses carrières, ses bois, etc. ; et c'est sans doute la position stratégique de cette butte, près du confluent de deux grandes rivières, qui est à l'origine de la création de notre village.

Carte d'identité

D'une superficie de 537 ha, le mont Ganelon s'étend sur cinq communes : Clairoix (177 ha), Janville (74 ha), Longueil-Annel (155 ha), Coudun (65 ha), et Bienville (66 ha). Le plateau culmine à une altitude de 155 m.

Ce site présente de nombreux intérêts, tant du point de vue archéologique (voir page 52) qu'écologique. Il offre en outre un espace de promenade de plus en plus apprécié de nos jours (comme en témoigne par exemple l'existence de l'association « Les Crinquineurs » ; voir page 109). Afin de mieux préserver ce patrimoine, les communes qui se partagent le mont ont créé en 1995 un SIVU (Syndicat Intercommunal à Vocation Unique), chargé de protéger et de mettre en valeur cet espace naturel.

Une grande partie (380 ha) du mont Ganelon a été classée ZNIEFF (Zone Naturelle d'Intérêt Écologique, Faunistique et Floristique) ; « site inscrit » depuis 1971, le mont est aussi depuis 1996 une zone de préemption au titre des ENS (Espaces Naturels Sensibles), ce qui permet



Sur cette gravure de la première moitié du XIX^e siècle, on peut voir que le mont Ganelon était pratiquement « chauve »

au SIVU d'avoir la priorité pour l'acquisition des terrains, lors de leur mise en vente. En 2004, le SIVU a déjà acquis une centaine d'hectares.

D'après l'étude qu'a menée Jean Antoine François Léré²⁰ vers 1818, « *vue d'une certaine distance, la montagne de Clairoux paraît ne former qu'un seul corps, mais en s'approchant de plus près de sa base qui repose sur de la craye, on distingue très bien que la face qui regarde la plaine est composée de plusieurs pièces de différentes hauteurs et largeurs qui sont connues dans les titres sous les dénominations suivantes : montagne de l'Église ou Pierret, Monicart, de la Justice, montant Berger ou Grinval, Gennegotte, Cochon Val ou Guichard, du Temple, Bullarion, des Vaches, Gannelon* » (dans l'ordre de Clairoux à Bienville). Il cite aussi la Montagne fondue, et, pour la face sud-est (de Clairoux à Janville), les mamelons de l'Hermitage, du Val Thiery, et d'Anelle.

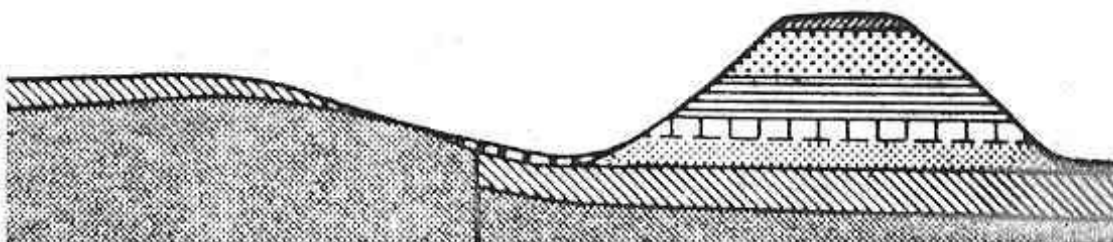
Sur l'origine du mot *Ganelon*, il semble qu'aucune explication satisfaisante ne se dégage. On a bien évoqué le fameux traître de la *Chanson de Roland*, mais le lien avec la région de Clairoux n'est pas établi. Les Ganelon, une importante famille carolingienne du Laonnois²¹, ont peut-être possédé des terres à Clairoux. D'autres hypothèses se basent sur la racine *ganne*, associée à piège (et, par glissement, à fortification, château), ou tromperie, fourberie. Il pourrait aussi y avoir eu un seigneur local pillard portant ce nom...

Quelques éléments de géologie

Le mont Ganelon est une « butte résiduelle », une portion du plateau du Noyonnais qui a été isolée du fait de l'érosion de ses alentours par l'Oise, l'Aronde, et le Matz, essentiellement lors de l'ère quaternaire. Il se trouve sur le flanc d'un anticlinal (voir le schéma ci-dessous), contrecoup de la formation du relief des Alpes.

Plusieurs couches composent cette butte ; de haut en bas, on trouve :

- des calcaires dits « lutétiens » : une dalle de calcaire dur, entre deux couches de sables ; la couche supérieure contient un grand nombre de nummulites (fossiles de coquillages qui vivaient sur les rivages des mers chaudes de l'ère tertiaire) ; quant à la dalle (épaisse de 1 à 3 m selon les endroits), elle a permis l'exploitation de diverses carrières ;
- des sables dits « cuisiens » (du nom de la localité voisine, Cuise-la-Motte) ; épais d'une cinquantaine de mètres, ils renferment une nappe d'eau, qui a donné naissance à plusieurs sources (voir plus loin) ;



Coupe du sud-ouest au nord-est
À gauche, le plateau de Margny-lès-Compiègne ; au centre, le lit de l'Aronde et ses alluvions

²⁰ Ce marchand de draps, né en 1761 et mort en 1837, premier adjoint au maire de Compiègne, a laissé un grand nombre de notes manuscrites, conservées à la Bibliothèque municipale de Compiègne.

²¹ Selon l'abbé Bernard Merlette, historien contemporain spécialiste des manuscrits carolingiens.

- des argiles dites « sparnaciennes », qui servent de plancher pour la nappe d'eau évoquée ; leur épaisseur est d'environ 5 m ;
- une couche de calcaires, et une couche de sables, dits « thanétiens » ; une partie du calcaire dit « de Clairoix » affleure sur une petite falaise située rue Germaine Sibien ;
- de la craie dite « campanienne », datant de l'ère secondaire, qui structure aussi le plateau de Margny-lès-Compiègne, mais qui n'affleure pas au niveau du mont Ganelon.

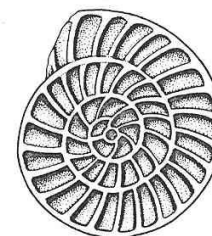


Sur le plateau, au lieu-dit *Bois Bellicard*

Les vignes

On ne le sait pas toujours, car il n'y a plus de traces actuellement, mais il y avait de nombreux vignobles sur les pentes ouest, sud et est du mont Ganelon (voir par exemple les cartes pages 60 et 63), depuis au moins le Moyen Âge, et jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Il y en avait également à Margny-lès-Compiègne, à Venette, à Jaux, à Bienville et à Janville, notamment.

Dessin d'un
type de
nummulite
qu'on trouve
sur le
plateau
du mont
Ganelon



En ce qui concerne le territoire de Clairoix, ils couvraient 83 ha vers 1780, et 56 ha vers 1826, par exemple. En 1864, il y avait encore une quinzaine de vignerons. Divers lieux-dits ont des noms évocateurs : les Pissevins, les Pierres Vignes, les Arpents Dupuy, les Vignes Verdelets... Le vin de Clairoix était, paraît-il, un des meilleurs de la région.

La configuration des parcelles en lanières, dans le sens de la pente, est significatif ; les lots dépassaient rarement cinq ou six ares. Au milieu du XIX^e siècle, plusieurs variétés sont cultivées : « *le blot ou gouet, ou gonis, dont le vin est mauvais ; le noir franc et le noir-gris, dont le mélange donne la meilleure qualité ; le moussy ; le coquart ou blanc d'Orléans, nommé par corruption blanc d'Orient, qui donne le premier cru en vin blanc ; c'est cette race qui a fourni le vignoble si ancien de Clairoix ; le maillé, meillier ou miellé, ou encore meunier, donnant la deuxième qualité de vin blanc ; le gamet qui donne un gros vin et qui produit beaucoup dans les années médiocres, il est originaire de Brie ; le blanc-vert fruleux, ou frineux de Dammartin* »²².

La viticulture exigeait de nombreuses opérations : « *on commence par saquer, c'est-à-dire par retirer les échalas, lesquels sont exclusivement de saule ou de chêne ; on taille, on ramasse et on enlève les sarments. On donne ensuite une façon à la bêche ou avec le boyau, après laquelle on fiche, c'est-à-dire on remet les échalas et on lie les branches. On procède ensuite soit à un sarclage, soit à une nouvelle façon avec le boyau. Vient ensuite l'ébourgeonnement qui consiste à réduire le nombre des pousses, et une nouvelle attache des branches devenues plus longues, ce qui s'appelle reloyer. Enfin on sarcle une dernière fois, avant le moment où les fruits commencent à mûrir* ».

²² Ce passage, ainsi que le suivant, est extrait du *Précis statistique sur le canton de Compiègne*, de Louis Graves (1850).

Les « bans de vendanges » étaient des arrêtés municipaux indiquant l'ouverture des vendanges, les horaires autorisés (entre le lever et le coucher du soleil, par exemple), l'interdiction du grappillage ou son autorisation à partir d'une certaine date, etc. ; c'était une occasion de liesse populaire (qui pouvait d'ailleurs se prolonger dans la multitude de tavernes du Compiégnois...). Pour Clairoux, d'après les registres consultés, le dernier arrêté date de septembre 1894.

La faune et la flore

Le mont Ganelon est un système naturel où s'épanouissent et cohabitent une grande diversité d'espèces végétales et animales.

Parmi la soixantaine d'espèces d'oiseaux qui y vivent, citons les rouges-gorges, les roitelets, les accenteurs mouchets, les pouillots, etc. On peut aussi entendre le chant des rossignols dans les fourrés de noisetiers, la nuit, ou pendant la journée, lorsque ses notes flûtées retentissent au-dessus des chants plus bas de la fauvette à tête noire ou du pouillot fitis. Quant à la communauté de pics épeiches, elle peut se signaler par une réserve de glands et de noisettes enchâssées dans les fentes d'un chêne (c'est leur garde-manger pour l'hiver). Certaines espèces, comme le pic noir ou la bondrée apivore, sont peu communes dans nos régions.

On peut apercevoir des chevreuils, habitants craintifs des zones boisées et broussailleuses ; le meilleur moment pour les voir est l'aube ou le crépuscule en plein été, quand ils sont gagnés par l'excitation du rut. On trouve également sur le site quelques espèces rares en Picardie, parmi les chauves-souris (par exemple le petit rhinolophe), les batraciens (la grenouille agile) et les insectes (le sphinx de l'épilobe).

Le mont n'est boisé que depuis quelques décennies, depuis l'abandon progressif des activités agricoles, viticoles et pastorales traditionnelles ; il était probablement défriché depuis le XVII^e siècle. Actuellement, la quasi-totalité de la surface est recouverte de futaies : essentiellement des chênes, des charmes, des frênes, et des hêtres. Près d'Annel se trouve une belle allée de vieux châtaigniers.

Sinon, pas moins de 380 espèces et sous-espèces végétales ont été repérées sur le mont, dont une vingtaine sont qualifiées d'assez rares à exceptionnelles en Picardie ²³, comme l'orobranche pourprée ou le sucepin. Une orchidée, le limodore à feuilles avortées, est légalement protégée (sa cueillette est interdite).

Sources et fontaines

Pendant longtemps, les villages bordant le mont Ganelon ont été alimentés en eau par un certain nombre de sources situées sur les pentes du mont Ganelon. Elles étaient plus abondantes que de nos jours ²⁴.



Le limodore à feuilles avortées

Photo F. Spinelli

²³ Source : étude de F. Spinelli et R. François (Ecothème, 2000).

²⁴ Un document des Archives municipales de Compiègne indique même qu'en 1790, à Clairoux, deux sources rendaient certaines rues impraticables...

Vers 1818, d'après un manuscrit de Léré (déjà cité dans ce chapitre), il y en a une dizaine à Clairoix, toutes placées au même niveau d'altitude : « *les eaux traversent les carrières de pierres calcaires, elles viennent du nord et sortent du côté du midi ; elles s'arrêtent sur la terre glaise, et elles ne tarissent jamais* ». Il cite (de l'ouest vers l'est) les fontaines de Ouard, des Beugnons, de la Grande rue d'Annel, du Roy, de la rue du Bitton, du Presbytère, de l'Eglise, des Arpentaux, de la Haye Durand, et du Caré à Pierres. Une dizaine d'autres sont recensées dans les communes voisines (Bienville, Janville, Annel).

La fontaine du Roy, quant à elle, a été maçonnée en 1730, sous le règne de Louis XV. La source fournissait l'eau de table du roi et de la Cour, quand ils venaient au palais de Compiègne. Un projet d'aqueduc et de pompe, pour faire venir l'eau depuis Clairoix jusqu'au château, fut refusé par le roi car beaucoup trop onéreux... Vers 1818, la source donnait environ 8 000 litres par jour ; lors de la visite du tsar Nicolas 1^{er} en 1901, elle fournit encore 4 000 litres. La source est tarie depuis 1976, mais la fontaine est toujours présente, dans une propriété privée (voir une photo ci-contre).

La source « de la Grand'Rue » (actuelle rue d'Annel) donnait environ 30 000 litres par jour en 1889 et a permis la création, cette année-là, de trois bornes fontaines (une près de la maison Bochand, rue Saint-Simon, une à l'angle de cette rue et de la rue d'Annel, et une à l'angle de la rue des Bocquillons). Toujours en 1889, une concession de 6 000 litres par jour a été accordée à la garnison de Compiègne (concession renouvelée en 1897 pour 12 ans). En 1896, puis en 1933, on bâtit un réservoir, dont on peut toujours voir le socle.

La source située près de l'église, quant à elle, alimentait par exemple sept bornes publiques en 1894.



La fontaine du Roy (en 1997)



Un document publicitaire,
dont nous ignorons la date et la source...

Photo Hutin (Compiègne)

À propos de quelques vestiges

À l'extrémité ouest du mont, sur le territoire de Coudun, il est probable qu'un camp ait été établi (voir page 53) ; on trouve la dénomination « camp de César » sur certaines cartes, mais on n'est pas sûr du tout que Jules César y ait séjourné. Cet endroit aurait été également occupé au Moyen Âge : certains plans mentionnent un « fort de Charlemagne » (voir par exemple page 63) mais les preuves manquent.

Toujours dans cette zone, un « puits » (plutôt une cave profonde), découvert au XVIII^e siècle, a alimenté diverses légendes sur un trésor qui y aurait été caché...

Quant au moulin à vent dont on peut toujours apercevoir les ruines (sur le bord du plateau, du côté d'Annel), il aurait été édifié par les Anglais (lesquels ?) en 1814, si l'on en croit la carte postale ci-contre (selon une autre carte, c'est le Comte de Gravelle, propriétaire du château d'Annel, qui l'aurait construit en 1828). A-t-il un jour fonctionné ? Nous n'avons pas de dessin, ni de photo, montrant des ailes...



Le « moulin Fondue » (situé sur la « montagne Fondue ») au début du XX^e siècle

EXPLOITATION FORESTIÈRE
COMMERCE DE BOIS

Edmond Fontaine

CLAIROIX, par Margny-lès-Compiègne (Oise)
R. G. Compiègne 458.

Le mont Ganelon a aussi alimenté le commerce de bois

Cet en-tête date de 1932

N.B. : E. Fontaine était aussi maire de Clairoux



« Chemin de la cavée »

Dessin de
Jean Joseph Deligny,
conservé au
musée Antoine Vivenel
(Compiègne)

L'Aronde

Cette agréable petite rivière étale sur 26 km (dont environ 2 km à Clairoix) son cours sinueux (sa pente est assez faible : il n'y a que 34 m de dénivelé entre sa source et son embouchure). Elle prend sa source près de Montiers, passe à Wacquemoulin, Neufvy, Gournay, Monchy-Humières, Baugy, Coudun, Bienville, et se jette dans l'Oise près des restes de l'ancien moulin à tan. Un de ses anciens noms, *Aronna*, viendrait du celte *Ar* (rivière).

Très longtemps les moulins qui la bordent (ils étaient seize au XIX^e siècle, dont cinq à Clairoix : voir pages 27 à 30) ont permis d'approvisionner en farine la ville de Compiègne et même la région parisienne... L'entretien de la rivière était assuré par les meuniers (malgré une tentative, dans les années 1850, de le mettre aussi à la charge des riverains). D'autres usines, établies sur les rives (notamment, à Coudun, une féculerie et une sucrerie), ont généré pollution et envasement pendant de longues années.



Le pont de pierre



Le confluent de l'Aronde et de l'Oise,
près de l'ancien moulin à tan
(photo prise en 1901)

De nos jours, il n'y a plus de moulins ni d'usines en activité, et la pêche y a repris ses droits. L'entretien du cours d'eau est géré par le SIAVA (Syndicat Intercommunal d'Aménagement de la Vallée de l'Aronde), créé en 1969, et qui regroupe maintenant 15 communes.

L'actuel pont de pierre, rue de l'Aronde, a probablement été construit en 1658, suite à la crue qui avait emporté l'ancien pont. En 1782, il est « *délabré à un point tel qu'il n'est plus possible de passer dessus* »²⁵ et les Clairoisiens font appel à Monseigneur l'Intendant de la Généralité de Paris pour financer des réparations, terminées vers 1785. Quant aux droits de péage, ils revenaient au seigneur de Coudun depuis au moins le XIII^e siècle, et furent plus tard revendiqués (en vain) par le seigneur de Janville.

À Clairoix, il y a quatre autres ponts sur l'Aronde (sans compter ceux situés à l'intérieur des propriétés privées) : rue de la Bouloire (construit vers 1874), route nationale (1745), voie de chemin de fer, et chemin de halage (pont construit en 1850 ; voir la photo ci-contre).

²⁵ D'après un document d'époque conservé aux Archives de l'Oise.

L'Oise

Cette rivière de 302 km, qui prend sa source en Belgique et se jette dans la Seine (à Conflans-Sainte-Honorine), borde Clairoix sans le traverser. C'est un axe fluvial important (le 3^{ème} de France), qui est au gabarit européen en aval de Compiègne. En amont, un projet de canal à grand gabarit, rejoignant l'Escaut, a été lancé dernièrement.

Cette voie navigable a bien sûr favorisé le commerce clairoisien (voir notamment page 66), et cela probablement depuis l'origine du village ; encore actuellement, la coopérative agricole, par exemple, charge et décharge des péniches. Et même si les mariniers se sont plutôt établis à Janville et Longueil-Annel (où existe désormais un musée de la batellerie), certains dépendaient de Clairoix ; encore récemment, l'abbé Thoorens s'occupait de leur aumônerie.

Avant la construction du pont (terminé en 1852) reliant Clairoix à Choisy-au-Bac, le passage d'une rive à l'autre se faisait au lieu-dit « Bac à l'Aumône », depuis de nombreux siècles.



L'ancien pont du Bac à l'Aumône, construit vers 1850 (carte postale de 1919)

Un texte de Louis Duval-Arnould (1933)

Des flancs du mont Ganelon, le député médite sur la soierie abandonnée, qui selon lui gâche le site, puis raconte :

« L'autre chose que je vis, c'est l'Oise sans bateaux. Cela, il est vrai, ne gâche pas le paysage. Mais quels problèmes s'agitent autour et au-delà de cette grève de patrons, tandis que le flot continue de couler inutile, vers Paris et la mer !

Et je suis descendu vers l'écluse, et j'ai causé avec quelques grévistes, pêchant paisiblement à la ligne pendant que leurs péniches barraient la rivière à leurs frères ennemis les « moteurs ». À les entendre, je suis tenté de donner raison à leurs premières protestations contre une mesure mal prise et qui favorisait injustement, semble-t-il, les « moteurs » et aussi les grosses firmes de la marine fluviale. Mais quand ils prétendent mettre tout le monde au pas... d'un cheval au pas, je crains bien que leur résistance ne soit aussi vaine que la révolte des bateliers de jadis qui démolissaient le premier bateau à vapeur... Et cependant, comme je comprends la souffrance de l'homme qui voit son métier, ses traditions, sa petite fortune sombrer sous lui, et la tentation qu'il a de barrer la route au progrès !...

Oui, au progrès, à ce progrès qui est la loi de l'homme, - qu'il s'appelle la soie artificielle ou la traction mécanique -, auquel il est vain de s'opposer, et qui cependant ne se confond pas, tant s'en faut, avec le bonheur, et fait bien des victimes sur son chemin. »



Le confluent de l'Oise et de l'Aisne

(photo datant du milieu du XX^e siècle)

Les anciens moulins

Le long de l'Aronde, sur la commune de Clairoix, se trouvent cinq anciens moulins, que nous allons évoquer ci-dessous, en commençant par celui qui est le plus en amont.

Le moulin de Froiselle

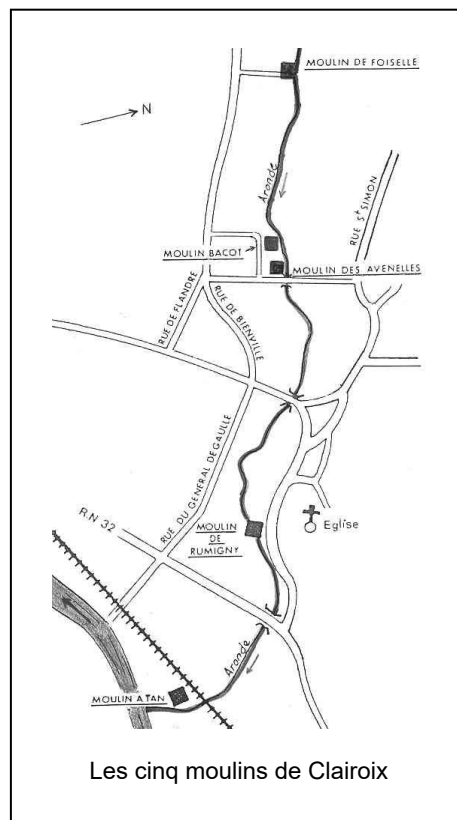
Son nom varie selon les documents : Foiselle, Foisselles, Focelle, etc. ; nous adoptons ici la dénomination qui figure sur le cadastre actuel.

Ce moulin, dont nous ignorons l'époque de construction (antérieure au XII^e siècle ?), a appartenu à la seigneurie de Bienville ; il a été reconstruit au moins deux fois, suite à des incendies, en 1741 et en 1852 (le bâtiment en pierre est alors surélevé d'un étage en briques). À cette époque, sa chute est de 70 cm ; la roue, à palettes, met en jeu une paire de meules ayant 4 m de circonférence ; l'établissement manutentionne par an 5 000 hL de blé et 30 hL de seigle ²⁶.

Après une période d'inactivité au début du XX^e siècle, il est remis en service vers 1918 et fournit notamment de la farine de maïs pour une porcherie voisine. Il est modernisé en 1935 (turbine plus puissante), et fonctionne jusqu'en 1955 environ. C'est actuellement une propriété privée, mais une partie des installations de meunerie a été conservée.



Moulin de Froiselle : le bâtiment actuel, vu de l'ouest



Le moulin Bacot et le moulin des Avenelles

Étant donné leur proximité (voir un plan page suivante), leurs histoires sont liées.

Le plus petit, le moulin Bacot, est déjà cité au XII^e siècle. Au milieu du XIX^e siècle, il possède deux roues à aubes, et deux paires de meules qui marchent ensemble pendant six mois seulement ; le travail embrasse 6 000 hL de grains, dont un sixième en

²⁶ Ces données techniques et numériques, ainsi que celles concernant les autres moulins, sont extraites du *Précis statistique sur le canton de Compiègne* de Louis Graves, paru en 1850.

seigle ; une boulangerie mécanique (commune avec le moulin des Avenelles) est annexée.

Son activité cesse à la fin du XIX^e siècle ; pendant la Première Guerre mondiale, il accueille des blessés, et pendant la Seconde Guerre, quelques familles évacuées des environs ; de nos jours, cette jolie demeure abrite plusieurs foyers.

Le moulin des Avenelles, vu l'importance de ses bâtiments, a peut-être servi de ferme seigneuriale.

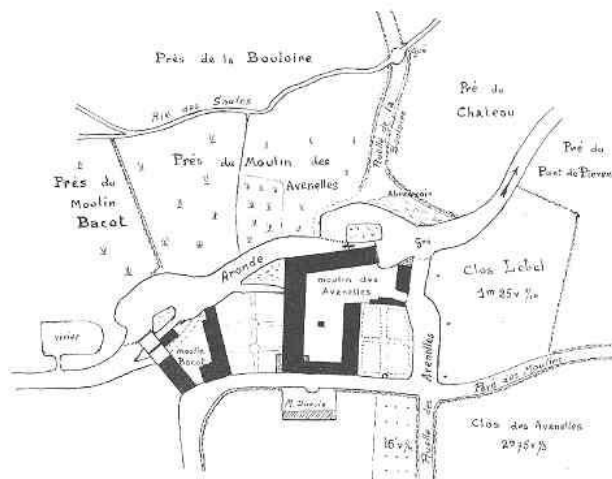
Vers 1850, l'usine a deux prises d'eau ; l'une met en mouvement une roue de 12 m de circonférence et de 2,7 m de largeur, l'autre une roue de dimensions plus modestes ; les deux sont à aubes et meuvent quatre paires de petites meules, dont deux fonctionnent constamment. Environ 9 000 hL de blé et 2 000 hL de seigle sont traités chaque année.

Pendant une quarantaine d'années, à partir de 1860 environ, le meunier est Lucien Bienaimé, maire de Clairoix de 1870 à 1904. Son épouse, Marthe Lesguillons, est la fille du meunier du moulin Bacot...

Comme son voisin, le moulin des Avenelles cesse son activité vers la fin du XIX^e siècle. Actuellement, il est partagé en deux propriétés.

Le « petit moulin » (dit de Rumigny)

Ce moulin aurait été construit vers 1228, d'après un document évoquant une plainte du meunier des Avenelles, gêné par la mise en place de ce nouveau venu.



Les deux moulins voisins, au XVIII^e siècle
(dessin extrait de l'ouvrage de M.Hémery *La vallée de l'Aronde*)



Une carte postale des années 1920

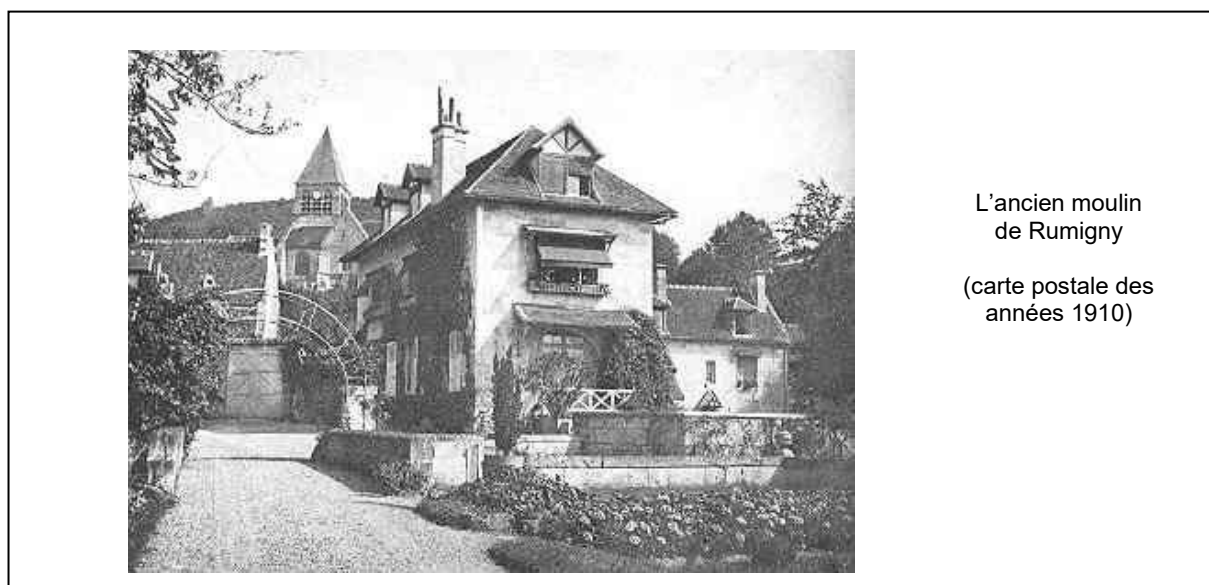


Cette carte postale des années 1920 montre le bâtiment nord du moulin des Avenelles (et non pas du moulin Bacot, comme il est indiqué par erreur)

Avec le moulin à tan (voir ci-après), et le terrain où sera construit le Clos de l'Aronde (voir page 35), il faisait partie des biens appartenant aux Templiers (voir note en bas de la page 36), confisqués par l'État vers 1790, et revendus en 1793 à Stanislas Vervel. Depuis 1788 au moins, il est géré par Joseph de Rumigny (ou Derumigny), qui décède en 1836.

Dans les années 1840 (voir, page 65, une représentation datant de 1827), il est pourvu de deux paires de meules qui fonctionnent alternativement, et moud annuellement environ 6 000 hL de grains.

Au début du XX^e siècle, ses activités ont cessé, les bâtiments annexes sont détruits, et il devient une demeure de plaisance. Parmi les occupants qui se sont succédé depuis, on peut citer André Le Troquer, député de la Seine, président de l'Assemblée nationale de 1954 à 1958, inculpé en 1960 dans un scandale privé (affaire des « Ballets roses ») et mort en 1963.



Le moulin à tan

Il est nommé ainsi parce qu'il servait à broyer l'écorce de chêne pour les tanneries de Compiègne. On trouve parfois la dénomination « moulin à than », par exemple au château de Versailles, sur une carte en stuc qui sert de plateau à une belle table de style Louis XV datant de 1740 environ.

En 1396, ce moulin et un « moulin à couteaux » (sans doute le « petit moulin »), appartenant aux Templiers, sont loués à vie à Henriet Tournet, à sa femme Jeanne et à ses trois enfants, pour 8 livres parisis, à charge d'y faire un moulin à blé ²⁷ ; 90 mines de terre, soit environ 30 ha, et 12 mines de prés sont jointes. Les bâtiments auraient été reconstruits vers 1425 et incendiés en 1440.

Dans les années 1820 et 1830, le meunier est Pierre Antoine Candelot, maire de Clairoix de 1831 à 1840. Vers 1850, le propriétaire est Stanislas Pluchart, qui acquiert aussi, en 1857, le Clos de l'Aronde... À cette époque, le moulin comprend une chute d'un mètre environ, une roue à aubes de 5 m de diamètre sur 4 m de largeur, quatre paires de meules, dont trois de 1,20 m et une de 1,50 m ; deux paires de meules manutentionnent environ 10 000 hL de blé et 60 hL de seigle par an.

²⁷ Source : Émile Coët (*Notice historique et statistique sur les communes de l'arrondissement de Compiègne*).

Ses activités s'interrompent vers 1870. Jusqu'à la fin des années 1920, il appartient encore aux Pluchart, notamment au prénommé Henry, inspecteur général des services administratifs au ministère de l'Intérieur, et élu conseiller municipal de Clairoux en 1900.

Après son acquisition par la société Maille, cette belle demeure (voir les photos de cette page) fut malheureusement en grande partie démolie (dans les années 1980) et est aujourd'hui abandonnée.

Puissances des moulins

d'après un tableau d'entretien de
l'Aronde publié en 1886

Froisselle : 8,84 CV
Bacot : 12,24 CV
Avenelles : 13,42 CV
Petit moulin : 12,12 CV
Moulin à tan : 15,18 CV



Le « chalet Pluchart » (façades sud et est), vers 1910



Une autre carte postale, de la même époque



Les façades ouest et nord, au début du XX^e siècle

Une grille royale...

À l'entrée du « chalet Pluchart » se trouvait une belle grille en fer forgé d'environ 2,5 m de large sur 3,5 m de haut, que l'on peut apercevoir sur la carte postale ci-contre.

Conçue par un certain Nicolas Pineau dans la première moitié du XVIII^e siècle, cette grille faisait partie du château de Meudon, édifié pour le Grand Dauphin (fils de Louis XIV), et détruit pendant la guerre de 1870. En 1875, sur les décombres, on construisit un observatoire astronomique, qui existe toujours. La grille, rescapée, fut acquise par M. Pluchart, qui l'installa à Clairoux vers 1888.

En 1979, elle fut donnée au musée de Marly-le-Roi, où elle se trouve toujours (mais sans son ornementation supérieure).

L'église Saint-Étienne



Extrait d'une carte postale du milieu du XX^e siècle

Saint Étienne, premier martyr

Juif helléniste converti au christianisme, Étienne fut consacré diacre de la première communauté chrétienne de Jérusalem.

Ses vertus suscitant la jalousie, il fut traduit devant le Sanhédrin (Conseil suprême du judaïsme), condamné à mort et lapidé (vers 35 après J.-C.). Le vitrail de l'église de Clairoux illustre cette lapidation.

La mort de saint Étienne marqua le début d'une violente persécution contre l'Église de Jérusalem.

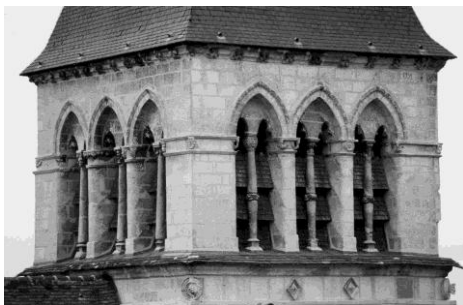
L'église de Clairoux, toute blanche ²⁸, se détache contre le versant sud du mont Ganelon. Elle domine les derniers toits du village, situation assez rare pour une église picarde : signe d'un ancien emplacement de culte en cet endroit ? Peuvent en effet en attester les dolmens et menhirs qu'on trouve sur le mont Ganelon, les médailles et statuettes qu'on y a découvertes ²⁹, ou les petites sources avoisinantes ³⁰.

L'église est placée sous le vocable de saint Étienne (voir l'encadré ci-contre). La paroisse de Clairoux faisait autrefois partie du doyenné de Coudun et, comme les autres paroisses de la rive droite de l'Oise, du diocèse de Beauvais. En 1194, le pape confirme la suprématie de l'abbaye Saint-Corneille (Compiègne) sur la cure de Clairoux.

²⁸ La pierre proviendrait des carrières du mont Ganelon, du mont Saint-Mard, de Berneuil-sur-Aisne, et de Saint-Leu-d'Esserent.

²⁹ Sur une médaille on voit un autel sur lequel se dresse un serpent (cité par L.Ewig). Ont été aussi découvertes deux statuettes en bronze représentant Mercure et Cybèle (cité par Dom Grenier).

³⁰ Dont une qui sortait de terre en face de l'entrée du cimetière et servait de fontaine aux habitations voisines.



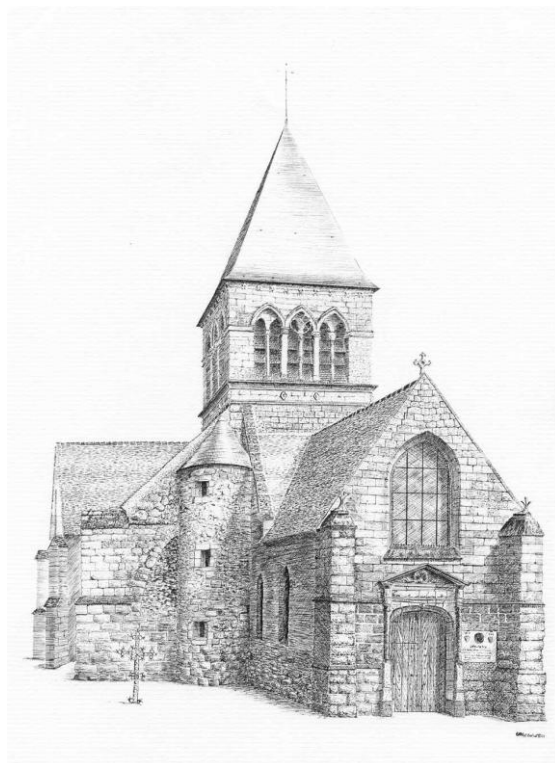
Faces est et nord du clocher

L'église pourrait être l'œuvre, au départ, de moines-bâisseurs de la communauté des Templiers (voir note au bas de la page 36). L'édifice est remarquable par son clocher massif et carré du XIII^e siècle, qui limite nettement le bas-côté gauche initial, très remanié (surtout au XVI^e siècle). Ce clocher est à étages, ajouré, avec quatre faces percées de baies gothiques et ornées de chapiteaux romans, certainement des vestiges de l'église primitive : animaux, figures à réminiscence orientale, décor en « dents de loup », corniche à modillons, colonnettes à « bagues », masques et fruits, homme barbu (Jésus ?). On remarquera les « abat-son » assez récents.

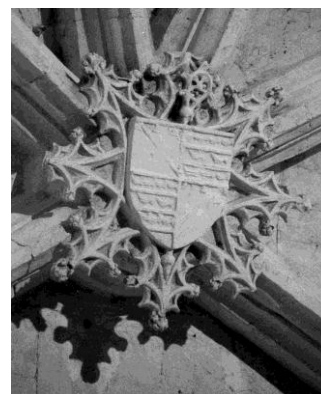
Une charpente massive soutenait quatre cloches fondues et installées en 1742 (voir page 61) ; seule Élisabeth, la plus grosse (environ une tonne), est encore présente. Sa tonalité est le mi. De nos jours, la sonnerie est automatique ; des cloches électroniques avaient été installées (et bénies) en 1959 mais ont été retirées environ vingt ans plus tard, le système n'ayant pas résisté à l'humidité ; les haut-parleurs sont toujours là...

À la base du clocher, on trouve cette inscription : « *La première pierre de ce pilier a été posée par François Alexis Poullétier, marguillier³¹ de cette église, en l'an 1643* ». On accède au clocher par une tourelle (la montée réserve quelques frissons...) ; on y découvre, au passage, un petit agneau sculpté sur un mur.

Le chœur, à cinq pans, date du XVI^e siècle. Les ogives des voûtes, qui se prolongent de façon originale jusqu'au bas des murs, sont à clés sculptées : un écusson seigneurial, un emblème des Templiers (agneau et glaive)...



Œuvre de Dino Brazzolotto



Deux clés de voûte

³¹ Administrateur des biens de l'église.

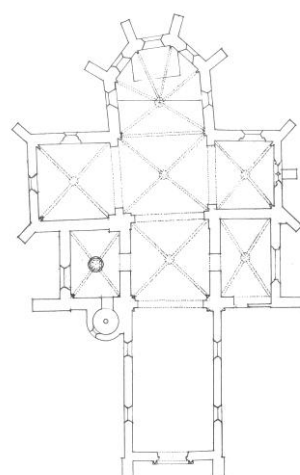
Les multiples restaurations subies par l'édifice (1653, 1772, 1823, etc.) sont sans doute consécutives aux passages d'invasions souvent dévastatrices : Normands, Anglais, Espagnols... La nef n'aurait été complètement reconstruite qu'au XVII^e ou XVIII^e siècle.

On suppose que l'église possédait, à l'origine, trois travées et bas-côtés : travaux non menés à terme, ou effondrement ?³². Quant à la façade ouest, récemment restaurée, elle a sans doute été reprise à partir d'éléments antérieurs : puissants contreforts, portail à fronton triangulaire classique orné d'une coquille Saint-Jacques.

Le bâtiment a été inscrit à l'inventaire des Monuments historiques en 1926.

Décoration et mobilier

- Nef : joli lustre à pampilles (XVIII^e ou XIX^e siècle ?) ; en ex-voto : maquette de péniche ancienne ; chaire en chêne, ouvragée, à motifs essentiellement géométriques : sculptures sur bois en rinceaux (branches recourbées), pommes de pin (emblèmes de l'éternité et de la résurrection). Le chemin de croix date de 1903.
- Fonts baptismaux : sur la cuve octogonale, du XIV^e siècle, décor de capucines et d'églantines entrelacées ; à l'entrée, belle grille ouvragée.
- À l'entrée du chœur, en hauteur : fresque murale (voir page 58) peinte par Joseph Porphyre Pinchon en 1921, et représentant Jeanne d'Arc au lieu-dit « Les quatre tilleuls », entourée de seigneurs et pages costumés (les modèles seraient de jeunes Clairoisiens, les frères Rollet entre autres). À droite, côté chaire, une tapisserie (XVII^e siècle) : ange apportant la couronne de martyr à Saint-Étienne. À gauche : un grand Christ en croix.



Plan de l'église

L'inclinaison sur la gauche peut symboliser la position du Christ sur la croix, tête penchée



Le bas de l'autel Notre-Dame



Un détail de cet autel

³² D'autre part des ébauches d'arcades, au sud, permettent de penser qu'il était prévu d'élargir la nef.

Les chapelles

Un document de 1790, conservé aux Archives départementales de l'Oise, évoque une chapelle dénommée Saint-Léonard de Clairoux, dont le chapelain était alors le curé de Margny-lès-Compiègne, et qui fut fondée en 1200 par Bernard de Franciso.

Un autre document mentionne une chapelle Saint-Vincent (voir page 58).



La descente de croix dérobée

Et aux alentours ?

Quelques églises intéressantes, construites ou reconstruites à la même époque que celle de Clairoux :

- transition entre le style roman et le style gothique (vers 1150) : Saint-Pierre des Minimes, à Compiègne ; Saint-Pierre et Saint-Paul, à Jaux ; Saint-Martin, au Meux et à Venette ;
- style gothique classique ou rayonnant (XIII^e siècle) : Saint-Médard, à Bienville ; Sainte-Trinité, à Choisy-au-Bac ; Saint-Antoine et Saint-Jacques, à Compiègne ; chapelle Saint-Corneille, dans la forêt de Compiègne ; Saint-Nicolas, à Jonquières ; Sainte-Périne et Saint-Jean-Baptiste, à Saint-Jean-aux-Bois.

[Source : *Églises de l'Oise - cantons de Compiègne*, Dominique Vermand, Conseil Général de l'Oise, 2001]

- À gauche du chœur, autel Notre Dame (voir page précédente), avec sculptures dans la pierre représentant les douze apôtres (style néo-gothique du XIX^e siècle).

- À droite du chœur, chapelle Saint-Sébastien, avec un autel du style Renaissance : table, architrave, pilastres avec niches décorées de rinceaux et coquilles stylisées. On remarque aussi une belle statue « en creux » de Jeanne d'Arc (voir page 50), en pierre polychrome, sculptée en 1930 par Henri Charlier (artisan picard, peintre de fresques), et offerte par Germaine Sibien. Les plans de l'autel central ont été réalisés par Jean Desmarest, architecte clairoisien.

- Chevet : au plafond, « reprise » d'une fresque figurative (Pancreator ?) qui avait été recouverte de lait de chaux. En fond, beau vitrail de la fin du XIX^e siècle, de style néo-Renaissance (costumes du XVI^e siècle) : scène classique de la lapidation de saint Étienne.

- La cure est riche de vêtements liturgiques (chasubles et aubes traditionnelles brodées), d'une collection de petits personnages de crèche (bergers, rois mages, Sainte Famille, musiciens...), et d'images pieuses.

Évoquons pour terminer quelques objets qui ont été malheureusement dérobés : une sculpture sur bois (descente de croix, provenant d'un retable de l'École Italienne du XVI^e siècle ; voir l'encadré ci-contre) et deux statuettes en bois polychrome (saint François d'Assise, du XVI^e siècle, et Christ au Prétoire, du XVIII^e siècle), emportées en juin 1967 ; un vase de bouquet provincial (fête des archers : voir page 105) en porcelaine de Sèvres (disparu en février 1974) ; et des candélabres, dont celui du cierge pascal (pris en mai 1974)...

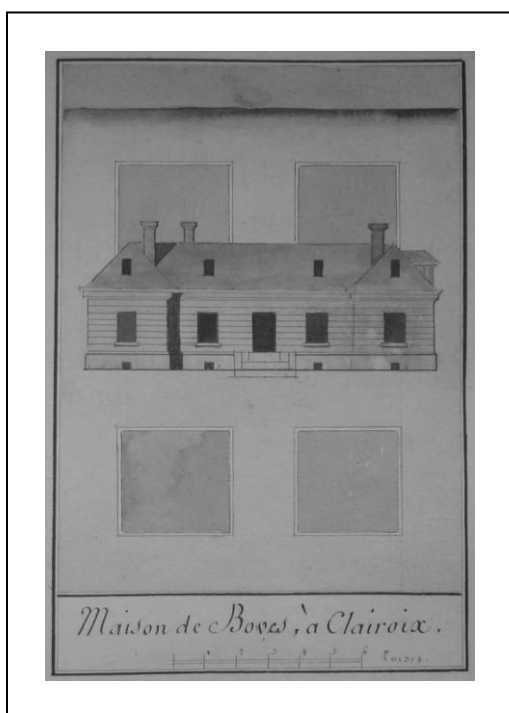


Le Clos de l'Aronde

Le Clos de l'Aronde, où siège actuellement la mairie, est pour nous la plus pittoresque des demeures de Clairoix, avec ses bâtiments chargés d'histoire et son agréable parc. Ce chapitre retrace son histoire et évoque ses habitants successifs, dont certains font par ailleurs l'objet de chapitres spécifiques.

Les origines

C'est en 1817 que Jacques Robert Bove, un orfèvre parisien qui désire se retirer à Clairoix, son village natal, acquiert un terrain d'environ 39 ares, sur lequel il fait construire.



D'après un manuscrit de M. Léré³³, à qui nous devons également le dessin ci-contre, la maison « est placée dans le marais qui tient à la rivière d'Aronde, du côté de Compiègne en face de la montagne de l'Église. Elle a été commencée en avril 1818 sous la direction de M. Leroy, ancien entrepreneur de Paris. Elle a une largeur de 64 pieds et une hauteur de 13 pieds en maçonnerie. Ses fondations ne sont pas assez profondes, elles n'ont pas plus d'un pied, ce qui a fait jouer le bâtiment de sorte qu'on a été obligé de l'agrafer avec du fer. Les bâtiments collatéraux qui sont assez considérables n'ont pas de fondations plus profondes et une partie des murs, surtout ceux à droite en entrant, ont été renversés par les inondations du mois de janvier 1820 ».

Le terrain est bordé par la rue du Port à Carreaux (actuelle rue du Général de Gaulle) et par l'Aronde. La partie du parc actuel qui se situe sur la rive gauche de l'Aronde ne fait donc pas encore partie de la propriété.

Il est intéressant de noter que M. Bove fut maire de Clairoix de 1830 à 1831. A-t-il imaginé un instant que sa maison deviendrait la mairie, 160 ans plus tard ?

Le terrain avait été vendu à M. Bove par Adrien Joseph Georges de Rumigny, ancien propriétaire du moulin de Mélicocq, et était inclus dans un lot acheté par celui-ci (probablement en 1794) à François Stanislas Vervel, meunier à Monchy. Ce lot comprenait notamment le « petit moulin à eau de Clairoix », celui que de nos jours nous appelons moulin de Rumigny (voir page 28).

Ce lot, acquis en 1793 par le Sieur Vervel et sa femme, faisait partie des « biens nationaux », confisqués au clergé au début des années 1790, et revendus par l'État quelques années plus tard. Il

³³ Voir la note 2 en bas de la page 20.

appartenait (sans doute depuis des siècles) aux Templiers³⁴ de la commanderie d'Ivry-le-Temple (commune située près de Méru), dont dépendait peut-être la commanderie de Clairoix située près de l'église.

Soulignons que l'épouse d'Adrien Joseph Georges de Rumigny, Marie Antoinette, décédée en 1813, est la fille d'Antoine Robert Méresse, qui fut le dernier receveur de la commanderie de Clairoix. C'est sans doute plus qu'une coïncidence...



Une vue du bâtiment à la fin des années 1970, avant sa restauration

L'évolution de la propriété au XIX^e siècle

En 1818, M. Bove acquiert 23 ares supplémentaires (« Le jardin brûlé »), puis encore 8 ares en 1825.

Sur le plan cadastral de 1826, on peut voir que la bâtisse principale est flanquée de deux ailes légèrement détachées. Ne figurent sur ce plan ni « Ma Cassine » (la maison présentement située à l'angle de la rue du Général de Gaulle et de la rue de l'Aronde), ni le bâtiment occupé actuellement par les pompiers.

En 1835, la propriété passe aux mains de Jean Julien Théodore Larcher, propriétaire clairoisien, et d'Adèle Flore Delongpont, qui la revendent en 1836 à Charles Eugène Alexandre

³⁴ Les Templiers (ou chevaliers du Temple) formaient un ordre religieux et militaire, créé en 1129, et dissous par le pape en 1312 ; leurs biens furent alors dévolus aux Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem (qui prirent le nom de chevaliers de Malte en 1530). Les Templiers (puis les Hospitaliers) avaient un certain nombre de « commanderies », dont le chevalier commandeur était chargé, entre autres, de percevoir diverses redevances.

Lecomte, receveur particulier des finances de l'arrondissement de Compiègne³⁵, et Louise Élisabeth Félicie Daumont, son épouse. L'acte de vente indique que la propriété borde la « grande rue » (actuelle rue Germaine Sibien). En 1838, un verger de 34 ares est acheté.

En 1837, une concession d'eau est accordée par François Joseph Luisin et son épouse Marie Geneviève Tassin, qui autorisent M. Lecomte à faire amener, par des conduits souterrains, l'eau de leur puits (peut-être situé dans la propriété qui fait actuellement l'angle entre la rue d'Oradour et la rue Germaine Sibien).

En 1843, la propriété est acquise par le Comte Hervé Louis François Jean Bonaventure Clérel de Tocqueville, qui y restera jusqu'à sa mort, en 1856. Elle échoit alors en partage à ses trois fils, dont le célèbre Alexis de Tocqueville (voir page 81).

Quelques jours après, elle est revendue à Stanislas Pluchart et à son épouse Sophie Aglaé Férat, déjà propriétaires du moulin situé au confluent de l'Aronde et de l'Oise (voir pages 29-30).

Deux ans après, en 1859, Louise Juliette Amélie Rosalie Rouart, habitante de Saint-Quentin, rachète la propriété (qui a alors une superficie de 1 hectare et 4 ares). Elle la complète en acquérant 2 ares de jardin (en 1863), puis, en 1864, une grange « sur le pavé des moulins ou voirie du port à carreaux » (il s'agit probablement de la bâtisse délabrée qui existe encore de nos jours, à l'est de la mairie ; voir page 122), et 2 ares de prés.

En 1876, la propriété est achetée par Paul Adolphe Lefèvre, dont la nièce Sophie et son mari Victor Émile Pinchon ont l'usufruit. Le Clos de l'Aronde accueille aussi leurs enfants, dont Joseph, le célèbre créateur de Bécassine (un chapitre spécifique est consacré aux Pinchon : voir pages 77 à 80).

Les nouveaux propriétaires apportent une touche de modernité à leur résidence : « centrale électrique » (avec moteur monocylindrique à pétrole), réseau de distribution en courant (110 V), et batterie d'accumulateurs Tudor. L'installation sanitaire comprend une pompe refoulant l'eau dans un réservoir placé dans le clocheton, et un vaste réseau de distribution dans la maison et le parc ; la baignoire a un chauffe-eau à bois. La cuisine contient un ensemble de fourneaux à charbon de bois, avec une rôtissoire.

Les Pinchon, artistes, ne sont certainement pas étrangers à la conservation de la cheminée de marbre gris Louis XV avec coquille (qu'on peut toujours admirer dans l'actuelle salle de réunion de la mairie), et à la reconstitution d'un salon médiéval (actuel bureau du maire) : boiseries, pierre et stuc, écusson avec cèdre et légende gravée sur le fronton de la grande cheminée (« *hospes amicus meus alter ego* »), plaque de cheminée allégorique avec draperie et fruits, vitraux enchâssant deux jolis blasons. De l'ancienne cuisine, nous avons conservé une plaque de cheminée de grande valeur (avec trois fleurs de lys couronnées).

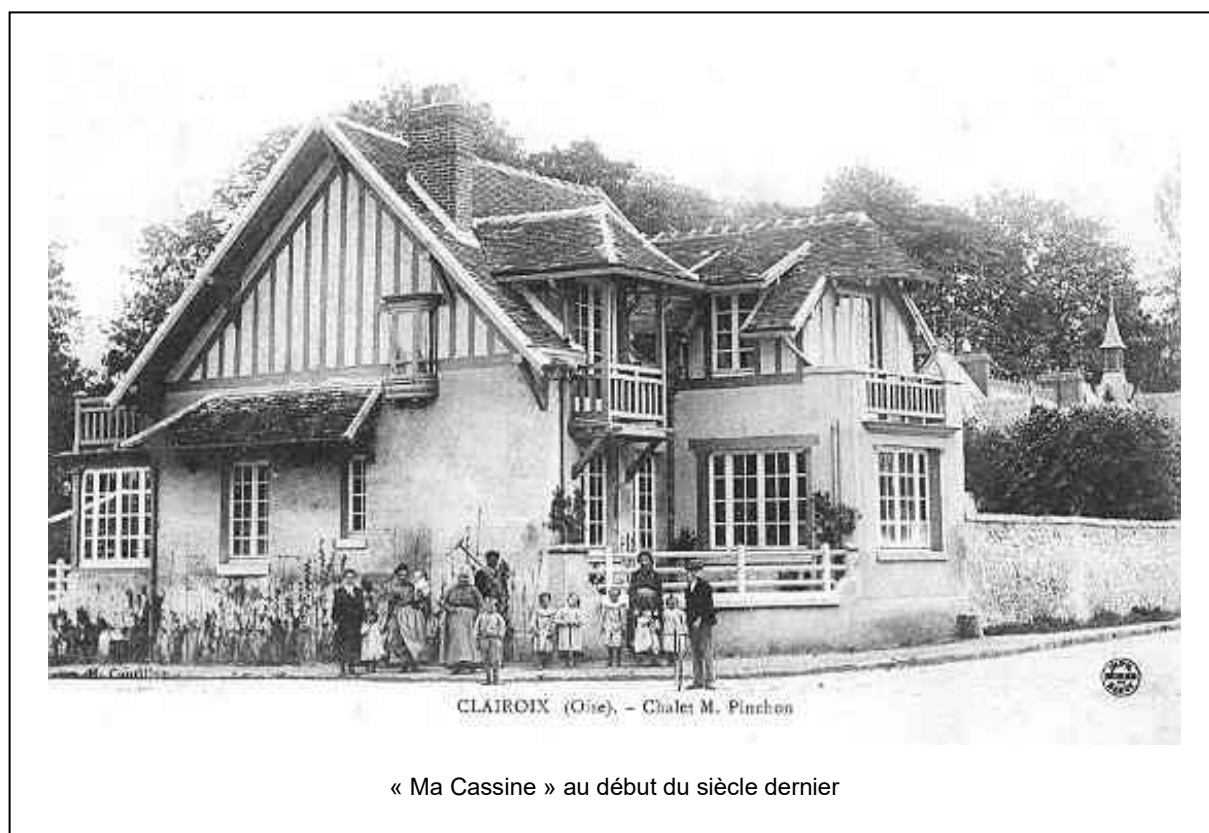
La propriété en 1859

Voici un extrait de la description qu'en donne un bulletin judiciaire paru dans l'Écho de l'Oise (11 janvier 1860) :

« Un corps de bâtiments entre cour et jardin, composé au rez-de-chaussée d'un salon, d'une salle à manger, d'une salle de billard, de trois chambres à coucher avec foyer et d'un vestibule. Dans la cour, autre bâtiment, composé de trois chambres d'amis, salle de bains, chambres de domestique, cuisine, buanderie, une écurie pour trois chevaux, remise, grenier au-dessus du tout, cave sous ces bâtiments ; habitation de jardinier, cour, jardin potager, jardin dessiné à l'anglaise, avec pont sur la rivière d'Aronde, traversant le jardin, petit bassin ».

³⁵ Et de la famille d'Aubry-Lecomte, le « prince des lithographes », dont le musée Antoine Vivenel (Compiègne) possède de nombreuses œuvres.

D'autre part deux constructions proches du logis principal sont acquises en 1887 : la maison dénommée « Ma Cassine » (ou « chalet Pinchon » : voir la carte postale ci-dessous), et le bâtiment occupé actuellement par les pompiers, dont le rez-de-chaussée sert d'atelier aux artistes de la famille.



Au XX^e siècle

Au cours de la Première Guerre mondiale, la propriété est occupée par l'état-major du 5^{ème} corps d'armée.

En 1920, Paule et Louis Duval-Arnould (voir page 82) la rachètent.

D'après l'acte de vente, le rez-de-chaussée du bâtiment principal est divisé en un vestibule, un office, un salon, une salle à manger, trois grandes chambres, une petite chambre, un cabinet de toilette, une salle de bains, et un escalier conduisant au premier étage ; dans l'aile droite, il y a une cuisine et une salle de machines ; dans l'aile gauche, trois pièces à l'usage de logement du jardinier, une orangerie et une petite pièce, un cabinet de photographie ; au premier étage, quatre chambres. Un bâtiment à usage de sellerie est situé derrière l'aile droite de la maison ; un autre, à la suite, sert de remise et d'écurie, et abrite, au-dessus, des chambres de domestique et un grenier à fourrages. Il y a aussi un bâtiment en retour d'équerre à usage de salle d'accumulateurs et de bûcher, avec, au-dessus, cinq chambres de domestiques. À gauche, dans le jardin, on trouve une construction à usage de buanderie et communs, et une serre³⁶ avec ses appareils de chauffage ; un autre bâtiment contigu sert d'atelier, avec une chambre au-dessus. La maison située à l'angle de la rue du Port à Carreaux

³⁶ Rénovée vers 1977, elle a été démontée ensuite, au moment de la réfection du bâtiment servant actuellement de local pour les pompiers.



La cheminée de la salle à manger
à la fin des années 1970

et de la rue du Pont de Pierre, appelée « Ma Cassine », comprend, au rez-de-chaussée, une antichambre, une grande pièce en retour d'équerre, une cuisine et deux chambres, et, à l'étage, trois chambres à coucher, un cabinet et une salle de bains.

Voici quelques extraits de témoignages recueillis auprès des enfants Duval-Arnould :

« L'ensemble des bâtiments comportait un corps principal sobre et élégant, entouré d'adjonctions assez pittoresques. L'entrée donnant sur la rue du Port à Carreaux s'ouvrait sur une belle cour carrée, entourée de communs. »

L'ensemble de la maison ne comportait pas

assez de chambres pour loger tous les enfants et petits-enfants, déjà en grand nombre. M. Duval-Arnould transforma le grenier en trois chambres supplémentaires. Dans l'une des pièces du bas, il installa un billard dont les bords s'escamotaient astucieusement, le transformant en une table unie autour de laquelle pouvaient s'asseoir, aux heures des repas, de nombreuses personnes. Sur cette pièce, s'ouvrait une chambre bien aménagée que l'on appelait la « chambre Tocqueville ». Dans une des ailes, une très grande pièce avait dû servir d'atelier d'artiste, une partie en était surélevée de deux marches, protégée par une balustrade et surmontée d'un grand vitrage encastré dans la toiture. Nous l'appelions « la chambre théâtre » en raison des comédies qu'y jouaient les petits enfants les jours de fête.

La propriété comportait en outre un grand potager admirablement irrigué par les soins de la famille Pinchon, équipé d'un lavoir sur l'Aronde, et en bordure, une construction pittoresque. Dans le fond du parc, un bassin était alimenté en eau courante par une canalisation souterraine qui traversait la rue bordant ce parc et qui fut malheureusement détruite lors d'une réfection de cette rue par les Ponts et Chaussées.

M. et Mme Duval-Arnould aimaient beaucoup cette propriété. Ils y venaient passer les vacances de Pâques et les grandes vacances d'été. Elle était suffisamment équipée pour pouvoir réunir des groupes de plus de vingt invités autour de la table-billard et dans les annexes. Aux fêtes, il y avait foule, comme au jour de la célébration des noces d'or des propriétaires, en 1935 (38 petits-enfants étaient présents). »

Paule et Louis Duval-Arnould décèdent tous les deux à Paris en 1942.



L'aile ouest avant sa restauration



L'aile est avant sa restauration

Pendant la Seconde Guerre mondiale, la maison souffre de l'exode et de l'occupation allemande. En 1945, à la demande de la municipalité de Clairoix, elle est partiellement occupée par des réfugiés sans abri.

En 1950, Paul Duval-Arnould, un des fils de Paule et Louis, vient prendre sa retraite au Clos de l'Aronde et y reçoit souvent des membres de la famille. Après sa mort, sa femme y demeure seule jusqu'en 1975.

C'est en 1977 que la municipalité décide de racheter la propriété. Pendant quelques années, le bâtiment est laissé tel quel, des associations occupent quelques salles. En 1985, le conseil municipal décide de faire du Clos de l'Aronde la future mairie, et lance une série de travaux de rénovation.

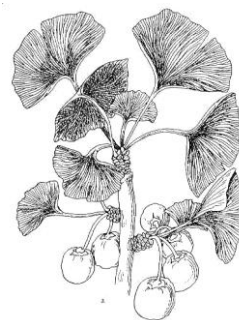
Et en 1991, le 26 juin, la nouvelle maison commune des Clairoisiens est inaugurée, en présence de nombreux notables. Une petite-fille de Paule et Louis Duval-Arnould est également présente. Et c'est une fillette déguisée en Bécassine qui porte la paire de ciseaux destinée à couper le ruban...

L'arbre d'or

Au coin nord du Clos de l'Aronde se dresse un *Ginkgo Biloba*, arbre peu courant dans nos contrées ; il fut planté là vers 1910. Un autre arbre de la même espèce a été planté vers 1995 sur le côté est du parc.

Originaire de Chine, où il avait un caractère sacré, le *Ginkgo* est un arbre étonnant à plus d'un titre ; robuste (il a réussi à repousser sur les ruines d'Hiroshima), il peut vivre plus de mille ans ; il est sexué, et a un mode de reproduction spécial : les arbres femelles (comme celui de Clairoix) produisent des ovules, qui ressemblent à des mirabelles, et qui sont fécondés une fois tombés sur le sol...

En automne l'arbre se remarque par la belle couleur jaune d'or de ses feuilles, en forme d'éventail à deux lobes (d'où le nom *Biloba*). L'extrait concentré des feuilles est utilisé en pharmacie comme vasodilatateur.



Début 2003...

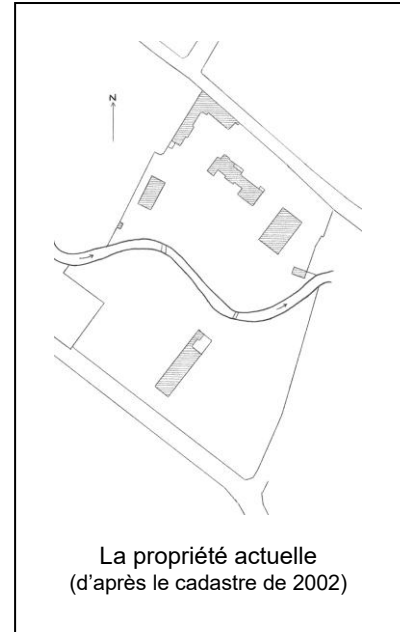
La propriété de Comminges

Ce joli domaine, situé entre la rue Germaine Sibien et la rue du Général de Gaulle (voir un plan ci-contre), actuellement géré par la RATP (Régie Autonome des Transports Parisiens), a d'abord appartenu au Comte de Comminges.

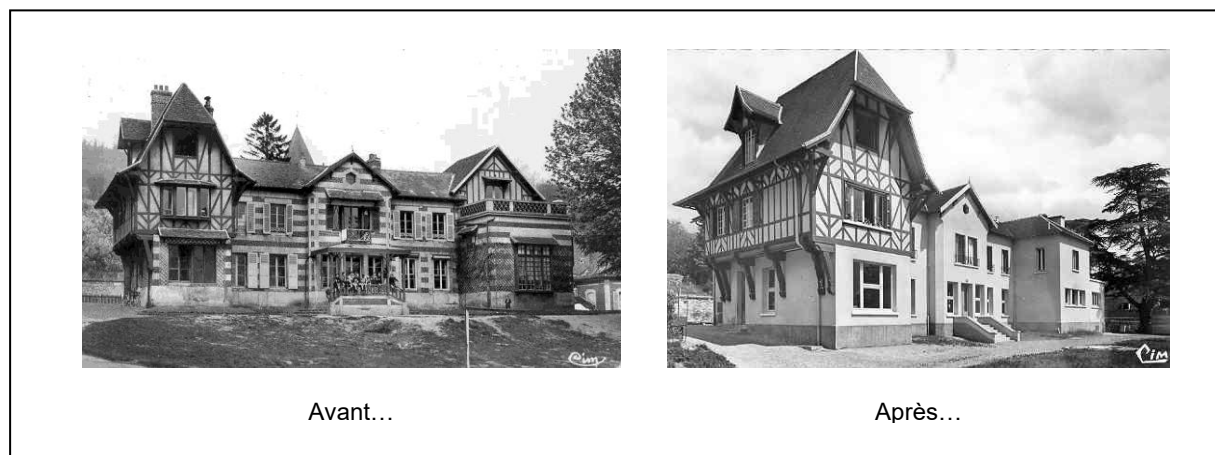
L'évolution de la propriété

À l'époque de la construction des bâtiments (très probablement à la fin du XIX^e siècle), il y avait, outre la « villa » centrale (un véritable petit château !), une écurie et plusieurs pavillons, détruits ou réaménagés depuis.

Jusqu'aux années 1920, c'est la résidence du maire de Clairoix, le Comte de Comminges, de sa famille... et de ses employés (ils sont 9 en 1911, par exemple, dont une gouvernante-institutrice pour son fils Bertrand, un jardinier, un cocher, etc.).



Dans les années 1960, la RATP effectue un certain nombre de rénovations (voir ci-dessous, pour la villa), et fait construire de nouveaux bâtiments, dont un dans le parc, sur la rive droite de l'Aronde, pour les classes de l'école.



Le Comte de Comminges

Aimery de Comminges, né à Toulouse le 25 avril 1862, descendait des suzerains de Comminges, qui possédèrent le comté de ce nom jusqu'au milieu du XV^e siècle, époque à laquelle il fut réuni à la couronne de France.

À 22 ans, il est sous-officier, porte-fanion du général de Négrier, au Tonkin. Il fut ensuite lieutenant de cavalerie, officier d'ordonnance du général Zurlinden au ministère de la guerre ; il fut aussi écuyer à l'école de cavalerie de Saumur, lieutenant au 5^{ème} régiment de dragons, et capitaine

au 15^{ème} régiment de chasseurs à Châlons-sur-Marne. Il donne sa démission au moment de l'affaire Dreyfus, mais simplement pour reprendre sa liberté.

Il fut maire de Clairoix de 1904 à 1919. Son décès a lieu le 20 novembre 1925.

Il a écrit une vingtaine d'ouvrages, dont de nombreux concernent le cheval et l'équitation ; certains de ses romans sont signés Saint-Marcet, nom du village où se trouvait le château familial.



Le côté nord-est du bâtiment principal, vers 1950

La maison d'accueil de la RATP

Au lendemain de la guerre de 1939-1945, les bâtiments hébergent des enfants atteints de certaines déficiences, au sein de l'école (privée ?) Chanteclair.

Puis l'école devient publique (voir page 96) ; elle cesse ses activités vers 1975.

Dès lors, c'est principalement un centre de vacances, géré par le CRE (Comité Régie d'Entreprise) de la RATP, mais qui embauche du personnel de service local. Actuellement, il accueille jusqu'à 80 enfants de 4 à 10 ans, logés dans des chambres de 3 à 7 lits. On y pratique diverses activités d'extérieur (dont le vélo) ou d'intérieur (quatre salles sont à disposition, ainsi qu'une bibliothèque et une ludothèque).

Depuis peu (2001 ?), en dehors des périodes de vacances scolaires, des classes maternelles et élémentaires y sont accueillies temporairement, sous l'égide de l'association PEP60 (Pupilles de l'Enseignement Public de l'Oise).

D'autre part, une cuisine et une salle de restauration sont louées par la municipalité pour la cantine des écoles (depuis janvier 2001 ; environ 25 enfants par jour).



Le Comte de Comminges
sur le mont Ganelon

Tableau (en couleurs) de J.P.Pinchon
conservé à la mairie de Saint-Marcet
(près de Saint-Gaudens, Haute-Garonne)



Le Comte de Comminges
dans son parc
(carte postale du début du XX^e siècle)

La villa Sibien

C'est, depuis 1987, le siège de l'ADAPEI (voir page 106) ; auparavant, depuis 1960, c'était un centre de l'ANFOPAR (voir page 96). Cette belle demeure fut construite au début du XX^e siècle par un architecte parisien, Armand Sibien, sur le terrain qu'il avait acquis en 1897.



Une carte postale du milieu du XX^e siècle

Les Sibien et leur propriété

Armand Sibien (1855-1918), fils d'architecte, ancien élève de l'école des Beaux-Arts (promotion 1873), a notamment dirigé la construction, à Paris, des hôtels Régina et Majestic. Avec son épouse Mélanie Augustine Duchatelet, ils ont eu trois enfants : Maurice (né en 1883), Pierre (né en 1885), et Germaine (née en 1889 ; voir page 89).

Dans un numéro de la revue *L'architecture* datant de 1904, G.Rozet décrit ainsi la villa :

« Choisir son terrain sur un coteau d'où la vue s'étend au loin ; pouvoir orienter sa maison de telle sorte que le soleil levant vienne vous caresser de ses rayons à votre réveil, tandis qu'il usera son ardeur de midi sur des murs closant des pièces secondaires ; distribuer son home au gré de sa fantaisie : tel est le rêve que le séculaire 5 pour 100, seul, permettrait à bien peu d'architectes de réaliser. Notre confrère M. Sibien a été assez heureux pour passer du rêve à la réalité. [...] »

Les pièces principales du côté de la vallée ; les pièces secondaires à l'opposé, sur une sorte de cour creusée dans la déclivité même du terrain. Un sous-sol bien éclairé et bien aéré, comprenant calorifère et caves, règne sous presque toute l'étendue de la maison. Au rez-de-chaussée : un porche, largement éclairé par des arcades vitrées, donne tout de suite l'impression d'un confort persistant, quelle que soit la saison dans laquelle l'on se trouvera. Un salon, tenant toute la profondeur du pavillon, aux dimensions propices pour toutes les distractions automnales, sauteries,



Le vestibule (vers 1900)



Le salon (vers 1900)

comédies, etc. De l'autre côté du vestibule, au fond duquel se développe l'escalier conduisant aux étages, la salle à manger, l'office et la cuisine, avec entrée séparée. Au premier : cinq chambres, salle de bains, toilette et aussi un cabinet de travail avec alcôve, sorte de "bueno retiro" où, par les fortes chaleurs du mois d'août, il doit être agréable de se laisser aller à faire la sieste.

Au deuxième : une lingerie, des chambres de domestique et des chambres d'amis [...].

C'est en artiste qu'il a dessiné les façades. Si, en employant la pierre et la brique, qu'il trouvait dans le pays, il a cru devoir s'inspirer de la Renaissance, il n'a pas voulu néanmoins faire un pastiche de cette époque. »

En bas de la propriété, M. Sibien fit aussi construire une maison de gardien et une écurie (voir la carte postale ci-contre). Plus tard, des stagiaires de l'ANFOPAR y furent logés.



Sur un pilier de la « véranda » de l'entrée sud, une sculpture représente Germaine Sibien



Façades nord et ouest (vers 1900)



L'écurie de la villa Sibien, au début du XX^e siècle

Au décès de Germaine Sibien, en 1951, ses neveux et nièces vinrent séjourner dans la villa.

Et avant ?

De 1892 à 1897, la propriété, d'une superficie de 14 400 m², appartenait à des membres de la famille de Henri Félix Théodore Jung, général de brigade, officier de la Légion d'honneur, député du Nord, et décédé le 3 octobre 1896.

Elle donnait, en bas, sur le chemin vicinal n°1, ou rue Saint-Simon (actuelle rue Germaine Sibien...), et, en haut, sur le sentier du Bac à l'Aumône (prolongeant la rue de l'Église). Elle comprenait une maison d'habitation (avec un rez-de-chaussée, un étage et un grenier), une écurie, une remise, des hangars, un bûcher, une buanderie, un jardin d'agrément et potager, des vignes, une pièce d'eau et des bois.

La maison en question aurait dépendu de la commanderie d'Ivry-le-Temple (voir la note au bas de la page 36). Peut-être était-ce ou fut-ce ensuite le presbytère (avant qu'il soit transféré à côté de la mairie-école, en 1842)... Cela expliquerait la présence de la porte (qui existe toujours) entre la propriété Sibien et le terrain situé à l'arrière de l'église.

Liste des rues de Clairoux (en 2004)

Rue d'Annel
Rue de l'Aronde
Chemin du Bac à l'Aumône
Rue Marcel Bagnaudez
Rue de Bienville
Rue du Biton
Rue des Boquillons
Rue de la Bouloire
Rue de l'Église
Rue des Étangs
Place des Fêtes
Rue de Flandre
Rue aux Fleurs
Rue de la Fontaine du Roy
Impasse Fontaine Grand Jean
Chemin de la Fosse Ponchon
Place de la Gare
Rue du Général de Gaulle
Rue du Marais
Rue Margot
Rue du Moulin Bacot
Voirie Nicole
Rue d'Oradour
Rue des Ouïnels
Rue de l'Abbé Pécheux
Rue de la Petite Couture
Rue Joseph Porphyre Pinchon
Rue du Port à Carreaux
Rue de la Poste
Impasse des Prés à Regain
Rue de la République
Rue de Roye
Rue Saint-Simon
Rue Germaine Sibien
Rue des Tambouraines
Rue Alexis de Tocqueville
Rue du Tour de Ville

Les noms des rues

La dénomination d'un certain nombre de rues de Clairoux ne nécessite pas d'explications spécifiques : noms de communes avoisinantes (par exemple la rue d'Annel, dont le prolongement rejoint directement Annel par le mont Ganelon), d'édifices (comme la fontaine du Roy : voir page 23), de fleurs, etc., ou de personnages, dont certains sont présentés ailleurs dans cet ouvrage : A. de Tocqueville (page 81), J.P.Pinchon (pages 77 à 79), G.Sibien (page 89), l'abbé Pécheux (page 88), M.Bagnaudez (page 76). La rue d'Oradour conserve la mémoire du massacre perpétré à Oradour-sur-Glane le 10 juin 1944.

L'origine de quelques autres noms demande quelques précisions :

- La rue du Port à Carreaux, qui est actuellement réduite à la portion RN32 - Oise, comprenait aussi, auparavant, la rue du Général de Gaulle et la rue de Bienville. Il est probable qu'elle acheminait alors, jusqu'à des péniches amarrées au bord de l'Oise, les carreaux fabriqués dans les briqueteries de Clairoux et Bienville (voir page 113). On trouve sur certains documents l'expression déformée « Port à Caron ».
- La rue du Bac à l'Aumône témoigne d'un ancien bac qui permettait de traverser l'Oise, avant qu'un pont soit construit (voir page 26).
- La rue des Boquillons (ou Bocquillons) évoque les bûcherons ou les fagotiers.



Une maison à Clairoux... Dessin de Joseph Félix Deligny, datant de la deuxième moitié du XIX^e siècle, et conservé au musée Antoine Vivenel (Compiègne)

- Rue et ruelle Margot : dans le nord, ce mot désigne une fée. Or, pendant les périodes de forte humidité, on peut observer des voiles blanchâtres (nuages très bas) qui montent des zones marécageuses vers les hauteurs du mont Ganelon, en empruntant la cavée de la ruelle Margot ; et une croyance populaire dit que ce sont des fées...

- Rue de la Bouloire : un bouloir est une perche munie d'une semelle utilisée pour troubler le fond sablonneux des rivières, afin d'attirer le goujon ; cet outil a-t-il été naguère utilisé pour pêcher dans l'Aronde ?

- Rue des Ouïnels : une « ouïnel » est une petite houe ; le lieu-dit correspondant a sans doute été défriché à la houe.
- L'impasse des Prés à Regain évoque les herbes qui repoussent dans une prairie après une première fauchaison.
- Rue de la Petite Couture : le mot « couture » est assimilé au mot « culture » (agricole).

Quelques noms gardent pour le moment leur mystère : voirie Nicole (dont une partie s'est appelée voirie Meulot...), rue du Biton (du Buisson, au milieu du XIX^e siècle), chemin de la Fosse Ponchon, impasse Fontaine Grand Jean, rue des Tambouraines...

D'autres dénominations ont été, naguère, données à certaines voies : rue du Pont de pierre (actuelle rue de l'Aronde), rue des Vignes (actuelle rue du Tour de Ville), Grande rue (de nos jours rue des Boquillons + rue G.Sibien, mais aussi rue d'Annel), rue pavée (actuelle rue du moulin

Bacot), chemin de Clairoux à Margny ou rue de la Planchette (actuelle rue de la Poste), chemin de Coudun à Compiègne (actuelle rue de Roye), etc.

La rue de la République (route nationale n° 32), s'est appelée, entre autres, route Impériale, route de Compiègne à Noyon... La rue des Étangs se nommait chemin noir, à l'époque où la Compagnie de chemin de fer y entreposait du mâchefer... Quant à la rue de Flandre, elle comprenait, au XIX^e siècle, l'actuelle rue de la Poste, une partie de la rue de l'Aronde, et, à une certaine période, la rue des Boquillons ; ce n'était donc pas la rue de Flandre contemporaine (nommée ainsi en 1937 ?)...

En 1841, il y avait 4 chemins vicinaux et 52 chemins ruraux (dont, par exemple, un sentier dit des Égyptiens...).



La rue du moulin Bacot en 1996



Vue partielle de la rue de la République (RN 32)
dans les années 1950



Rue de la République...

La rue Saint-Simon

Il s'agit très probablement de Louis de Rouvroy, Duc de Saint-Simon (1675-1755), célèbre mémorialiste du temps de Louis XIV, et qui a assisté aux manœuvres militaires de 1698, à Coudun (voir pages 59-60). Certains pensent qu'à cette occasion il aurait emprunté cette rue pour se rendre sur le mont Ganelon, d'où il pouvait jouir d'une belle vue d'ensemble des opérations, mais cette hypothèse est peu vraisemblable. Il existe aussi à Coudun une rue Saint-Simon, proche du mont Ganelon.

La rue Saint-Simon fut longtemps la rue principale de Clairoix, qui commençait au niveau de la route de Compiègne à Noyon (café actuel *Au bon coin*), et comprenait aussi l'actuelle rue G.Sibien, et la rue du Marais, jusqu'à Bienville. En 1851, elle comportait 88 maisons (soit la moitié du nombre total d'habitations de la commune) et 322 habitants (47% de la population totale). En 1931, elle avait le même nombre de maisons, mais celles-ci n'hébergeaient plus qu'un tiers de la population totale.

Ce fut aussi une artère commerciale du village (voir page 117).



Un portrait de Saint-Simon



Une partie de la rue Saint-Simon au début du XX^e siècle.
Cette carte postale mentionne Attichy par erreur...

La rue Saint-Simon,
la rue du Marais,
et la rue du
Tour de Ville,
vers 1950



CLAIROIX (Oise) — Rue du Pont de pierre



Photographie Nouvelle : 20, rue des Trois-Barboux, Compiègne

La rue du Pont de pierre (actuelle rue de l'Aronde),
bien avant la construction de la pharmacie
(carte postale de 1911)

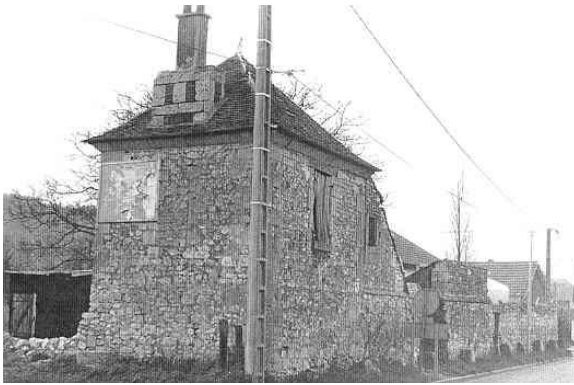
En 1911 :
vitesse limitée à 12 km/h !

Le Maire,
Vu la loi du 5 avril 1884 et le règlement
et décret du 10 mars 1889 ;
Considérant que la vitesse exagérée
des automobilistes dans les
agglomérations rurales est une cause
de graves dangers pour la circulation
publique ;

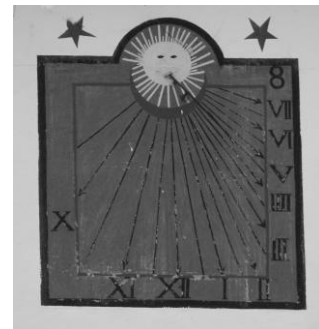
Arrête :

1°) La vitesse des voitures de toutes
catégories dans les rues de Clairoux ne
doit pas dépasser douze Kil. à l'heure.
2°) Le Garde est chargé de l'exécution
du présent arrêté.

Clairoux, le 20 juillet 1911
(signature A. de Comminges)



Un ancien relais de chasse, rue de Bienville,
aujourd'hui détruit (photo prise en 1981)



Un cadran solaire (rue G.Sibien)



Dans cette maison, rue G.Sibien,
habitaient les gardiens de la « villa Sibien »



Non, ce n'est pas la porte de la
prison de Clairoux ! Mais une
entrée de cave (rue G.Sibien) au
perron surélevé ...

Deuxième partie

Histoire du village

Quelques évènements marquants

Présentation de certains habitants illustres



Une représentation peu courante de Jeanne d'Arc

Cette sculpture de Henri Charlier
se trouve dans l'église de Clairoix

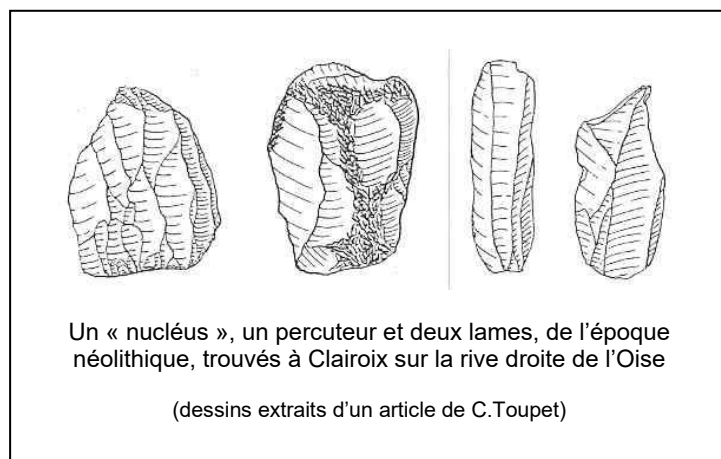
De la Préhistoire au XVII^e siècle

Les contraintes climatiques, le besoin d'assurer la sécurité, et la configuration des lieux (large vallée marécageuse, sableuse et instable), ont sans doute incité nos ancêtres à fixer différents habitats d'abord sur le plateau du mont Ganelon, puis sur les pentes, où petit à petit, un village médiéval s'étendit et maîtrisa l'Aronde et sa vallée.

Au temps de l'Homo sapiens...

Il y a environ 100 000 ans, l'homme de Neandertal aurait habité nos « creutes » (abris creusés, dont certains sont encore visibles près de l'intersection de la RN 32 avec la rue Germaine Sibien).

Vers 10 000 ans avant J.C., après la dernière glaciation, il n'est pas interdit de penser que des chasseurs de rennes aient pu, comme à Verberie, établir leurs campements nomades sur les rives de l'Oise. Au lieu-dit *Les prés sur l'Oise* (site de l'actuelle entreprise DMS), en 1970 et 1972, on a trouvé de nombreux vestiges datés de – 9000 à – 1800 : des centaines de silex (voir quelques exemples ci-dessous), des céramiques, des débris d'os, des clous, etc.



Le village de Clairoux a probablement été aussi une terre d'accueil provisoire pour des agriculteurs « danubiens » au 4^e millénaire avant J.C. Ces paysans ont pu installer leurs longues maisons en bois et torchis (déjà !) sur les terres découvertes du bord de l'Oise.

Sur le mont Ganelon, installés ou aménagés par l'homme, on trouve deux monuments mégalithiques ayant protégé des

sépultures, datés d'au moins 2000 avant J.C. : la « pierre (ou roche) Monicart », classée dans les dolmens ³⁷, et le « Pierrot », pierre dressée assimilée à un menhir.

Deux tumulus (sépultures sous des monticules de terre) d'époque protohistorique auraient aussi été repérés sur le bord de l'Oise (dans le secteur de la station électrique et au lieu-dit l'Hermitage, près de Janville).

L'âge des métaux

Les dragages répétés de l'Oise, dès 1924, ont mis à jour divers objets, dont des pointes de lance (voir l'encadré page suivante). Dans les années 1990, cinq ans de fouilles, au confluent de

³⁷ D'après Louis Graves (*Notice archéologique sur le département de l'Oise* ; 1856), la pierre Monicart est « un rocher plat et brut, long de 5 m, large de 3 m, assis sur un plan incliné mais soutenu dans une position horizontale au moyen d'une autre pierre qui lui sert d'appui ».



Pointe de lance
(longueur : 32 cm)
datant de l'âge du bronze,
trouvée à Clairoux,
et conservée au
musée Antoine Vivenel
(Compiègne)

l'Aisne et de l'Oise, ont aussi révélé un habitat de vallée, avec levée de terre et fossé, qui reliait les deux rivières (entre l'âge du bronze et l'âge du fer). Il y avait des fours de potiers et un four de bronzier ; c'était un exploit technologique que de fondre le fer dans de telles conditions il y a 2 500 ans !

L'une des plus belles pièces anciennes trouvées à Clairoux est gardée précieusement par un particulier : c'est un superbe couteau en silex emmanché dans un bois de cerf (voir ci-dessous) ; un autre exemple connu et en bon état se trouve en Suisse (cité lacustre), et un autre à Narbonne.



Couteau en silex emmanché dans un bois de cerf

N'oublions pas les sarcophages, les parures, les statuettes, les colliers, et les bracelets de l'âge du « bronze final » découverts en 1880. On trouve aussi des chaudrons, objets rarement sauvegardés car souvent éparpillés.

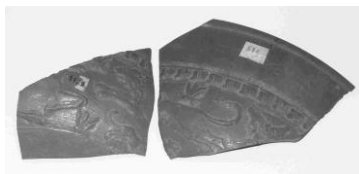
L'époque gallo-romaine

Le mont Ganelon, point de surveillance stratégique dominant le confluent Aisne-Oise, a dû servir de camp aux Gaulois et aux Romains, même si les fouilles menées jusqu'à maintenant n'ont pas permis de l'affirmer avec certitude. Les nombreuses monnaies ³⁸, médailles, *tegulae* (tuiles romaines) trouvées sur le site et ses abords, datant du I^{er} au IV^e siècle après J.C., attestent de passages multiples et réguliers des cohortes romaines.

Au lieu-dit *Le Brunehaut*, près du passage de l'Oise dénommé *Bac à l'Aumône*, certains voient le passage d'une voie antique ; des sarcophages y sont découverts en 1850. D'autre part une nécropole est dégagée au lieu-dit *Les quatre tilleuls* (près de l'église) : des sarcophages, des céramiques, des statuettes, des armes, attestent d'un site utilisé semble-t-il jusqu'au haut Moyen Âge et à l'époque carolingienne. Un « puits à incinération », une sépulture « noble », témoignent de la diversité des modes et des lieux de vie (et de culte) de nos anciens, imprégnés pour longtemps des us et coutumes romains.

³⁸ Environ 240 ont été recensées, dont la moitié sont conservées au musée Antoine Vivenel (Compiègne), notamment un lot donné en 1865 par A.Lecomte, un des propriétaires du Clos de l'Aronde.

Un premier habitat rural, de construction légère, important, d'époque gallo-romaine, a existé aux *Loquets* dès le IV^e siècle : on dit en effet encore en 1862 que « *les tuiles à rebord entières étaient autrefois en si grande quantité, qu'on venait en chercher pour couvrir les murs de Clairoix, comme chaperons* » ³⁹.

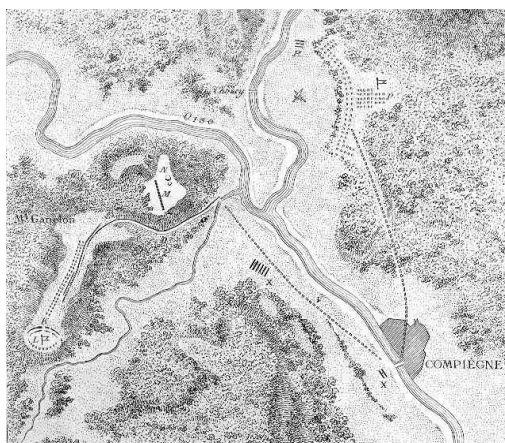


Époque romaine :
deux fragments d'un bol décoré,
et deux vases, trouvés sur le
mont Ganelon au XIX^e siècle
et conservés au musée
Antoine Vivenel (Compiègne)



Jules César et les Bellovaques

Au milieu du premier siècle avant J.C., diverses tribus gauloises s'opposent à l'envahisseur romain ; parmi eux, les Bellovaques, qui occupent l'actuel département de l'Oise, sont battus par Jules César en 51 avant J.C. Le récit de cette campagne militaire, écrit par Aulus Hirtius, un lieutenant de César, se trouve dans les *Commentaires* de la guerre des Gaules (livre 8, chapitres 6 à 23). On y apprend que Correus, chef des Bellovaques, est tué lors de la bataille décisive qui aboutit à la capitulation.



Extrait du plan de Viollet-le-Duc (1862)

Cependant le récit ne précise pas le lieu de cette bataille. Il semble admis aujourd'hui que ce fut près de Clermont, mais certains historiens du XIX^e siècle l'ont située près de Clairoix ; ainsi F. de Saulcy ⁴⁰ pense qu'elle eut lieu entre l'Oise et la forêt de Compiègne. Selon lui, les Bellovaques, après avoir établi un camp sur le mont Saint-Mard (les Romains étant installés en face, sur le mont Saint-Pierre), auraient monté un camp de repli sur le mont Ganelon ; et le jour de la mort de leur chef Correus, devant l'avancée des troupes de César vers ce nouveau camp, ils auraient négocié la paix avec celui-ci. On trouvera ci-contre un extrait du plan (dessiné par Viollet-le-Duc) qui accompagne l'étude de F. de Saulcy.

Il est en tous cas très probable que le mont Ganelon servit de toutes façons aux Bellovaques de camp de retraite lors de ces années d'affrontements avec leurs ennemis.

³⁹ Cité par Emmanuel Woillez, dans son *Répertoire archéologique du département de l'Oise* (1862).

⁴⁰ Cf. *Les campagnes de Jules César dans les Gaules. Études d'archéologie militaire. Première partie*. Paris, Didier et Cie, 1862 (pages 377 à 422).

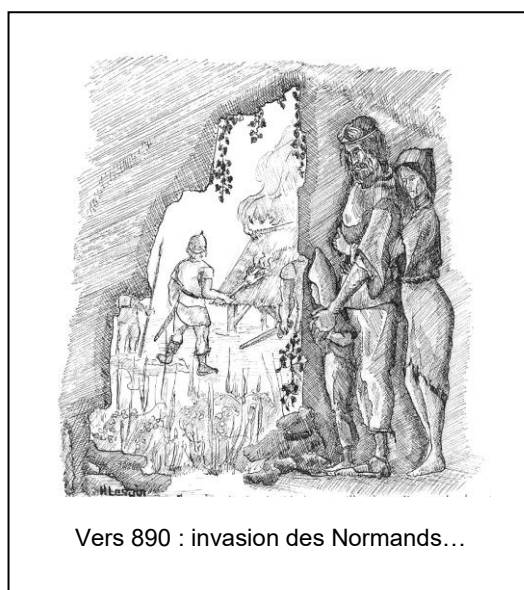
L'entrée dans le Moyen Âge

L'influence romaine décline surtout après 450. Clairoix et ses modestes habitants semblent encore garder en mémoire le nom de ce Claricius, propriétaire supposé de ces anciennes terres (gallo)romaines des années 400, à moins que Clarus, signifiant « brillant, illustre », ait emporté leurs suffrages pour nommer leur village. Aujourd'hui, on admet que le nom de notre commune pourrait aussi provenir de la racine « clair » (clairière, terre défrichée), ou, souvenir populaire tenace, de « eaux claires » (Clarois). Clairoix entretenait un atelier monétaire carolingien au lieu-dit « le Brunehaut » (ici avec le sens de fortification pré-féodale, de castrum), avec émission, au VII^e siècle, de monnaie estampillée Clarucc-o Cas(tro)⁴¹. En 917 et 922, deux « diplômes » de Charles le Simple mentionnent un habitat dénommé « villa Clarisium », situé en face de la confluence de l'Oise et de l'Aisne.

Le défrichage des paysans clairoisiens est souvent gêné par les incessantes incursions des envahisseurs du III^e au IX^e siècle. Ainsi ces Normands qui, à contre-courant, « poussent jusqu'à Noyon », obligeant les victimes à se réfugier dans les creutes (grottes) du mont Ganelon...

Terres à vocation de cultures : les flancs du sud sont propices aux plantes vivrières et à la vigne de tradition « romaine », en parcelles familiales, alors que quelques importants domaines sont aménagés sur les terrasses alluviales en bas des côtes, depuis la « villa gallo-romaine » de Coudun jusqu'à celles de Clairoix et de Margny. L'accès facile aux rivières favorise le transport des produits et le commerce des poissons pêchés. Mais aussi la perception avantageuse de taxes : sur près de dix siècles, la liste des percepteurs est longue : religieux de Compiègne (abbaye Saint-Corneille), seigneurs de Clairoix, seigneurs de Coudun (qui semblent longtemps partager le péage du pont de l'Aronde avec les Templiers puis les Hospitaliers), ceux de Bienville et de Monchy-Humières, collecteurs des différents marchés et foires de Compiègne... Au XIII^e siècle, un bac permet de franchir l'Oise, moyennant une redevance payée aux moines de Choisy.

Les prélèvements sur les produits à transporter ou à vendre, qui grèvent le moindre manant, sont de tous ordres : le tonlieu sur les vins, le droit de forage sur les tonneaux, les champarts et dîmes sur les grains, les droits de rivage, de timonage et de rouage, les obligations banales sur l'utilisation du moulin, sur les travaux vicinaux et de curage... En 918, Charles le Simple cède aux chanoines de Compiègne « la part de tonlieu sur les brasseries et tavernes construites ou à construire tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des murailles, mais aussi la propriété du cours de l'Oise et de ses deux rives : du confluent face à Clairoix jusqu'au pont de Venette ». Pourtant, vers 1660, nos communaux défendent fièrement leur droit d'usage en bois mort et de pâturage des bestiaux (chevaux, mulets, ânes, vaches) jusqu'en forêt de Laigue, et obtiendront satisfaction.



⁴¹ Dérivé de Claricum castrum. D'autres patronymes ont été relevés : Claroi, Claroie, Clarey, Clarisius, Claroe, Clarisium (917), Claesia (1100)... Sans compter la boutade attribuée à Jeanne d'Arc : « d'ici clair je vois », d'où Clairvoix... La terminaison « -oix » ne serait apparue qu'au XIII^e siècle (à partir de « oy », du roman « etum »).

Du XII^e au XVII^e siècles...

Les connaissances que nous avons de la vie de Clairoix au cours de ces siècles sont trop parcellaires pour que nous puissions en écrire une histoire suivie ; voici néanmoins quelques événements glanés çà et là :

- 1194 (3 juin) : une bulle du pape Célestin III, concernant les possessions de l'abbaye Saint-Corneille (Compiègne), ajoute, par rapport à une bulle précédente de Clément III (17 février 1191), l'autel de Clairoix (« altare de Clarisio cum pertinentiis suis »).
- 1258 : à sa mort, le seigneur de Clairoix, Houdard Havard, lègue une partie de ses biens à l'abbaye d'Ourscamp.
- 1348, et six autres fois jusqu'en 1456 : épidémies de peste noire.
- 1358 (mai-juin) : la Jacquerie (soulèvement de paysans contre la noblesse) répand ses massacres et incendies du centre de l'Oise au Noyonnais, au Vermandois, etc.... Peut-être Clairoix en a-t-il souffert.
- 1414 à 1444 : lors de la guerre de Cent Ans, la région située entre Somme et Oise (le « mortel boulevard picard ») sert de champ de bataille entre Français et Anglais, Armagnacs et Bourguignons. Compiègne, comme d'autres villes, change souvent de maîtres. C'est une époque de violences et de misère... « *Est la pays du tout destruit et désolé, et si sont les églises et maisons arsées, bruslées, foudroyées et ruinées* »⁴².
- 1430 : Jeanne d'Arc aurait été emprisonnée à Clairoix (voir page 57).
- 1449 : suite à la décision de Charles VII de créer une troupe d'infanterie nationale, les Francs Archers, un petit contingent de sept archers est formé à Compiègne ; au fil des années, il intègre de nouvelles recrues, dont deux Clairoisiens : Guiot Remi (de 1469 à 1480 environ) et Coppe Gorge (de 1472 à 1475 environ). En 1474, pour que Clairoix n'ait pas à supporter la quote-part d'impôt dont ces soldats sont exemptés, Compiègne rembourse 38 sous parisis au collecteur de la taille, Jehan Cailleu. En 1479, d'après un historien, le baron de Bonnault d'Houët⁴³, les troupes de Francs Archers qui campent à Coudun se comportent assez mal : « *ils volaient des vaches, empêchaient les paysans de conduire leur blé aux moulins de Clairoix et menaçaient d'affamer notre ville (Compiègne). Elle dut composer avec eux, leur envoyer du pain, du vin, de l'avoine, des moutons et payer les vaches qu'ils avaient prises pour les manger* ».
- 1589 (mai) : bataille dite de Senlis : l'armée de la Ligue est défaite par l'armée catholique du Compiégnois, commandée par Charles d'Humières (dont l'un des parents, sinon lui-même, fut seigneur de Clairoix). Des habitants de



Archers : extrait d'une carte postale dessinée par J.P. Pinchon à l'occasion d'une fête en l'honneur de Jeanne d'Arc organisée à Compiègne (1911)

⁴² Cité par P. Bonnet-Laborderie (*Art et histoire dans les Pays d'Oise*).

⁴³ Cf. son ouvrage intitulé *Les Francs Archers de Compiègne, 1448-1524*.

Clairoix y participent probablement. Un peu plus tard, le 24 octobre, un meunier de Clairoix, Pierre Foirest, ayant aperçu à Choisy-au-Bac des troupes de la Ligue se dirigeant vers Compiègne, donne l'alerte ; en récompense, la municipalité de Compiègne lui verse une somme « *pour lui aider à avoir un cheval, en considération de ce qu'il seroit venu advertir de nuit la sentinelle de l'isle estant près la tour des Ozères, de l'escallade que dressaient les ennemis* »⁴⁴.

- 1636 : pendant la guerre de Trente Ans, la région, qui est proche de la frontière avec les Pays-Bas espagnols (alors établie sur la Somme), est une nouvelle fois mise à sac... Une ancienne tradition dans le pays veut que lors des guerres, des cavaliers ennemis se cachent dans les « roches » (les carrières ?) et fondent ensuite sur la commune pour la piller.

Voici enfin quelques informations tirées du journal d'un vigneron de Clairoix, Jehan Fompard⁴⁵ :

- 1649 (23 août) : la foudre tombe sur l'église de Clairoix, rompt une pièce de bois dans le clocher, sort « *par le petit clocher dont la cloche est tombée sur le plancher sans aucun dommage* », entre dans l'église « *par un trou auprès de la montée du clocher* », et sort « *par une vitre de la chapelle St Vincent* ».
- 1658 : crue importante ; « *le 24^{ème} jour de février, jour de Saint-Mathias, il s'est fait le plus grand débordement d'eau qu'il ne s'est fait depuis cent ans, lequel était si grand que l'eau était trois pieds par-dessus la chaussée de Margny à celle de Venette. On ne savait aller à la ville de Compiègne qu'avec nacelles et barquettes* ».

N.B. : c'est suite à cette crue que le pont de pierre de Clairoix a probablement été construit.

- 1666 (mars) : manœuvres militaires « *en la plaine de l'Échafaud qui est entre Margny et Monchy-le-Perreux* », en présence de Louis XIV et de sa cour ; « *tous les paysans de là autour y ont été voir* »...

N.B. : il s'agit là du premier de la série des « camps de Compiègne » ; en 1698, de nouvelles grandes manœuvres militaires ont lieu près de Clairoix (« camp de Coudun » ; voir pages 59-60).

- 1670 : hiver rigoureux ; les blés en terre sont gelés, les moulins ne fonctionnent plus ; le jour de l'an, « *Antoine Lefebvre, meunier du moulin de Foissel, est tombé entre la roue dudit moulin, en déplaçant les glaces et a été tué* ». Le 9 janvier, « *les vins ont été gelés dans les pièces, tant qu'elles crevaient de toutes parts ; même les vignes ont été toutes gelées, tant qu'il a fallu bien en couper les trois quarts par le pied* »...
- 1675 : été pluvieux (pluie continue du 21 mai au 11 juillet) ; « *c'était grande pitié du monde, on était dans la désolation car on n'espérait ni blé ni vin* »... ; mais le mois d'août fut plus favorable ; « *on n'a commencé à vendanger dans Clairoix que le vingt et unième jour de la Toussaint ; aussitôt que les offices ont été dites ce jour-là, on a pressuré et on entonnait le vin. Cette année a été appelée "l'année du miracle", car le monde n'espérait rien* ».

⁴⁴ Extrait d'un document conservé aux archives municipales de Compiègne.

⁴⁵ Cité par Émile Coët (*Tablettes d'histoire locale*, tome 4 ; 1889).

Jeanne d'Arc et Clairoix

Au printemps 1430, Compiègne est assiégée par les Anglais et les Bourguignons... Le 23 mai, Jeanne d'Arc, sortie de la ville pour attaquer le poste de Margny-lès-Compiègne, y est capturée par les hommes de Jean de Luxembourg, qui avait établi son camp à Clairoix.

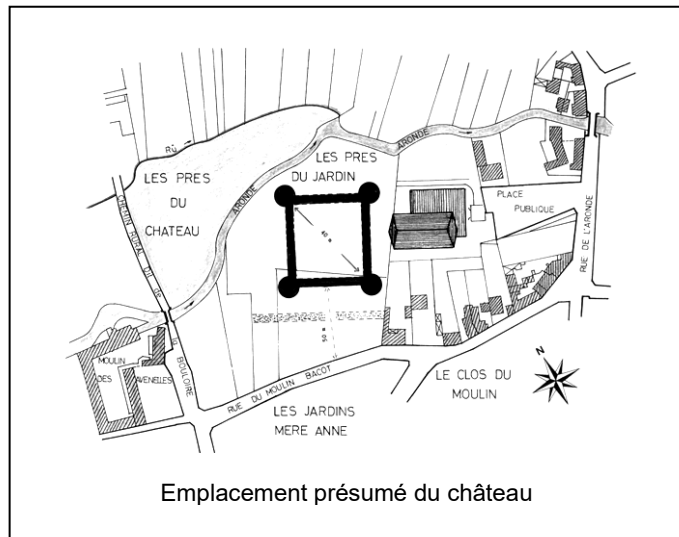
Et ensuite ? Où fut emmenée Jeanne d'Arc ?

On peut lire dans un ouvrage ⁴⁶ que « Jean de Luxembourg, redoutant de se voir enlever sa prisonnière, s'était hâté de l'envoyer au château de Clairoix qui lui offrait plus de sécurité et quelques jours après, il la fit transférer dans la forteresse de Baulieu-en-Vermandois ⁴⁷ ». Mais d'autres livres ne mentionnent pas Clairoix parmi les étapes de sa période de captivité.

Le château de Clairoix : mythe ou réalité ?

Ce château pourrait avoir été construit à l'emplacement de l'actuelle place des fêtes, au lieu-dit « les prés du jardin » (en face de ce que les plans cadastraux nomment justement « prés du château », de l'autre côté de l'Aronde).

Une photo aérienne du grand champ qu'il y avait là, avant la création de l'actuelle place des fêtes, laisse deviner les fondations d'un bâtiment carré d'une trentaine de mètres de côté (voir le plan ci-contre).



Il aurait été édifié sur une butte féodale (ou « motte castrale ») d'une quarantaine de mètres de diamètre et d'environ un mètre de hauteur, et aurait été entouré d'un fossé rempli d'eau par une dérivation de l'Aronde, comblée depuis.

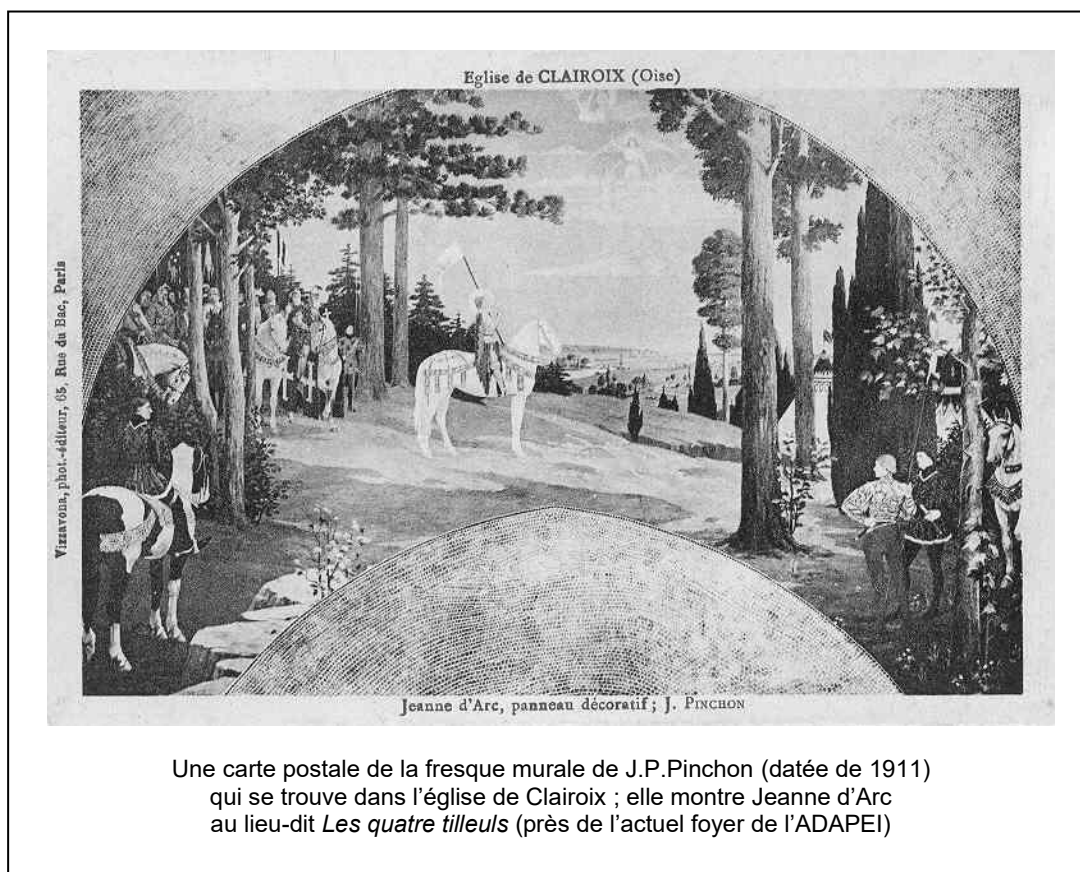
On suppose que, s'il a existé, ce château fut détruit à la fin du Moyen Âge.

En 1897, un officier russe passionné de Jeanne d'Arc, dans le récit d'un « pèlerinage » qu'il effectue à Clairoix, indique que « le vieux château de Clairoix a disparu, ne laissant que des ruines informes ; heureusement, il est remplacé par une simple mais ravissante villa, où tout proteste contre les tristes souvenirs de Jean de Luxembourg et où l'on conserve pieusement, au milieu des archives de famille, tout ce qui peut faire revivre, éclairer et exalter la sainte mémoire de l'héroïque prisonnière ». Nous ne savons pas de quelle villa il parle...

⁴⁶ *Jeanne d'Arc la sainte de la France*, Charles-Émile Montet, 1909 (p. 182).

⁴⁷ Beaulieu-les-Fontaines aujourd'hui ; ce village se trouve entre Noyon et Roye.

Cela dit, on peut lire dans la *Revue archéologique de Picardie* n° 2-1982, sous la plume de Georges-Pierre Woimant, qu'« une série de sondages préventifs a été menée sur les bords de l'Aronde, à proximité d'une zone riche en vestiges du haut Moyen Âge. Une motte où les vestiges d'un ancien château étaient soupçonnés. En fait, quelques restes de fondations ont été reconnus, mais n'impliqueraient aucune construction importante. Cependant, quelques enduits peints géminés ne font pas rejeter l'hypothèse d'un petit édifice religieux à proximité. En dehors des tegulae gallo-romaines, la céramique est essentiellement des XII^e et XIII^e siècles ».



Les fêtes en l'honneur de Jeanne d'Arc

Des fêtes sont régulièrement organisées à Compiègne en l'honneur de Jeanne d'Arc. On retiendra que J.P.Pinchon, le célèbre dessinateur de *Bécassine*, et habitant occasionnel de Clairoux (voir pages 77 à 79), a participé à certaines d'entre elles et a illustré divers documents (cartes postales, diplômes souvenirs, affiches...).

Le 9 juin 1930, on fête également Jeanne d'Arc à Clairoux : grand'messe solennelle le matin, et l'après-midi, inauguration et bénédiction de la pierre commémorative ⁴⁸ ; étaient notamment présents l'évêque de Beauvais et les députés Duval-Arnould et Fournier-Sarlovèze. Hélène Bouvier (voir page 83) interpréta à l'occasion un hymne à l'héroïne.

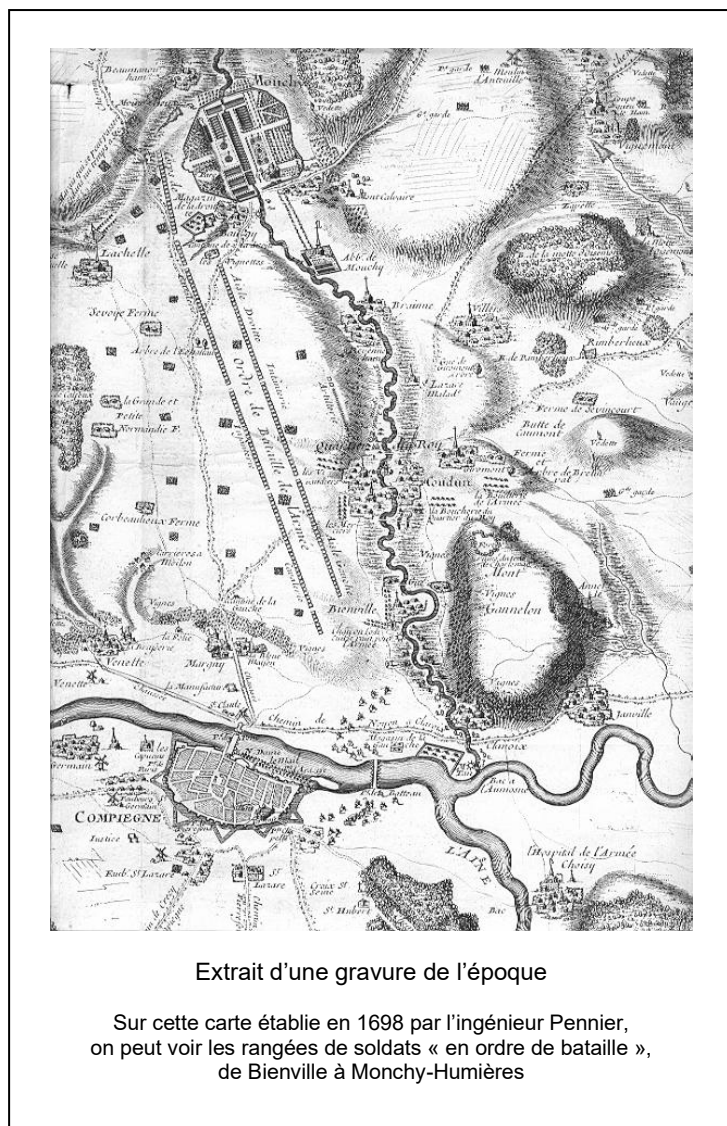
⁴⁸ Cette plaque, qui était apposée sur le mur ouest de l'église, a été brisée, suite à une chute. On peut y lire : « Jeanne d'Arc, faite prisonnière à Margny par les Bourguignons le 23 mai 1430 fut conduite à Clairoux et y resta "brefs jours en la garde et possession de Jehan de Luxembourg". Ce fut la première étape de son calvaire ».

Le « camp de Coudun » (1698)

Une démonstration de force

Du 28 août au 22 septembre 1698, près de Clairoix, plus de 60 000 hommes furent rassemblés pour des manœuvres militaires, en présence du roi Louis XIV, dont le quartier général était à Coudun. De nombreux bataillons d'infanterie et escadrons de cavalerie, appuyés par une imposante artillerie, simulèrent diverses attaques.

Officiellement, Louis XIV voulait former au métier de la guerre son petit-fils le duc de Bourgogne (alors âgé de 16 ans ; futur père de Louis XV). En réalité ces opérations avaient pour but d'impressionner l'Europe en montrant la puissance de l'armée royale ; elles furent dirigées par le maréchal de Boufflers, qui reçut le roi et la Cour avec tant de munificence et de luxe, pendant toute la durée du camp, que les contemporains en furent frappés.



Ce camp est notamment relaté par le célèbre mémorialiste de l'époque, Saint-Simon⁴⁹, qui y assista (ce qui explique sans doute qu'une rue de Clairoix, ainsi qu'une rue de Giraumont, portent son nom).

Il y avait déjà eu un camp analogue (moins grandiose) en 1666, également aux alentours de Compiègne. Il y en eut d'autres sous le règne de Louis XV (de 1739 à 1769) et sous celui de Louis-Philippe (jusqu'en 1847).

Et à Clairoix ?

Au bas de la gravure dont un extrait est reproduit ci-contre, il est indiqué que, lors de ce camp, plusieurs officiers furent logés à Clairoix : un lieutenant général, quatre maréchaux de camp, cinq brigadiers, et onze colonels.

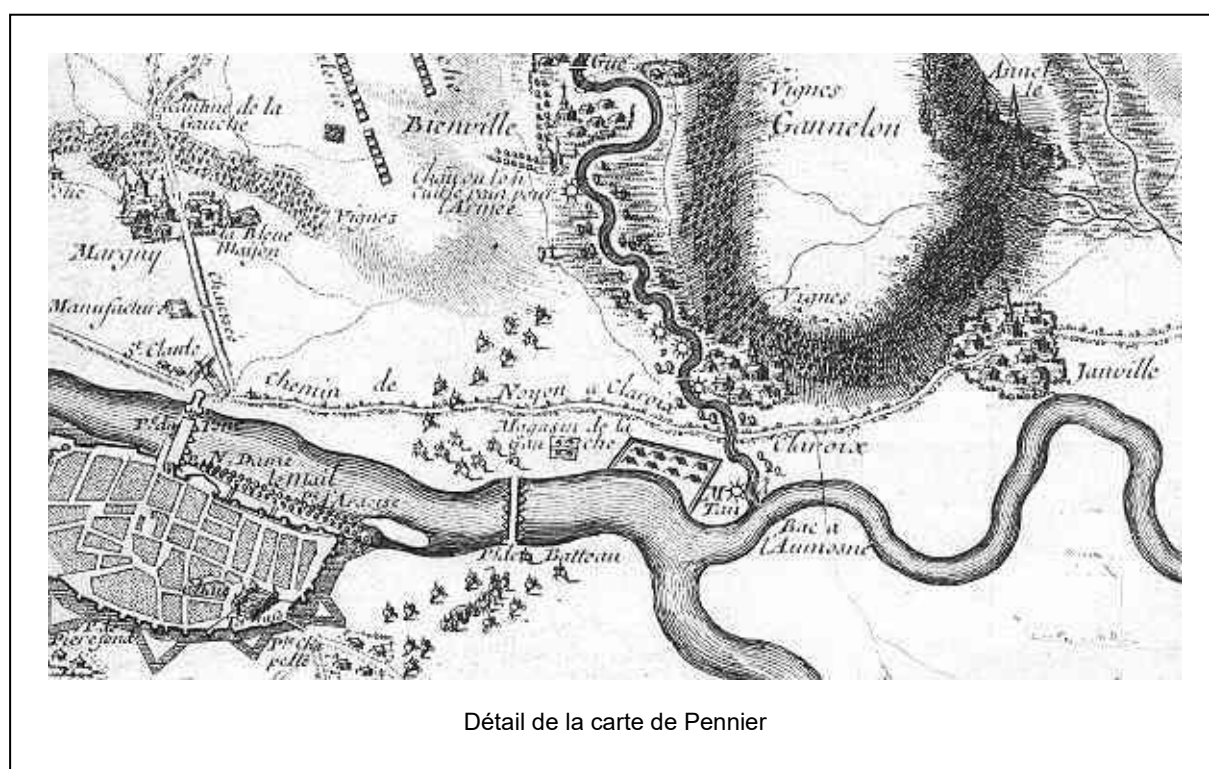
D'autre part, au cours des différentes manœuvres, des troupes passèrent à Clairoix ; par exemple le

⁴⁹ Dans ses *Mémoires* (1691 – 1701) ; éditions Gallimard, La Pléiade, 1983, pages 535 à 546.

12 septembre, lors d'un simulacre de siège de Compiègne, observé par le roi et ses invités depuis la Porte Chapelle (à cette époque, entre les remparts de Compiègne et Clairoix, s'étendait une plaine non habitée et à peu près inculte) ⁵⁰.

Sur la carte établie en 1698 (voir un agrandissement ci-dessous), on peut voir qu'un pont de bateaux avait été établi sur l'Oise, en amont de Compiègne, et qu'entre l'Oise et le « chemin de Noyon à Clairoix », se trouvait le « magasin de la gauche » (ainsi dénommé car il alimentait l'aile gauche de l'armée ; le « magasin de la droite » était à Baugy). Le « Bac à l'Aumosne » est aussi mentionné.

Remarquons également la présence de vignes sur le mont Ganelon, et l'indication des cinq moulins sur l'Aronde ⁵¹, notamment le moulin à tan, près de l'Oise, et celui le plus proche de Bienville, près du « château où l'on cuit le pain pour l'armée ».



⁵⁰ Source : *Chroniques du château de Compiègne* (chapitre *Un camp du roi-soleil*), ouvrage de Pierre Quentin-Bauchart (éditions Jouve, 1953).

⁵¹ Symbolisés, sur la carte, par des petits « soleils » (roues à aubes). Un chapitre de cet ouvrage est consacré à ces moulins (pages 27 à 30).

La vie religieuse...

À cette époque (et depuis déjà de nombreux siècles), l'influence de la religion dans la vie du village est prédominante. Nous nous contenterons ici de citer deux ou trois évènements parmi d'autres ⁵².

Le 27 octobre 1742, quatre cloches sont fondues devant l'église de Clairoix par Florentin Cavillier (celui qui fonda en 1748 le bourdon de 11 tonnes au palais épiscopal d'Amiens) ; les moules sont formés grâce à l'argile et au sable des flancs du mont Ganelon, l'eau provient de la fontaine du Roy (voir page 23). Dans le creuset, on ajoute au métal des anciennes cloches, brisées, un mélange d'étain et de « cuivre de rosette » ; par une petite ouverture qui y est aménagée, des habitants mettent des pièces d'argent « pour rendre le son plus clair et argentin »... mais ces pièces sont discrètement récupérées par les assistants du fondeur ! La coulée se passe sans problème, devant de nombreux spectateurs.

Le 21 novembre 1742, on bénit ces cloches, qui sont nommées Élisabeth ⁵³, Marie, Marguerite (dont le parrain et la marraine sont Noël et Marguerite Rollet, les deux plus anciens habitants de Clairoix), et Marie-Jeanne. Elles sont installées dans le clocher quelques jours plus tard. Seule Élisabeth survivra à la Révolution et sonne encore de nos jours.



Élisabeth (en 1995)

Le 24 juin 1761, lors d'une assemblée tenue à l'issue des vêpres, le curé de la paroisse (un nommé Bruncamp), les anciens marguilliers, le syndic (Louis Delarche) et 44 « principaux habitants de Clairoix » choisissent un clerc séculier. Voici les termes de la convention :

« Le clerc séculier Jean-Nicolas Warmont est agréé sous les conditions suivantes :

Qu'il tiendra l'école comme à l'ordinaire, qu'il ballayra ou fera ballayer l'église deux fois la semaine l'hiver, et une fois l'été, qu'il sonnera les trois Angélus par jour, le matin, midy et au soir, et carillonnera toutes les veilles et jours de fêtes dont il y aura matines, et avant le salut dans l'octave du Saint Sacrement.

Et nous autres habitants nous nous engageons et obligeons de lui payer pour ses honoraires, une livre cinq sols par ménage entier et douze sols six deniers par demy ménage, et le tiers des honoraires du sieur Curé pour les messes et autres services, deux sols six deniers pour les messes basses, et dix-sept livres de gros sur l'église.

Et portera l'eau bénite à toutes les maisons, les dimanches, savoir : un dimanche d'un côté du village et l'autre dimanche de l'autre côté du village ».

⁵² Ces évènements sont rapportés par Émile Coët, dans le tome 3 de ses *Tablettes d'histoire locale*.

⁵³ Inscription relevée sur cette cloche : « J'ai été bénite par Messire Antoine Brunet, curé de Clairoix, chapelain de St Barthélemy en la Collégiale de Neele, et nommée Élisabeth par Messire Louis François Crain, Avocat en Parlement et Bailli de Clairoix, et Dame Élisabeth Bayart, fille de Messire Bayart, Conseiller du Roy en 1742 ».

Les familles de Clairoux au XVIII^e siècle

De 1717 à 1800, on dénombre 1554 naissances à Clairoux (sans compter les enfants mort-nés), pour un total de 124 patronymes.

Voici les nombres de naissances les plus importants :

LUISIN	176
ROLLET	136
SÉNÉPART	85
FOIREST	84
BOUCHARD	67
DEROCQUENCOURT	60
DUPUIS	59
GOGUET	48
ROQUENCOURT	48
LECLÈRE	39
DELAHAYE	35
DELASALLE	31
LEMAIRE	28
MATTE	28
CHAPLAIN ou CHAPELAIN	26
LEFÈVRE ou LEFEBVRE	25
LALOUETTE	22
BRUYANT ou BRUIANT	21
DÉCHASSE	20
MOUTON	19
LARDE	18
PAILLLOT	18
VAILLANT	18
JOURDAIN	17
LECOT	16
LESCOT	16
LASALLE	15
LEGRAND	14
POSIÈRE	14
DELARCHE	13
FONTAINE	13
BOVE	12
DUTEMPLE	12
GAMBIER	12
LAHAYE	12
MÉRESSE	11
PIAT	10
ACCOLET	9
BOITEL	9
NEUVÉGLISE	9
WARME	9
FOUQUOIRE	8
HOCHARD	8
BEAURAIN ou BEAURIN	7
CRÈME	7
DEVILLERS	7
DEUZI	6
FOUCROIX	6
FOURNIER	6
HERMAND	6
LEBEL	6

Quelques autres évènements

- 1740 (28 octobre) : un arrêt du Conseil du Roi stipule que les bois du mont Ganelon dépendent, pour la chasse, de la capitainerie de Compiègne.
- 1753 : pavage de la route Clairoux-Compiègne, construite vers 1735 (et garnie de plantations d'ormes en 1740).
- 1770 : exécution par pendaison sur la place de Clairoux. Un nommé Allart, cuisinier au château de Compiègne, avait frappé d'un coup de couteau le cabaretier clairoisien Seiller, qui l'avait expulsé (pour dette trop importante) ; Louis XV refuse de le gracier. Antoine Rollet, charpentier, fabrique la potence et l'échelle, et le seigneur de Bienville Dauger paye les frais. Le 13 mars 1771, un incendiaire est également pendu, après avoir demandé pardon devant l'église.
- 1779 (23 juillet) : décès d'Antoine Robert Méresse, dernier receveur de la commanderie d'Ivry-le-Temple (chargé de percevoir diverses redevances). On peut encore voir de nos jours la stèle funéraire, adossée à l'église de Clairoux (côté est).
- 1784 (février) : crue importante de l'Oise et de l'Aisne, suite à un hiver particulièrement froid, neigeux, et long (trois mois de gel...). Voici un témoignage de l'époque :

29 février 1784 : extrait du procès-verbal dressé par Thomas Bussa, ingénieur géographe du Roi et arpenteur des Eaux et Forêts de Compiègne :

« Au Petit Pont dit de Clairoux sur la rivière d'Aronde, à la tête d'Amont, l'eau est montée jusqu'à la plinthe qui est au-dessus du cintre et ne laissait d'apparence de ladite plinthe d'environ quatre pouces. Du côté opposé, la plinthe était absolument sous l'eau en sorte que j'ai trouvé qu'elle était remontée jusqu'à 3 pieds 3 pouces en contre bas du dessus du bombement du parapet ; cette différence de niveau donnait environ 6 à 8 pouces d'élévation de plus à la rivière d'Oise à celle d'Aronde, ce qui produisait alors, sur cette petite rivière, un effet qu'on n'a peut-être jamais vu et qu'il faut espérer qu'on ne reverra plus : elle coulait dans ce moment en sens inverse, c'est-à-dire en remontant vers la source et allant se décharger par-dessus la chaussée qui conduit à Margny dans la prairie de Venette ».

- 1784 : on effectue l'une des premières fouilles sérieuses du « retranchement romain » du mont Ganelon et du « puits du Ganelon », fouilles qui seront reprises sous Napoléon III.
- 1814 (mars) : invasion des Prussiens. Le major Otenin fait boucher le pont de Clairoux, pour faire déborder l'Aronde et inonder la plaine...



Un plan de 1728

Voici la plus ancienne carte que nous connaissons et qui représente les routes et chemins de Clairoix (écrit Claro).

C'est un extrait d'une carte de la forêt de Compiègne et de ses environs, conservée au musée Antoine Vivenel (Compiègne).

Y sont notamment indiqués le Bac à l'Aumône (sur un pli de la carte), le moulin à tan (voir page 30), et la tuilerie (voir page 113).

On remarque aussi l'étendue des vignes.

La Révolution

En 1789, Clairoix relève du bailliage de Compiègne (pour les affaires judiciaires) et de la prévôté foraine de Choisy-au-Bac. Pour l'administration civile, Clairoix fait partie de « l'élection de Compiègne », incluse dans la « généralité de Paris ».

Le 9 mars, en vue des états généraux de mai, un cahier de doléances est rédigé au sein du bailliage de Compiègne ; les deux délégués du tiers-état pour la paroisse de Clairoix sont Nicolas Étienne Ferdinand Bouchard et Jean Goguet.

Le 27 juillet de la même année, c'est la « Grande Peur » (révolte paysanne), prélude à la fameuse nuit du 4 août (abolition des privilèges féodaux) ; plusieurs centaines de paysans se réunissent à Compiègne.

En 1790, le département de l'Oise est formé, et partagé en neuf districts ; celui de Compiègne comprend huit cantons, dont celui de Coudun, auquel appartient Clairoix. En 1794, les municipalités rurales sont supprimées : n'est élu qu'un « agent municipal », qui forme avec ses collègues du canton une « municipalité cantonale ». Mais en 1800, les communes rurales sont rétablies ; les districts redeviennent des arrondissements. Le canton de Coudun est supprimé, et Clairoix est alors rattaché à celui de Compiègne.

Clairoix à la fin du XVIII^e siècle

Les Archives départementales de Beauvais conservent un plan de la paroisse de Clairoix, en couleurs, et reproduit page suivante. Il date de 1783 et a été effectué par un arpenteur à la demande de l'Intendant de la Généralité de Paris. On y trouve un certain nombre de mesures de distances et de superficies.

[illegible]

	ha
Terres labourables	221,7
Prés	28,4
Vignes	82,6
Bois	39,5
Communes	6,1
Maisons, cours et jardins	19,4
Rivières, routes et chemins	27,0
Chemins	21,1
Total :	445,9

- les Valladans, les Etangs, les Longues Royes, les Ozières ;
- la Bricterie, les Grandes Coutures, les Petites Coutures, les Tambourines, Prés sur l'Oize ;
- la Prairie de Clairoux, Prés du Château, les Breulles ;
- les Grands Houards, les Allionnes, les Blanches Terres, les Ventes, les Boulliancourt, les Arpents du puit, le Lary, Cuquerelle, les Cornelols, les Grands Coniens, les Terres Proches le Bac, le Faubourg ;
- Montanberque, la Justice, Bois de l'Hermitage, la Pierre Monicalle, le dessus de la Montagne, Sur Cuquerelle.

— 64 —

En termes d'analyse historique, le XIX^e siècle débute à la fin des batailles de l'Empire pour s'achever à la veille du premier conflit mondial. Il couvre la Restauration (1814-1830) avec les règnes successifs de Louis XVIII et de Charles X, la Monarchie de juillet, de Louis-Philippe (1830-1848), la seconde République et l'avènement de Louis Napoléon Bonaparte, le retour à l'Empire (1852), puis, après la guerre franco-prussienne de 1870, la troisième République.

En raison de sa proximité avec Paris, Clairoix s'inscrit dans ce mouvement historique et ses activités économiques, religieuses et culturelles se modifient en conséquence. Le village quitte un mode de vie médiéval pour se plonger dans l'ère industrielle...

Un développement économique inattendu

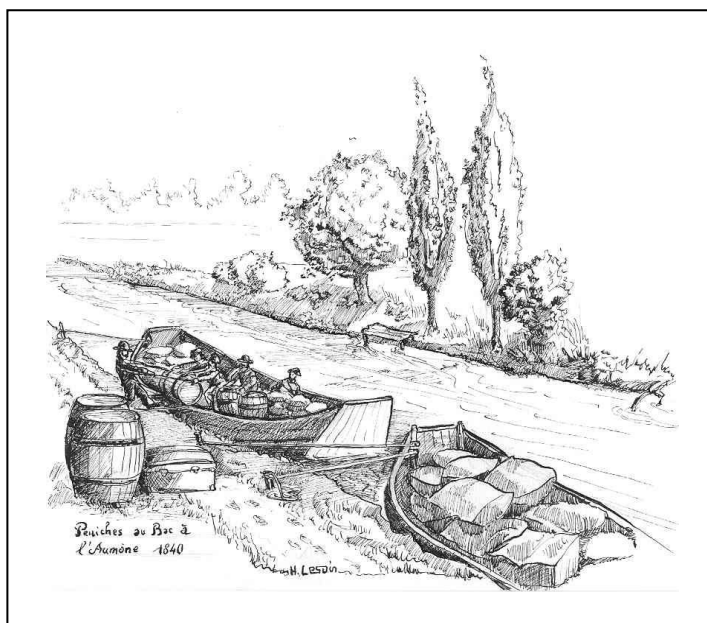
Au début du XIX^e siècle, l'activité du village est essentiellement rurale. Les vignerons et les cultivateurs de blé règnent en maîtres, toute l'activité villageoise tourne autour de ces produits de la terre, et les familles autour de quelques noms. Les registres paroissiaux permettent de recenser au moins dix-sept familles de vignerons, plus ou moins liées de façon consanguine ; les liens sont étroits avec les villages voisins de Janville et de Bienville, car les terres à vignes ne se divisent pas. Moins nombreux, les cultivateurs de blé entretiennent l'activité de corps de métiers significatifs : meunier et garçon meunier, garde-moulin, bourrelier, maréchal-ferrant, batteur en grange, charron...



Une lithographie de 1827, montrant le « petit moulin » (dit de Rumigny)

Au début de la Restauration, Clairoix est devenu très actif, si l'on se réfère au nombre de métiers qui s'y sont développés : jardinier, tonnelier, sabotier, paveur, garde champêtre, marchand de drap, marchand de tabac, voiturier, aubergiste, maçon, tisserand, tailleur de pierres, berger, maître boucher, couvreur en chaume, maçon en plâtre, négociant en vins, taillandier, cabaretier, bacquier (au quai à l'Aumône), marinier, manouvrier, journalier, brodeuse, garde d'enfants à domicile... Il y a aussi un instituteur, ce qui est loin d'être le cas de toutes les communes de France à cette époque (même si le département de l'Oise est en avance de ce point de vue).

Clairoix fait partie de cette multitude de villages qui constituent la réserve alimentaire de Paris. Un Paris occupé par les armées étrangères avides de pain et de bon vin... Sacs de blé, et tonneaux de vin des pentes du mont Ganelon, sont embarqués sur des péniches et acheminés jusqu'aux quais parisiens. Ces péniches sont conduites par des « pilotes » venus du nord et de Flandre, régions dévastées par les guerres, pour trouver besogne dans l'Oise.



L'activité religieuse

Les années qui suivent la Révolution de 1789 sont marquées par une profonde déchristianisation. La période de la Terreur, les bouleversements des guerres, ont brisé un rythme médiéval, où toute la vie de l'homme s'égrenait entre travail de la terre et vie religieuse.

Avec le retour de la monarchie, la religion connaît un nouvel essor. De 1812 à 1816, le nombre des baptêmes à Clairoix double presque (il passe de 12 à 23). En 1823, après d'importantes réparations, l'église est bénie solennellement. Cette année-là, neuf mariages y sont célébrés, dont trois le même jour... Fort de son premier succès, le père Boudeville décide, le 24 février 1824, de réitérer l'évènement en mariant cinq couples le même jour ! Ces mariages « collectifs » sont principalement le fait de familles de vignerons, les Leclère, Goguet, Rollet, Sénépart, Dutilloy et autres Delahaye. Au vu de l'écriture déclinante et irrégulière du dernier office, il est clair que notre homme eut bien du mal à finir de remplir le registre paroissial, comme sûrement les verres de vin servis entre chaque célébration ! On notera qu'en ce temps-là, le curé du village, très présent dans la vie communale, est en général l'invité des parents des mariés, et que les soirées finissent très souvent de façon mémorable dans la liesse générale d'une grange aménagée pour la circonstance.

Physionomie du village sous la Restauration

D'après le cadastre de 1826 (voir page 12), l'habitat de Clairoix s'étire en longueur au pied du mont Ganelon ; il y aussi, sur la rive droite de l'Aronde, les moulins et le Clos de l'Aronde, véritable petit château. Le centre de Clairoix n'est pas son église, mais plutôt la place Saint-Simon, au cœur des métiers de la terre, entre vignes et champs de blé.

À cette époque, encore beaucoup de maisons sont couvertes de chaume (en 1831, par exemple, 83 le sont, sur un total de 197 ; elles étaient 102 sur 148 en 1806). Elles sont souvent construites près de l'Aronde, pour permettre aux habitants de faire rapidement la chaîne des seaux en cas d'incendie ; mais aussi à quelque distance, pour se garantir des inondations ; ainsi la rue du Marais, par exemple, n'est bâtie qu'au nord. Par la suite, avec la disparition du métier de couvreur en chaume, les maisons prennent au fil du temps leur aspect actuel, avec leurs tuiles plates ou flamandes (en 1866, il n'y a plus que 18 maisons recouvertes de chaume). Ce développement des tuiles, lié à la révolution économique et industrielle, favorise l'extension des constructions plus loin des rivières.

En 1831, d'après le recensement, le village compte 689 habitants (sans compter Janville, rattachée à Clairoix à ce moment-là) : 165 garçons non mariés, 152 filles non mariées, 161 hommes mariés, 155 femmes mariées, 15 veufs, 36 veuves, et 5 militaires aux armées. Le parler local est le picard ; 55% des habitants ne savent ni lire ni écrire... Le Clairoisien, comme la majorité de la population française, est plus petit que de nos jours : selon les conseils de révision militaires de l'époque, l'homme mesure en moyenne 1,64 m. D'après les témoignages de Balzac ou d'Eugène Sue, l'habitant du nord est presque toujours blond de cheveux, ce qui constitue un élément intéressant dans l'analyse des brassages de populations liés à la révolution économique de 1850.

Les Clairoisiens (comme la majorité des Français) sont sans doute assez maigres, étant donné leur mode d'alimentation. Le pain, le vin et les légumes secs sont les aliments de base ; on mange alors deux fois plus de pain qu'aujourd'hui, cinq fois moins de fromage et d'œufs, et on préfère vendre ceux-ci, et le meilleur des légumes, au marché de Compiègne.

Les épidémies

On peut se demander pourquoi Clairoix fut autant affecté par les diverses épidémies qui sévirent au XIX^e siècle (voir l'encadré ci-dessous). Les médecins de l'époque découvrent que la présence des marais insalubres auprès d'habitations pauvres développe les fièvres méningo-gastriques, parfois fatales, touchant particulièrement les femmes et les enfants. D'autre part notre village est implanté à flanc de coteau et ne bénéficie pas des vents du nord dont l'effet est

Les épidémies à Clairoix

La première frappe en 1822 et 1823 ; on y dénombre 32 décès pour la première année et 21 pour la suivante, dont 9 enfants ou adolescents pour le seul premier trimestre. Entre le 23 août et le 1^{er} octobre 1830, une seconde épidémie cause le décès de 10 enfants en bas âge, réapparaît à partir du 19 novembre pour se terminer le 9 mars 1831. De nouveau, 9 enfants en bas âge trouvent la mort.

La plus importante est celle de 1832, le choléra « morbus » (épidémie mondiale partie de l'Inde en 1815) ; elle sévit à Clairoix du 28 avril au 24 juin et provoque 18 décès sur 22 malades (à Clairoix et Janville, qui est alors rattachée à Clairoix). En ce mois de mai 1832, il ne se passe pas deux ou trois jours sans que soient prononcées de nouvelles obsèques par le curé d'alors, le père Forest.

Par la suite, d'autres petites épidémies touchent le village, notamment celle de 1849 (10 enfants en bas âge) et celle de 1855 (9 décès).

« nettoyant » ; les émanations des hommes et des animaux, s'écoulant à l'air libre vers la rivière ou le marais, se dissipent lentement et sont souvent piétinées par les pieds nus des enfants ; de plus, l'humidité due au brouillard maintient en suspension le milieu microbien ; enfin, on ne mange pas assez de « bons » fruits, et on abuse des boissons fermentées telles que le cidre. Comme facteurs aggravants, on pourrait ajouter l'étroitesse des habitations, basses, sans pavés, pas toujours très propres, et avec un air insuffisamment renouvelé ; mais aussi le défaut d'exercice, avec l'apparition de nouveaux métiers sédentaires...

À la suite de ces contagions, Clairoix, comme nombre de villages, abandonne les lieux de sépulture à proximité de l'église, et les éloigne des lieux d'habitation, pour éviter l'apparition de nouvelles épidémies ; il faut dire aussi que la place

devient limitée, eu égard au développement de la population et donc au nombre de personnes à enterrer.

Une deuxième révolution économique

La Monarchie de juillet correspond à l'émancipation de la classe moyenne. Même si l'éducation scolaire demeure à deux vitesses (le primaire pour les milieux populaires, le secondaire et le supérieur pour les milieux aisés), et si les filles en sont plus souvent écartées que les garçons, l'enseignement s'améliore : instruction morale et religieuse, lecture, écriture, langue française (tentative de mise à l'écart du picard) et calcul (système légal des poids et des mesures...).

Clairoix profite du développement de la navigation à vapeur. Le roi Louis-Philippe laisse certes passer une des grandes chances de son règne en ne jouant pas la carte des chemins de fer, et en préférant les voies d'eau, mais cette politique favorise les villes et villages qui bordent l'Oise. Ainsi, voit-on s'installer de nouvelles familles de mariniers, principalement venues du nord et de Belgique ; en 1832, leur nombre atteint 18 couples, derrière les 64 vignerons et les 20 cultivateurs.

Par ailleurs de nouveaux métiers apparaissent, issus de l'activité compiégnoise : marchand de meuble, vannier, couvreur (en tuiles), paveur, tourneur, scieur de long, menuisier, arpenteur, entrepreneur de bâtiment, cordonnier (en complément du sabotier), épicier, militaire, gendarme, et chez les femmes, blanchisseuse, nourrice, couturière...

Et aussi le boulanger ! L'achat du pain, bien qu'encore marginal, marque un tournant pour le village, même si jusqu'en 1850, des fours à pain y sont encore construits. Jusqu'alors, le four à pain, collectif, alimente plusieurs familles ; le pain est produit pour la semaine, voire davantage ; croustillant au début, dur à la fin, il est l'aliment de base, accompagnant le bouillon de légumes. Le four à pain demeure le mode de fabrication du pauvre, et la présence d'un boulanger a donc une signification : le village s'enrichit...



Fournil de la maison de Louis Auguste Cailleux (rue Saint-Simon) ; vers 1860

La deuxième moitié du siècle

Le village évolue peu ; il restera essentiellement rural jusqu'à la moitié du XX^e siècle. L'habitat se développe le long de nouvelles rues, les fermes isolées sont rattrapées par de nouvelles constructions.

La répartition des habitations

Sur le tableau ci-dessous, établi d'après les recensements, on voit bien que si le nombre des maisons du « village » est relativement stable, celui des « écarts » (moulins, briqueteries, Port à Carreaux, Bac à l'Aumône, Pont Neuf, route de Compiègne à Noyon, etc.) ne cesse d'augmenter.

	année :	1856	1866	1876	1886	1896
« Village » (population dite agglomérée)	nombre de maisons	165	159	149	150	155
	nombre de ménages	199	182	180	163	161
	nombre de personnes	637	542	498	533	506
« Écarts » (population dite éparse)	nombre de maisons	11	23	30	37	42
	nombre de ménages	15	28	35	41	58
	nombre de personnes	48	118	130	155	204

C'est l'époque du développement des chemins de fer. Le tronçon Compiègne-Noyon, sur la ligne Creil-Saint-Quentin, est inauguré le 25 février 1849, en présence du président de la République, le futur empereur Napoléon III. Et en 1894, est créée une « halte » à Clairoix ; cet arrêt, qui est sur le territoire de Clairoix, est dénommé « halte de Choisy-au-Bac » par la Compagnie du Nord, malgré les protestations du conseil municipal de Clairoix ! La gare actuelle ne sera construite qu'en 1910.

Sur la ligne Compiègne-Roye, un « arrêt de trains-tramways » est décidé en 1890, au passage à niveau de la Planchette, et un abri y est construit. Cet arrêt sera supprimé vers 1945.

Avec les voies ferrées apparaissent quelques nouveaux métiers (voir page suivante) ; mais aussi la disparition progressive des vignobles de Clairoix, et plus généralement de ceux de l'Oise : de meilleurs vins sont en effet acheminés sur Paris depuis le Rhône et le sud-ouest, en plus grande quantité et plus rapidement. En outre, en 1880, le phylloxera accélère le glas de la vigne. Le dernier « ban de vendanges », à Clairoix, semble être celui de 1894.

Un aperçu des métiers masculins

Nous avons relevé les différentes professions ou fonctions des électeurs de Clairoix en 1864, 1884, et 1904 (celles des hommes seulement, puisque les femmes n'avaient pas le droit de vote).



La gare (en 2003)

On remarque notamment la disparition progressive des vigneron, des tonneliers, et des meuniers. Les manouvriers et maçons restent nombreux. Quant aux cultivateurs, le « creux » qu'on observe en 1884 s'explique peut-être par le fait que certains ont été considérés, cette année-là, comme propriétaires. En 1904, la rubrique « soldat » a disparu, mais certains électeurs ont la mention « (militaire) » à côté de leur profession.

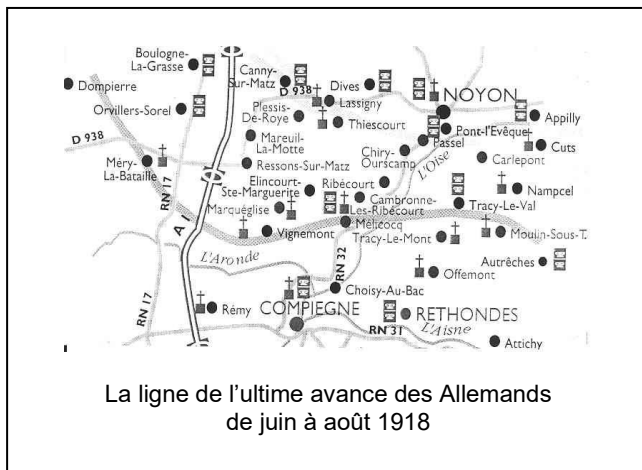
N.B. : l'artiste peintre qui figure dans ce tableau est J.P. Pinchon (voir pages 77 à 79).

<i>Profession ou fonction</i>	1864	1884	1904
Adjoint au maire	1		
Ancien charcutier			1
Ancien géomètre			1
Ancien maçon		1	1
Ancien meunier		1	1
Appareilleur			1
Arpenteur	1		
Artiste peintre			1
Batelier		2	
Berger	1		
Boucher		1	1
Bouchonnier			1
Boulangier		1	1
Bourrelier	1		1
Briquetier	1		1
Cantonnier	2	1	4
Cantonnier au chemin de fer		4	1
Capitaine en retraite			2
Chapelier			1
Charcutier	6	10	4
Charpentier	3	3	6
Charpentier de bateaux		2	1
Charretier	1	2	
Charron	3	2	4
Chaudronnier	1		3
Chef cantonnier au chemin de fer		1	
Clerc d'avoué	1		
Cocher			1
Commissaire de surveillance administrative			1
Commis en vins		1	
Comptable		1	
Conducteur de culture			1
Constructeur de bateaux	1	3	1
Cordonnier	2	1	3
Cultivateur	30	21	37
Curé	1	1	1
Domestique			2
Dragueur			1
Employé			1
Employé des ponts et chaussées		1	
Employé du chemin de fer	4	8	12
Engagé volontaire		1	
Épicier	3		
Ex-garde particulier			1
Fabriqueur de briques			2
Féculier	1	1	
Fondeur ou ouvrier fondeur		2	2
Garde barrière		2	
Garde champêtre	1	1	1
Garde moulin	3	5	5

<i>Profession ou fonction</i>	1864	1884	1904
Garde sémaphore			1
Géomètre		1	
Homme d'équipe		1	
Imprimeur			1
Inspecteur général des services administratifs			1
Instituteur	1	1	1
Instituteur en retraite		1	
Jardinier	7	8	8
Maçon	19	23	18
Maire	1		1
Maître maçon		1	
Manouvrier	34	27	40
Marbrier		1	1
Marchand de bois	2	1	
Marchand de vin	2	1	2
Marchand fruitier		1	
Maréchal	2	1	2
Marinier		2	4
Mécanicien	1	1	1
Menuisier	6	4	6
Mercier			1
Meunier	5	4	1
Mouleur		1	
Mouleur en fonte		1	1
Officier de marine			1
Paveur	4	4	
Péager		1	
Peintre	1	2	5
Perruquier	1	1	
Pilote	2	2	2
Plombier			1
Professeur		1	
Propriétaire	6	16	7
Receveur ruraliste		1	1
Rentier		1	2
Représentant de commerce			1
Retraité			2
Sabotier		1	
Sans			2
Scieur de long	1	3	4
Scieur de pierres	1	1	
Serrurier		1	
Soldat		9	
Sous-officier en retraite		1	
Tailleur de pierres		1	4
Tapissier			1
Tisserand	1		
Tonnelier	6		
Vigneron	15	3	
Voyageur de commerce			1

Les guerres du XX^e siècle

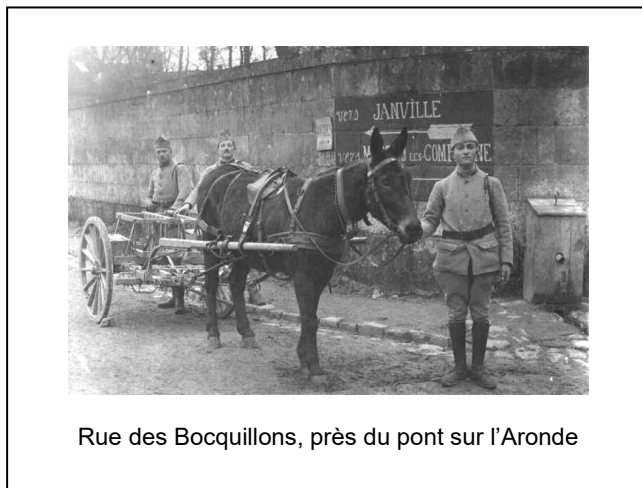
Nous ne développerons pas ici tous les aspects de la vie à Clairoux au XX^e siècle, car de nombreux autres chapitres (notamment ceux de la troisième partie) y sont largement consacrés. Ce chapitre est plutôt axé sur les deux dernières guerres.



La ligne de l'ultime avance des Allemands
de juin à août 1918

La guerre de 1914-1918

Bien que situé près de la ligne de combat, distante d'une vingtaine de kilomètres, Clairoux n'a pas trop souffert, globalement, de cette guerre. Il voit néanmoins passer l'ennemi lors de son avancée de 1914, avant la contre-offensive de la Marne en septembre ; puis il connaît le voisinage permanent des soldats français et alliés, et le passage d'avions ou de zeppelins venant lâcher leurs bombes sur Compiègne.



Rue des Bocquillons, près du pont sur l'Aronde

La population subit des restrictions alimentaires (moins, semble-t-il, que lors de la Seconde Guerre) et des entraves à la circulation, dues à la proximité du front ; mais le village ne subit pas de graves dommages matériels. Sur le bord du mont Ganelon, des tranchées et des abris souterrains (« cagnas ») sont creusés, sans doute pour observer les mouvements de troupes, et contrer une éventuelle nouvelle offensive allemande.

Le retour des Allemands, au printemps 1918, provoque un exode qui dure pratiquement jusqu'à la signature de l'armistice en novembre. On trouvera page suivante une photo de journal illustrant la contre-offensive française.



Une vue du cimetière militaire établi provisoirement
à Clairoux, pas loin de l'église ; les corps ont
ensuite été transférés à Remy, en 1921

En février 1921, la commune est citée à l'ordre de l'armée (« croix de guerre »), et un monument aux morts est inauguré en novembre. En 1922, une amicale des anciens combattants de Clairoux (et Janville) est fondée (voir page 110).

Clairoix à la Une d'un quotidien national !

Les deux photos de ce journal, daté du 6 avril 1918, ont été prises à Clairoix... Les soldats français et les prisonniers allemands marchent sur le chemin autrefois appelé la « Planchette » (l'actuelle rue de la Poste).

ÉCHEC DE L'ATTAQUE ALLEMANDE. — LES SOLICITATIONS DE L'AUTRICHE

EXCELSIOR

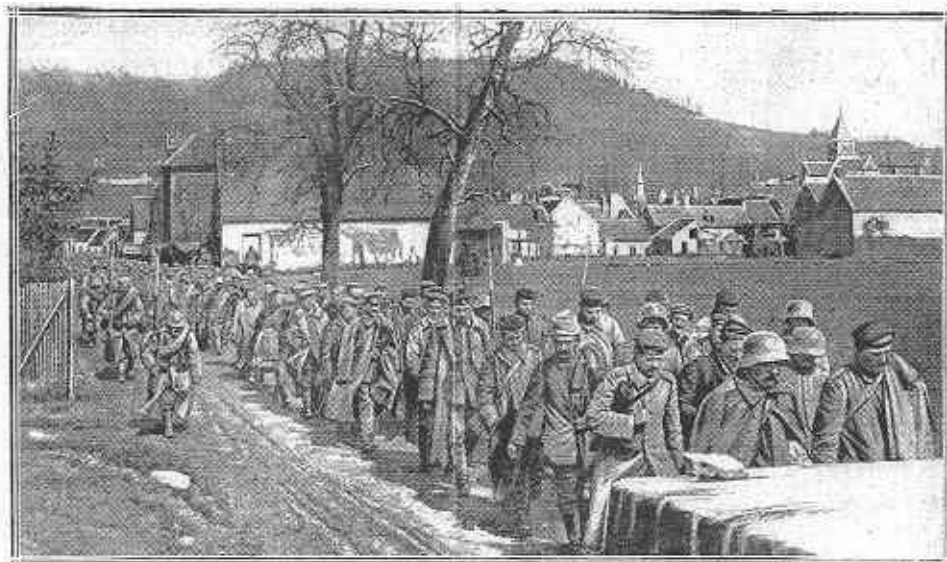
6^{ème} ANNÉE 6 AVRIL 1918

ABONNEMENTS : 10 francs par an (12 numéros) — 1 franc 50 par trimestre — 50 centimes par semaine. — Les prix sont en francs et en centimes.

LES DEUX CORTÈGES : COMBATTANTS ET PRISONNIERS



SUR UNE ROUTE DE L'EST, NOS SOLDATS, MONTANT EN LIGNE, CROISENT UN CORTÈGE DE PRISONNIERS ALLEMANDS



UNE LONGUE TRÉFÈNE DE PRISONNIERS ALLEMANDS S'AVANCE, SOUS ESCORTE, VERS NOS LIGNES D'ARRIÈRE

Il est remarquable que les soldats allemands prisonniers ne sont pas armés. Ils ont des fusils, mais ils ne les utilisent pas. Ils ont des fusils, mais ils ne les utilisent pas. Ils ont des fusils, mais ils ne les utilisent pas.

Extrait d'un texte de F.Dumars, juge de paix, adressé à ses amis Mme et M. de Comminges

C'était un dimanche de l'été 1916, au mois de juillet ; j'étais à mon ponton de pêche au Bernaget. Le ciel était pur, le soleil très chaud ; la nature semblait endormie, lasse ; tout autour, sauf le vol fugace et silencieux d'une fauvette des roseaux, ou le clapotis d'une poule d'eau, ou d'une chasse de perche, rien ne semblait vivre. Dans la campagne déserte pas un être animé, pas un bruit, sauf le crissement d'un grillon dans les hautes herbes desséchées.

À quelques kilomètres de là le grondement sourd du canon, les éclatements des obus, les crépitements de la mitrailleuse faisaient rage. [...]

Là-bas, à une dizaine de kilomètres sur la droite, le plateau de Quennevières !!! Le sort de la France s'y jouait depuis un an. [...]

Passeront-ils ? Passeront-ils ?

Tout à coup et au plus fort de la bataille et du fracas de l'artillerie, un son argentin tout proche se fait entendre ! Il est environ 2 à 3 heures. Ce sont les cloches de la petite église de Clairoux, au pied du Ganelon et qui semblent donner la réplique aux 380 et autres, à la furieuse canonnade ennemie, aux avions boches qui survolent et inondent Compiègne et la campagne environnante de leurs engins de mort. Au fracas de leurs explosions, elles répondent par ce doux et léger...

Dreling-ding-ding... Dreling-ding-ding... Et alors qu'une émotion indicible m'étreint et que mes yeux s'embuent de douces larmes, il me semble voir comme dans un rêve, trois petites cloches ailées, voltigeant autour de l'humble clocher qui les abritait muettes, il n'y a qu'un instant. Elles ont une petite frimousse narquoise, un petit nez retroussé, des bras et des mains minces et ténus, tels on représente les lutins ; elles font de mignons pieds de nez vers Quennevières, semblant répondre au 380 qui répète ses coups et que d'avance elles baptisent *Bertha*. Va, va ma grosse Boche, tu peux t'égosiller à ton aise. - Ils ne passeront pas. - Ils ne passeront pas. - Nos *Poilus* sont là.

Dreling-ding-ding... Dreling-ding-ding...

Et ils ne sont pas passés... Braves petites cloches de Clairoux... Sovez bénies.



Inauguration du monument aux morts
(6 novembre 1921)

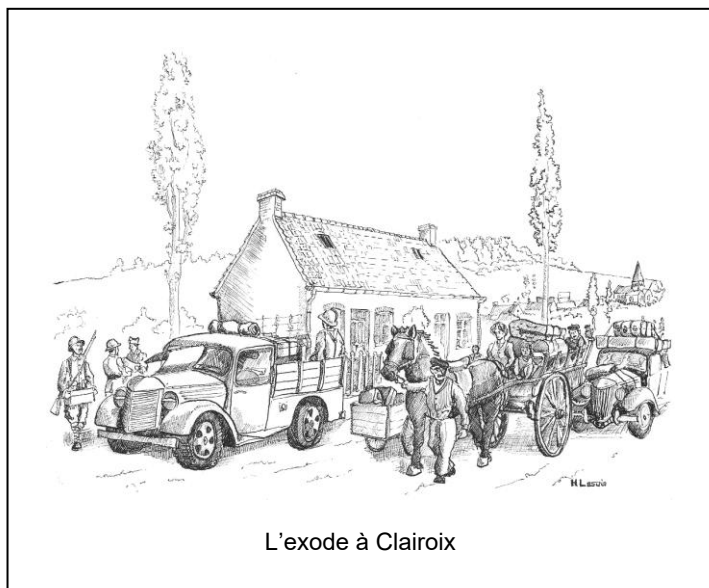
La guerre de 1939-1945

Après le calme relatif de la « drôle de guerre », le village connaît un réveil mouvementé, le 10 mai 1940 : vers cinq heures du matin, un groupe de bombardiers allemands surgit dans le ciel, salués par une batterie de canons de 105 basés derrière le mont Ganelon. Des bombes, visant sans doute la voie ferrée, tombent dans les champs proches de l'usine Englebert, du côté de Choisy-au-Bac. Pendant une quinzaine de jours, les avions lâchent leurs projectiles ; quelques bombes incendiaires, sur Choisy et Clairoux, font quelques dégâts.

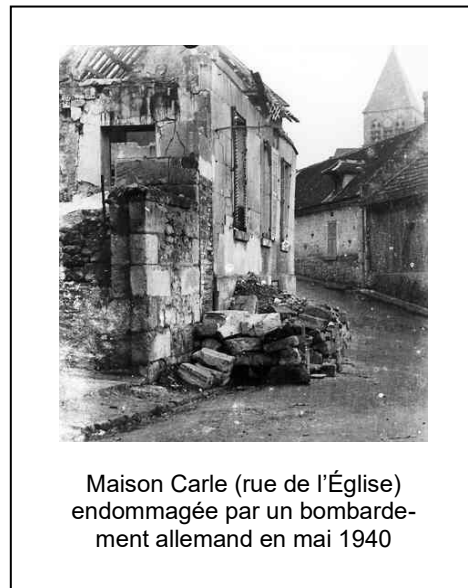
Le dimanche de la semaine suivante, c'est le jour des premières communions. Pendant la messe, alerte ! Une bombe explosant dans le parc de la villa Sibien provoque la panique (et fait tomber quelques morceaux d'un vitrail). À la fin de la messe, depuis le cimetière attenant à l'église, tous regardent Compiègne brûler... ; un feu qui dure plusieurs jours.

Déjà, sur la route nationale, et dans les rues de Clairoux (qui avaient moins de chances d'être mitraillées que la grande route), une étrange procession de véhicules défile, venant du nord : automobiles surchargées, avec leurs matelas sur le toit, attelages de chariots remplis des objets les plus précieux ou les plus indispensables, brouettes, voitures d'enfants, cyclistes et piétons croulant sous leurs charges... Ils viennent de Belgique ou du nord de la France et cherchent une boulangerie, une épicerie, ou une borne-fontaine. À ce flot qui va croissant au fil de la semaine s'ajoutent bientôt des soldats en déroute et des voitures d'officiers fuyant devant l'envahisseur.

Au coin de la boulangerie, un canon de 37, pointé vers le nord, reste quelques jours et repart sans avoir tiré un seul obus. Les avions ennemis sillonnent le ciel, mitraillant, lâchant quelques bombes... Puis le flot se fait moins dense. Sans avoir reçu d'ordres des autorités, les Clairouisiens



L'exode à Clairoix

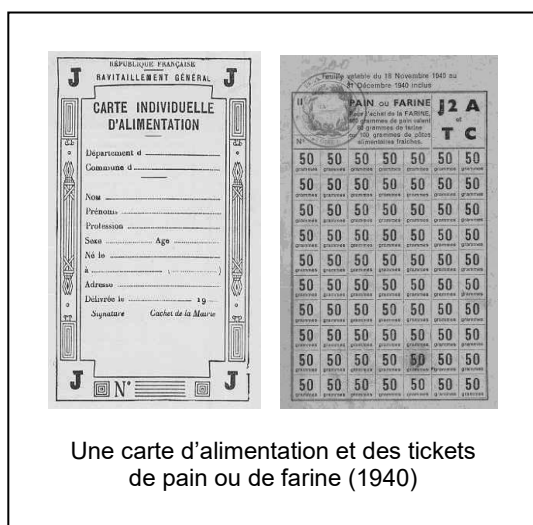


Maison Carle (rue de l'Église)
endommagée par un bombarde-
ment allemand en mai 1940

s'y mêlent, ou gagnent la maison d'un parent ou d'un ami, en train ou en voiture. Début juin, Clairoix est presque désert, mais pratiquement intact : une seule maison est détruite (voir la photo ci-dessus).

Les Allemands arrivent vers le 8 juin. Le 22 juin, un armistice est signé dans le fameux wagon de la clairière dite de Rethondes. Du haut d'un bel immeuble de la rue Saint-Lazare, Hitler contemple les ruines encore fumantes de Compiègne...

Commence alors l'occupation, qui durera près de quatre années. Les évacués reviennent peu à peu : les cultivateurs, dont les attelages n'ont pas été bien loin, les cyclistes et les piétons ; ceux qui sont au-delà de la ligne de démarcation attendent quelques mois. Sitôt rentré, il faut remettre en ordre les maisons dévastées, récupérer des objets qui ont changé de local, constater ce qui manque. Le gros problème, c'est la nourriture : tout ce qui se mange a été consommé par les évacués de passage et les soldats ; les boutiques et les basses-cours ont été pillées. On attend le retour de l'électricité, du boulanger, et de la farine. Les jardins, laissés à l'abandon, parfois parcourus par des engins militaires, produisent peu... ; d'autant moins que les doryphores font cette année une arrivée spectaculaire (et les insecticides n'étaient alors pas encore employés) : on en voit même sur les routes !



Une carte d'alimentation et des tickets
de pain ou de farine (1940)

Peu à peu, on s'organise, on cherche des ressources dans les rares communes voisines qui n'ont pas évacué. L'hiver de 1941 est rude (comme le seront ceux de 1942 et 1944). Les troupes d'occupation, au début polies, aimables même, changent d'attitude. L'ordre allemand règne, le couvre-feu est instauré : les contrevenants vont par exemple cirer les bottes des officiers toute la nuit à la Kommandantur. Les premiers sabotages ont lieu, les premières exécutions et déportations aussi ; puis c'est le départ des jeunes des classes 40 à 42 pour le STO (Service du Travail Obligatoire, en Allemagne). Peu de nouvelles des nombreux prisonniers : on s'ingénie à leur envoyer des colis de victuailles, du

tabac, des vêtements chauds, alors qu'on en manque en France.

Le calme règne, mais la pénurie augmente, et les tickets règlent presque tous les achats (alimentation, habits, charbon, pneus de vélo, etc.). Le marché noir prospère : on apporte par exemple un sac de graines de colza à l'usine Nourylande (à Venette) et on en repart avec 30% de son poids en huile ; ou, au moulin de Froisselle, en échange d'un sac de blé, on a 60% de son poids en farine...

On oublierait presque la guerre ; mais bientôt le terrain d'aviation de Margny-lès-Compiègne est aménagé et des bombardiers allemands y décollent vers l'Angleterre, les soirs de temps clair. Les arrestations continuent ; les sabotages aussi... Les avions alliés sont de plus en plus nombreux et les bombardements reprennent, efficaces et meurtriers ; Clairoix en a sa part.



Le monument aux victimes d'août 1944, à son ancien emplacement

En juin 1944, le débarquement, tant attendu, arrive enfin ! L'espoir renaît. On suit sur la carte la lente progression... Trois mois plus tard, le 1^{er} septembre, Clairoix est libéré : « à 7h les cloches de Compiègne sonnent ; mitraillage vers midi. À 17h nous apprenons que les Américains arrivent. Une petite voiture fait un tour dans le village et repart. Un pont pneumatique est construit sur l'Oise. Les tanks y passent ainsi que les colonnes militaires à 19h et toute la nuit. Il reste encore quelques tireurs isolés dans les bois »³⁶.

La guerre n'est pas finie, mais le village retrouve sa liberté.

Les bombardements d'août 1944 ont fait quelques victimes parmi les Clairoisiens ; un monument leur est d'ailleurs dédié (à l'intersection de la rue Bagnaudez et de la rue de Roye ; il a été déplacé de quelques mètres en 2003).

La Résistance à Clairoix

Assez vite après la défaite de 1940, certains commencent à récupérer et stocker les armes et munitions abandonnées par les soldats en retraite ; un groupe se forme, le Bataillon de France, qui réussit divers sabotages, mais les bavardages entraînent l'arrestation et la déportation de la plupart de ses membres. Le secret devient alors de rigueur, mais les actions continuent : des lignes téléphoniques sont coupées, un train rempli de munitions est détruit sur la voie de garage de l'usine Bringer (actuellement Brion), des clous spéciaux (ils ont toujours une pointe en l'air), fabriqués clandestinement par des ouvriers de l'usine Englebert, sont semés sur la route nationale, etc. Le dépôt d'essence du « chemin noir » (actuelle rue des étangs) est brûlé par deux fois, en mars et mai 1944, par les FTP.

Le 23 juillet 1944, l'usine Englebert est visée : « à 0 heure 10, une quinzaine d'ouvriers, armés et masqués, ont pénétré dans la fabrique de pneus Englebert à Clairoix et après avoir réduit le personnel de garde à l'impuissance, ont, à l'aide d'explosifs, provoqué divers foyers d'incendie dans l'usine : centrale électrique, magasin général, magasin à pneus. Ils ont également endommagé le standard téléphonique. Les dégâts, très importants, ne peuvent être encore évalués ; ils s'élèveraient à plusieurs millions. La plus grande partie des stocks et des matières premières a été détruite. Le fonctionnement de l'usine est arrêté. 200 ouvriers vont être au chômage de ce fait »³⁷.

³⁶ Extrait du journal de Jean Bochand, agriculteur à Clairoix.

³⁷ Extrait d'un rapport de gendarmerie, conservé aux Archives de l'Oise.

Tout au long de ces années, des résistants sont bien sûr arrêtés : par exemple le communiste René Drujon (en 1941) et son fils Étienne (en 1942), ou (en 1944) Marcel Mériconde, dirigeant de Libé-Nord, mari de la directrice de l'école de filles ; tous trois seront déportés mais reviendront vivants. Jean Detaille, pris en juillet 1942, meurt en Allemagne en décembre. En août 1944, Marcel Bagnaudez (qui a donné son nom à une rue de Clairoix), surpris avec une grenade dans sa musette, est fusillé avec un camarade (Eugène Bonnard) dans les marais de Coudun (un monument leur est consacré, au bord de la route qui longe le mont Ganelon). Ce n'est qu'après la Libération que l'on connut d'autres résistants de Clairoix : par exemple Albert Jorrand (qui fut maire, de 1945 à 1953), Louis Bayart (qui fut également maire, de 1977 à 1978), ou André Lorrion, jeune responsable d'un groupe de FFI. Beaucoup d'autres ont préféré rester dans l'ombre.

Mai 1945 : quatre jours de fête à Clairoix !

Voici le témoignage d'un acteur (Michel Maupin) :

Lundi 7 mai : à l'école de Rémy où j'enseigne, tous attendent avec impatience la nouvelle imminente de la fin de la guerre. La radio fonctionne sans arrêt dans la cuisine du directeur. Enfin, vers le milieu de l'après-midi, la nouvelle éclate et aussitôt le directeur décide de libérer tous les élèves. Je fonce vers Clairoix à bicyclette mais en cours de route j'ai envie de passer à Compiègne. C'est du délire ! Un monôme descend la rue Solferino, fait le tour de la place de l'hôtel de ville (c'était alors faisable) et remonte vers la gare sur l'autre trottoir, chantant, criant, dansant même. Je n'ai jamais vu ni revu les dormeurs de Compiègne aussi déchaînés ! Je file vers Clairoix, plus calme mais déjà occupé à fêter l'évènement : le maire, M. Jorrand, a déjà entamé les préparatifs de la fête...

Un orchestre, composé de volontaires supposés, fera danser les Clairoisiens ce soir sur la petite place où trône aujourd'hui la fontaine ; avec des musiciens n'ayant jamais joué ensemble : à la batterie le vétéran Raphaël Papaux, Antoine Sartor à l'accordéon, mon cousin Pierre Morel et moi-même au saxo et à la clarinette. Une estrade est en cours de construction. Vers 22 heures, en avant la musique ! Un monde fou, déchaîné, n'ayant pas dansé depuis cinq ans et qui ne voudra pas quitter les lieux quand vers 3 heures du matin les deux plus âgés décident d'aller se coucher ; mon cousin et moi continuerons jusqu'à l'aube à souffler dans nos instruments, pas trop déshydratés, car M. le maire nous avait offert un casier de bouteilles de vin blanc que nous finirons de boire assis sur la margelle du pont. J'ai omis de dire que la nouvelle de l'armistice avait été démentie à la radio en fin de soirée, ce qui n'avait rien changé...

Mardi : c'est officiel, l'armistice est signé dans un collège de Reims. Le gouvernement accorde un congé exceptionnel de deux jours à tous. Manifestations, défilés et, le soir, bal public offert à tous par la municipalité, avec un orchestre de professionnels. À notre tour d'aller danser ! Et toujours la même ambiance et la même affluence...

Mercredi : devant l'insistance des jeunes et des moins jeunes, qui ont pris goût ou repris goût à la danse, les musiciens du premier soir sont de nouveau sollicités et acceptent de prêter leur concours jusqu'à une heure avancée ; toujours la même fièvre !

Jeudi : la mairie offre le même orchestre que mardi, mais les jambes sont lourdes...

Vendredi : il y a école ! J'ai failli m'endormir sur mon bureau.

Et, en écho, voici un extrait d'une lettre d'une agricultrice (Louise Bochand), datée du 8 mai 1945 :

« Enfin, cette fois c'est fini et bien fini sans doute. Je crois qu'ici les gens deviennent un peu fous car depuis hier à 6 heures, ce n'est que musique et danse. Il n'y a que nous dans notre idiot de métier. Nous avons passé la moitié de la nuit autour de la génisse Blanche. Elle a bien choisi son jour. Son veau était mal placé. C'est Constant qui est venu nous aider. Maintenant ça va. Aujourd'hui ils profitent du beau temps et pendant que tout le monde s'amuse ils sont à la pièce du Valadan à semer du colza. Nous devons planter nos pommes de terre mais personne pour nous aider. C'est fête jusque vendredi.

Nous devons passer pour des ours mais quelle réjouissance pour nous alors que nos prisonniers ne sont pas encore là et aucune nouvelle d'eux. »

Qui n'a jamais entendu parler de la célèbre Bécassine ? On connaît moins son créateur, Joseph Porphyre Pinchon (1871-1953), dessinateur prolifique, qui a séjourné avec sa famille au Clos de l'Aronde (l'actuelle mairie) jusqu'en 1914.

La famille au Clos

En 1876, le Clos de l'Aronde est acquis par Paul Adolphe Lefèvre, dont le frère Romuald Adolphe est tanneur à Noyon et a marié (en 1868) sa fille Sophie Thérèse Amélie Clémence avec Victor Émile Pinchon, avoué à la cour d'appel d'Amiens.



La famille Pinchon à Clairoix, en 1890

Le couple a huit enfants : Paul (1869-1987), Émile Joseph Porphyre, né à Amiens le 17 avril 1871, Émile Léon Clément, né à Amiens le 2 décembre 1872, Madeleine Aimée Thérèse, née en 1879 (elle mourra en 1882), Jean Michel Stanislas et Pierre Louis Benoît, jumeaux, nés le 6 mai 1883 (Jean tombera au fort de Souville en 1916), Philippe Adrien François, né le 29 janvier 1885, et Auguste Jacques, né le 25 mars 1887.

Cette année-là, à la mort de son beau-père, Victor Émile reprend la direction de la tannerie ; les Pinchon se partagent alors entre Noyon et Clairoix, rendez-vous de villégiature familiale.

Pendant la guerre de 1914-1918, le Clos de l'Aronde est réquisitionné pour servir de quartier général militaire, et en 1920, les Lefèvre-Pinchon revendent leur propriété clairoisienne.

Joseph Porphyre, peintre, dessinateur et illustrateur éclectique

Après des études à Amiens puis à Paris (bachelier ès lettres), il s'inscrit aux Beaux-Arts, où il fréquente notamment Fernand Cormon et Albert Besnard. Il effectue son service militaire de 1892 à 1895 (on l'emploie, entre autres, à décorer des casernements...), et dès 1897, il expose ses toiles aux Salons parisiens. Il restera actif au sein de la Société Nationale des Beaux-Arts, dont il sera même vice-président en 1946.

Dès 1903, il illustre divers journaux pour enfants (*Saint-Nicolas*, *L'Écolier illustré*, *Le Petit Journal illustré de la Jeunesse*...). En 1905, paraît le premier numéro de *La Semaine de Suzette*, où, au pied levé, J.P. Pinchon crée le personnage de Bécassine. C'est le début d'une longue série d'environ 1500 planches, publiées dans cet hebdomadaire, et pour la plupart éditées en albums (26 en tout, de 1913 à 1939 ; les textes sont de Caumery, pseudonyme de Maurice Languereau). « *Les dessins de*



La Semaine de Suzette du 7 juin 1906

Pinchon ont la grâce et l'habileté des croquis de peintre, ils saisissent une attitude, non un mouvement [...]. Si un demi-siècle plus tard, ses vues de plages à la mode, ses aperçus des Tuileries, ses cartes postales de Bretagne, de Normandie ou du pays Basque recèlent autant de charme, c'est qu'elles reconstituent l'ambiance d'une époque, saisie par le peintre dans toute sa sincérité. Chez Pinchon, la description réaliste n'exclut jamais l'émotion personnelle »³⁸.

De 1907 à 1914, Joseph est dessinateur de costumes puis directeur des services artistiques de l'Opéra de Paris. C'est pourtant le seul fils Pinchon à ne pas pratiquer la musique...

C'est en 1911 qu'il présente au Salon le « carton » de la peinture murale *Jeanne d'Arc sur le Mont Ganelon* que l'on peut toujours admirer dans l'église de Clairoix (voir une carte postale page 58). Il fréquente alors sans doute son voisin le Comte de Comminges (voir pages 41-42), grand cavalier, écrivain, et maire de Clairoix.

Lors des grandes fêtes de Jeanne d'Arc à Compiègne, en 1909, 1911, 1913, puis en 1930 et 1935, Joseph Porphyre assure la direction artistique des cortèges et tournois, dessine costumes et bannières, illustre des cartes postales et divers documents, et participe aux défilés.

Il passe la plus grande partie de la guerre de 1914-1918 dans des services de camouflage (où ses talents de dessinateur ont été probablement mis à profit !), en Belgique puis, de 1916 à 1918, en Macédoine (armée d'Orient). Il est nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1921 (il sera promu officier en 1950).

Le 9 mars 1920, il épouse Suzanne Armande Würtz, originaire de Margny-lès-Compiègne, et promise à Jean, le frère mort en 1916 ; ils n'auront pas d'enfant.

Joseph est membre d'un équipage de chasse à courre ; il soutient la création, en 1935, du musée de la vènerie, à Senlis, auquel il fera don de quelques œuvres, notamment un projet de tapisserie (intitulé *La chasse*). En 1929, il en avait présenté un autre (*L'Amérique du Sud*), adopté par la manufacture des Gobelins.

De 1929 à 1939, il est directeur artistique de *Benjamin*, hebdomadaire pour la jeunesse fondé par Jaboune (alias Jean Nohain). Il collabore aussi à *L'Écho de Paris* (dès 1920), et, dans les années 1940, à *Fanfan la Tulipe*, *Fillette*, *Wriil*, *Cap'taine Sabord*, *Le Petit Canard* ou *France-Soir Jeudi*. Dessinateur



Joseph Porphyre au travail

³⁸ Francis Lacassin, dans *Pour un neuvième art, la bande dessinée* ; Paris, U.G.E., collection 10/18, 1971.

talentueux et prolifique, il produit des centaines de dessins pour ces journaux, et crée de nombreux personnages : Frimousset (et son chat qui parle Houparariquette), Grassouillet, la famille Amulette, Suzel la petite Alsacienne, Gringalou, Olive et Bengali, etc. Plus de trente albums sont édités !

Voici ce que dit Jean Nohain, qui se considère comme un ami intime de Joseph Pinchon, à la revue Haga, en 1977 : « *c'était un homme massif, un Monsieur très élégant, de la classe. Son rêve était la chasse à courre, d'ailleurs il dessinait souvent des chevaux et faisait partie du club hippique. Il habitait un très bel atelier, il aimait bien faire la cuisine. Pinchon n'aimait pas du tout écrire des scénarios...* ».

J.P.Pinchon illustre également une trentaine de livres ³⁹ : citons par exemple *L'arbre* (1899 ; texte de Georges Rodenbach), *Les aventures de Maître Renard* (1911 ; texte de Georges Le Cordier), *Histoire sainte illustrée* (1934 ; texte de l'abbé Jules Hénocque), *Robert-Houdin* (1939 ; texte d'Adhémar de Montgongry), ou *La Grande meute* (1947 ; texte de Paul Vialar)...

Joseph Porphyre Pinchon s'éteint à Paris le 20 juin 1953, et repose à Amiens.

	À gauche : un « diplôme » souvenir des fêtes en l'honneur de Jeanne d'Arc (Compiègne ; 1930)	
	À droite : un dessin pour le journal <i>Benjamin</i>	

Illustrations extraites des ouvrages
Ferdinand le gourmand
(à gauche) et
Victor Hugo enfant
(à droite)

Émile, sculpteur

Même s'il a réalisé quelques toiles, Émile s'illustre plutôt dans le domaine de la sculpture : « *Son œuvre artistique lui valut une juste notoriété ; destiné à continuer la profession de tanneur, c'est seulement parvenu à l'âge d'homme, qu'il sentit s'éveiller en lui une impérieuse vocation de sculpteur... Sans avoir suivi les leçons d'aucun maître, il réussit d'emblée une statuette (cheval) qui fut reçue au Salon et achetée par la ville de Paris. Dès lors, il s'adonna avec ardeur à cet art où ses dons exceptionnels se manifestèrent avec un rare bonheur. Noyon en possède de très beaux spécimens...* » ⁴⁰. Notamment l'œuvre consacrée à la réhabilitation de Jeanne

³⁹ Au moins ; car on en découvre encore régulièrement de nouveaux...

⁴⁰ Extrait d'un compte rendu de séance de la Société Historique de Noyon (1946).

d'Arc, qui se trouve dans la cathédrale (voir ci-dessous), et les bas-reliefs du monument aux morts situé près de cette cathédrale.

Parmi ses autres sculptures, citons les 41 panneaux ⁴¹ de la grande exposition coloniale de Paris (en 1931), et la statue du major Otenin, à Compiègne (inaugurée en 1914 ; elle sera fondue par les allemands, lors de la guerre de 1939-1945). L'Historial de Péronne possède des ébauches, en plâtre, d'autres monuments qu'il a réalisés. Émile fait partie de l'entourage de Landowski pour diverses compositions funéraires.

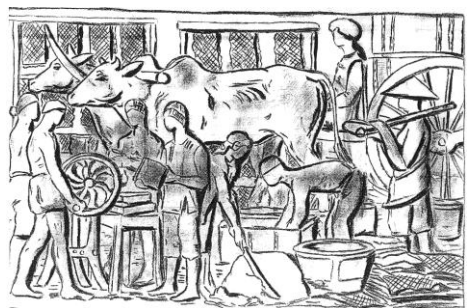
Avec son épouse Alice Laurent, fille d'un éleveur de chevaux, ils ont un fils, Michel, promis à une belle carrière de médecin, mais qui décède en 1927, à 28 ans. Émile s'en remet difficilement, comme en témoigne cet extrait d'une lettre de famille d'octobre 1929 : « *Mon travail m'absorbe et me fait diversion, mais combien il m'aurait été plus agréable, ayant eu pour but le bien-être et la satisfaction de mon fils. Je vais avoir une commande très importante dans un palais de l'Exposition Coloniale de 1931. Très prochainement le marché sera signé et jusqu'en 1931, je travaillerai du matin au soir. Certainement, j'en récolterai une certaine célébrité, mais maintenant à quoi bon !* ». Il décède le 22 avril 1933.



Émile Pinchon au travail



Une des sculptures du monument aux morts de Noyon ; elle illustre l'entrée des Français à Noyon le 18 mars 1917



Esquisse d'un des panneaux de l'exposition coloniale de Paris (1931)



Modèle pour un monument commémoratif de la réhabilitation de Jeanne d'Arc (cathédrale de Noyon)

⁴¹ Quatre de ces panneaux sont visibles dans une salle de l'hôtel de ville de Noyon.

Quelques autres personnages

Certains personnages qui ont marqué la vie de Clairoix sont présentés dans d'autres chapitres de ce livre (les Pinchon, dans les pages précédentes, le Comte de Comminges, pages 41-42, Germaine Sibien, page 89) ; en voici quelques autres.

Les Tocqueville

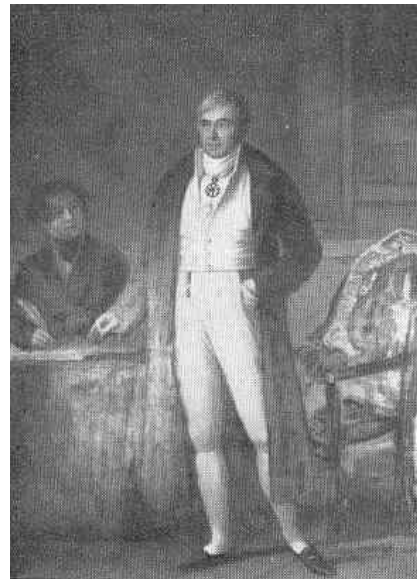
Parmi les résidents du Clos de l'Aronde (l'actuelle mairie), un des plus renommés est Alexis de Tocqueville (une rue de Clairoix porte d'ailleurs son nom). Mais c'est son père, Hervé, qui y habita le plus longtemps.

Le Comte Hervé Louis François Jean Bonaventure Clérel de Tocqueville est né le 3 août 1772 au château de Menou (Nièvre). Il se marie en 1793 avec une petite-fille de Malesherbes, Louise Madeleine Marguerite Le Pelletier de Rosanbo. Royaliste, il est emprisonné quelques semaines, avant d'être libéré après la chute de Robespierre. Il est nommé préfet dans plusieurs départements (notamment dans l'Oise, en 1815, et dans la Somme, en 1823) ; il devient pair de France en 1827. On lui doit divers ouvrages, dont les plus connus sont *De la Charte Provinciale* (1829), *Du Crédit Agricole* (1846), ainsi que des *Mémoires* achevés en 1852.

Il achète le Clos de l'Aronde en 1843 et y décède le 9 juin 1856. Il est conseiller municipal de Clairoix de 1846 à 1849 environ. À sa mort, il lègue 500 F aux indigents de la commune : le conseil municipal décide que « *cette somme sera versée dans la caisse de la commission de bienfaisance, pour être distribuée en bons de pain quand il en sera besoin* ».

Son troisième fils, le Baron Alexis Charles Henri, est né à Paris le 29 juillet 1805. Il devient magistrat, membre de l'Académie Française (1841), député de la Manche (de 1839 à 1851), et ministre des Affaires Étrangères (1849). Écrivain politique reconnu, il est considéré comme un précurseur du libéralisme moderne, et expose ses idées notamment dans *De la démocratie en Amérique* (1835 et 1840) et *L'Ancien Régime et la Révolution* (1856). Avec ses frères, il hérite du Clos de l'Aronde en 1857, et meurt peu de temps après, à Cannes, le 16 avril 1859.

À noter que le deuxième fils d'Hervé, le Vicomte Louis Édouard, se fixe (vers 1830) au château de Baugy, près de Clairoix. C'est un des fondateurs de l'Institut agricole de Beauvais, en 1854 ; il devient aussi vice-président du Conseil Général de l'Oise.



Hervé de Tocqueville
(avec son fils Alexis)

Tableau conservé au château
de Tocqueville (Manche)

Les Duval-Arnould

Louis Frédéric Eugène Duval naît à Paris en 1863. Son père, ancien notaire, s'est retiré à Crépy-en-Valois. Après des études au collège Stanislas (où il est lauréat du Concours Général), il devient docteur en droit, diplômé de l'Institut des Sciences Politiques, avocat au barreau de Paris, secrétaire de la Conférence des avocats, et aussi professeur d'économie politique à l'Université catholique de la rue d'Assas.

En 1885, il se marie avec Paule Arnould, petite-fille de Victor Baltard, le célèbre architecte parisien qui a édifié l'église Saint-Augustin et les Halles centrales (qui seront démolies en 1972 ; un pavillon est reconstruit à Nogent-sur-Marne). Ils prennent en 1914 le nom de Duval-Arnould.

En 1900, il entre au conseil municipal de Paris, comme représentant de Saint-Germain-des-Prés ; il en devient vice-président, et préside le comité du budget et la commission du métropolitain.

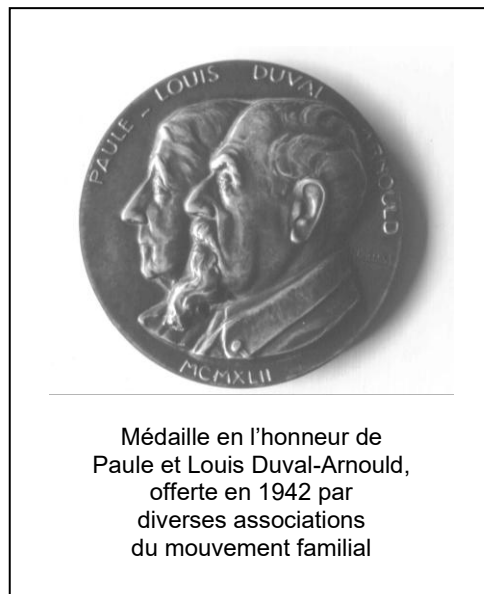
En 1914, malgré son âge et ses charges de famille (sept enfants...), il se porte volontaire pour aller au front, où il commande une batterie d'artillerie, dans la Somme, à Verdun, en Champagne (où il est blessé) ; il reçoit la croix de guerre et est promu officier de la Légion d'honneur.

En 1919, il est élu député de Paris ; il sera réélu en 1924, 1928, et 1932. Il s'investit dans la commission des travaux publics et dans celle du travail, qu'il préside pendant quelques années. Défenseur de la justice et de la paix sociale, Louis Duval-Arnould travaille à l'amélioration du sort des malheureux et au soulagement des familles nombreuses. Parallèlement, il milite à la Fédération Nationale des Associations de Familles Nombreuses, à l'Alliance Nationale contre la Dépopulation, à la Plus Grande Famille, à la Société d'Économie Sociale, etc., dont il devient vice-président ou président.

En 1920, il acquiert le Clos de l'Aronde (voir page 38). En 1936, il n'est pas réélu et se retire de la vie politique. Il décède en février 1942, quelques jours après sa femme.

Ils ont élevé sept enfants :

- Louise (1886-1975), entrée en religion chez les Sœurs de l'Assomption.
- Paul (1887-1970), blessé alors qu'il commandait une de ces batteries improvisées d'engins de tranchée, connues sous le nom de Crapouillot (il en fera un livre). Sa ferme d'Ambleny, située sur la ligne de front, est fort endommagée pendant la guerre. Il termine sa carrière comme administrateur de la Compagnie Sucrière, avant de se retirer au Clos de l'Aronde (en 1950). Avec son épouse Marie-Louise Parmentier (1889-1975), ils ont 7 enfants.
- François (1888-1981), ingénieur chimiste ; directeur d'usine à Massy ; pendant la Première Guerre, il s'occupe des gaz toxiques employés par les Allemands. Marié avec Denise Prache (1892-1975) ; 7 enfants.
- Sophie (1890-1990), mariée avec Robert Facque (1886-1955), agrégé à Rouen ; 7 enfants.



- Raymond (1892-1983), médecin. Il publie des opuscules de vulgarisation médicale, et s'occupe beaucoup de problèmes sociaux. Avec sa femme Hélène Annibert (1891-1979), ils ont 10 enfants.
- Remy (1894-1918), séminariste à Paris, officier d'artillerie ; il est tué au dernier jour de la 2^{ème} bataille de la Marne.
- Marc (1898-1944), engagé à 17 ans dans le 54^{ème} R.I. ; grièvement blessé, il termine la guerre au Proche Orient. À Laon, il est directeur adjoint du syndicat agricole de l'Aisne (de 1921 à 1935), rédacteur en chef du *Courrier de l'Aisne* (de 1936 à 1939), et délégué régional du ministère de la Famille (de 1941 à 1944). De son union avec Bernadette de La Fournière (1900-1965), naissent 8 enfants.

Hélène Bouvier

Parmi les artistes clairoisiens, une cantatrice, Hélène Bouvier, eut son heure de gloire. Née à Paris en 1905, elle demeure à Clairoix de 1917 à 1935, et y obtient son certificat d'études en 1919.

Elle est engagée à l'Opéra de Paris en 1939. Contralto / mezzo-soprano remarquée, elle interprète comme soliste divers grands rôles ; elle participe également à des concerts ou représentations lyriques à l'étranger. Parmi ses enregistrements les plus connus, citons *Samson et Dalila*, de Saint-Saëns, le *Magnificat* de Bach, *L'enfance du Christ*, de Berlioz, ou *Pelléas et Mélisande*, de Debussy.

De son engagement clairoisien, on retiendra son hymne à Jeanne d'Arc lors de la fête du 9 juin 1930, ou sa participation aux manifestations chorales organisées par le Patronage ou par la coopérative scolaire (elle ouvre par exemple, avec sa sœur Alice, le concert de janvier 1933 par *La marche des ours*, de John Bratton).

Thérèse Delan

Cette artiste peintre, née en 1897 à Vailly-sur-Aisne, est morte à Clairoix en 1993, après y avoir vécu près de quatre-vingt ans. Avec ses parents Albert Louis Delan et Albertine Angèle

Quelques œuvres (peintes en couleurs) de Thérèse Delan



Scène de cirque



Lys et fleurs roses



Nativité

Wuilque, elle vit de façon retirée : « *Thérèse était dans son jeune âge une enfant qui n'avait jamais eu de contact avec les enfants de son âge, n'ayant jamais été à l'école ; elle devait suivre des cours particuliers, sa maman craignant la contagion. Thérèse avait reçu une excellente éducation de sa mère ; dans cette atmosphère confinée, la gaieté était absente, et pourtant, elle aurait aimé jouer comme les autres enfants* »⁴². À la fin de sa vie, elle reste discrète, et vit seule avec sa dame de compagnie, Léonie Capron.

Elle montre assez tôt des dispositions pour le dessin et la peinture, et fréquente, après la Première Guerre, les milieux artistiques parisiens (notamment l'atelier de Maurice Denis). Elle se complait assez longtemps dans un art figuratif classique « à la Cézanne » (natures mortes), puis peint des scènes religieuses, des scènes de cirque, des fêtes (choules...), des gens du voyage, etc. Un critique et historien d'art, Charmet, note en 1972 : « *J'estime que les peintures de Madame Thérèse Delan ont une valeur artistique certaine. Leurs qualités d'imagination, leurs couleurs intenses et franches, leur composition très heureuse, marquent un peintre doué* ».

La plupart de ses œuvres ont été exposées lors d'un salon organisé à Clairoix en novembre 1996 par l'association « Art, Histoire et Patrimoine de Clairoix ».

Les Delacourt

Marcel Delacourt est né le 18 septembre 1893, à Compiègne. Peu de temps après être sorti instituteur de l'École Normale, il est incorporé au 54^{ème} R.I. de Compiègne, participe à divers combats de la guerre de 1914-1918, puis à l'occupation de la Rhénanie, et est libéré avec le grade de lieutenant. Avec sa femme Yvonne ils ont un fils, Jean, né en 1919.

En 1921, Marcel est nommé directeur de l'école de garçons à Clairoix ; il devient également secrétaire de mairie, et préside l'amicale des anciens combattants (voir page 110). Sa femme est directrice de l'école de filles... Ils sont ensuite tous deux nommés, en 1930, à l'école Augustin Thierry (à Compiègne), au moment de sa création. Mais en 1937, Marcel quitte l'enseignement pour réintégrer l'armée, et finit sa carrière comme lieutenant-colonel... ; en retraite, promu colonel, il est conservateur de l'Arc de triomphe de Paris. Pendant l'Occupation, Yvonne résiste activement. Quant à Jean, ancien élève de l'école de Saint-Cyr, il combat en Algérie et au Vietnam, où il est fait prisonnier ; libéré vers 1955, il reprend son service.

Les De Roucy

Albert De Roucy (1814 - 1894), juge à Compiègne (1848), fréquente l'empereur Napoléon III, qui le charge de diriger, de 1860 à 1870, des fouilles archéologiques en forêt de Compiègne (et sur le mont Ganelon, en 1860). Il est co-fondateur de la Société Historique de Compiègne (1868), qu'il préside à quatre reprises. En 1871, il est nommé président du tribunal de première instance.

Son fils Marie Francis est né à Noyon en 1847 ; avocat compiégnois depuis 1884, il accompagne parfois son père dans ses recherches archéologiques ; il est membre de diverses sociétés savantes, et notamment, depuis 1872, de la Société Historique de Compiègne, qu'il préside en 1912 et 1913. De son mariage avec Marthe Ducamp, en 1880, naissent six enfants. Il acquiert le moulin Bacot (voir pages 27 et 28) en 1891 et est élu conseiller municipal de Clairoix en 1900. Il décède en 1914, à Compiègne.

⁴² Extrait d'une lettre de sa cousine Yvonne Caron, datée du 25 août 1996.

Troisième partie

La vie à Clairoix

Les institutions, les associations

Les entreprises, commerçants et artisans



Lors du « tir à l'oiseau » de 1958

Ancienne place des fêtes
(au fond, l'actuel local des pompiers)

La vie paroissiale

Comme partout en France, la pratique du catholicisme a diminué à Clairoix ; il y a bien sûr encore des messes, des baptêmes, des mariages et des enterrements religieux, et le catéchisme est encore suivi par quelques enfants... Mais autrefois, la vie paroissiale tenait une plus grande place dans le village.

Liste des curés de la paroisse depuis 1800

(entre parenthèses :
année de nomination)

DUCHEMIN Armand (1804 ?)
COLLINEANT (?)
DUPONT (1811)
LERONDELLE (1815)
MACQUAIRE (1818)
BOUDEVILLE (1819)
FOREST Frédéric (1831)
BEAUGEZ (1845)
MENTION Jean Baptiste (1846)
GUFFROY Louis (1855)
CHOVAN (1892)
PINCHEDEZ Émile (1893)
MALHERBE Théodule (1901 ?)
GUÉRIN Alphonse-Marie (1918)
PETEL Paul (1942)
GRANDIN Raoul (1947)
LEWILLIE Marcel (1948)
DECAUX Pierre (1958)
PÉCHEUX Jacques (1961)
DERUELLE (1988 ?)
THOORENS Michel (1992)
MATON Armand (2001)



L'abbé Guérin

Les prêtres

Depuis au moins le XVIII^e siècle, les curés de Clairoix ont desservi aussi Janville (sauf de 1958 à 1992) et Bienville. Jusque dans les années 1990, un conseil paroissial, sous contrôle de l'évêque de Beauvais, était nommé tous les cinq ans.

Alphonse-Marie Guérin officia pendant 24 ans, entre les deux guerres. C'est lui qui lança, en 1927, le bulletin paroissial mensuel intitulé *L'Écho du Ganelon* (voir ci-dessous). On raconte qu'il disait parfois trois messes par dimanche, en se rendant à bicyclette d'un village à l'autre. Il était secondé par des personnes dévouées qui se chargeaient du catéchisme : Mlle Sibien (voir page 89) et Mme Faure à Clairoix, Mlle Leneutre à Janville, et Mme Bouraine à Bienville. L'abbé Guérin décéda en 1942 après avoir reçu la mosette de chanoine.

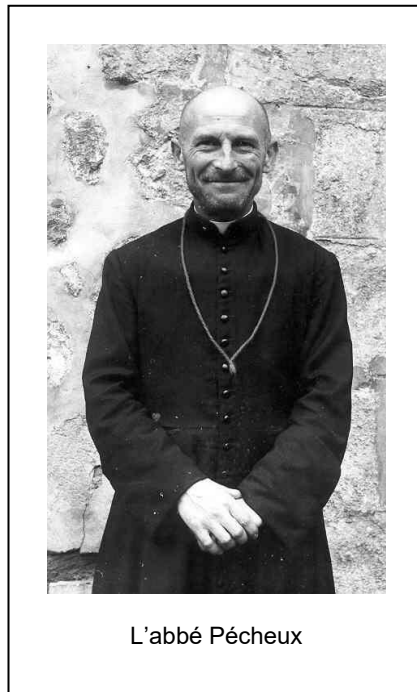


L'Écho du Ganelon : couverture adoptée
depuis le numéro d'août 1930 ;
le dessin est de J.P.Pinchon

Son successeur, Paul Petel, ne resta que quatre ans, avant d'être nommé doyen de Mouy. Il fut remplacé par Raoul Grandin, qui devint doyen de Marseille-en-Beauvaisis un an et demi après... Marcel Lewillie, lui, resta plus longtemps, avant de devenir, en 1958, aumônier des sœurs de la compassion à Compiègne. Quant à Pierre Decaux, il quitta Clairoux en 1961 pour prendre en charge la nouvelle église Saint-Paul des Sablons, à Compiègne.

Jacques Pécheux, qui servit la paroisse pendant 27 ans, fut une figure marquante de la vie clairoisienne ; homme ouvert, dévoué et très apprécié, il n'hésitait pas à rendre visite à des malades sans se soucier de savoir s'ils fréquentaient l'église ou non. Quand cela lui était possible, il accompagnait les pèlerins pour Lourdes, Lisieux, Liesse, Ars, ou Notre Dame de la Salette. Il organisa des « crèches vivantes » (pour la messe de Noël), des bals au profit de l'église (pour payer les travaux d'entretien ou les dépenses de chauffage), mais aussi des sorties en autocar en Alsace, dans le Vercors, ou en Auvergne, par exemple ; il se divertissait en tirant à l'arc ou en chassant. En 1988, il se retira dans une maison de retraite à Senlis. Il repose en paix depuis 1997 à Villers-Saint-Frambourg, son village natal.

C'est ensuite le père Deruelle, chargé de la paroisse de Margny-lès-Compiègne, qui administra celles de Clairoux et Bienville, avant la nomination (en 1992) de Michel Thoorens. Celui-ci innove en faisant faire, dès 1994, des enterrements par des laïques (« équipes d'accompagnement des familles en deuil »). Il prend sa retraite en 2001 ; la paroisse de Clairoux est alors attribuée à Armand Maton, curé de Venette.



L'abbé Pécheux

Quelques traditions

Autrefois, lors de la profession de foi (communion solennelle), les filles avaient une robe longue blanche avec un voile, et les garçons portaient un costume avec un brassard au bras gauche. Cette tradition a disparu en 1959. Maintenant les filles et les garçons sont en aube.

Jusqu'aux années 1960, il y avait une dizaine d'enfants de chœur, parfois plus ; les filles n'ont commencé à le devenir que dans les années 1980. À tour de rôle, le matin à 7h30 avant de partir à l'école, chacun allait servir la messe, tous les jours de la semaine. Quelques jours avant Pâques, les enfants de chœur passaient dans toutes les maisons du village, en actionnant leurs batelles ou leurs crécelles, afin d'annoncer l'horaire des offices. Le samedi matin, ils arpentaient les rues du village en chantant : « *j'ai un petit coq dans mon*



Enfants de chœur devant la villa Sibien

panier, si vous voulez l'entendre chanter, donnez des œufs ou bien de l'argent... Alléluia ! Alléluia ! » Cette tradition s'est arrêtée à Clairoix au début des années 1990.

Lors des obsèques, deux enfants de chœur quittaient la classe (avec la permission de l'instituteur) pour assurer le service à l'église. Cette pratique a bien sûr disparu aujourd'hui.



Un groupe de jeunes filles lors d'une séance de « cours ménager »

don de cette maison à l'évêché...

Les anciens se souviennent de sa longue silhouette de noir vêtue, qui sillonnait inlassablement le village, pour le bien de tous. Elle animait les messes, organisait des cours de cuisine et de ménage pour les jeunes filles... Elle créa une chorale, accompagnée par un harmonium, qui depuis 1925 chantait en grégorien, et qui se rendit plusieurs fois à Paris pour chanter les vêpres.

Germaine Sibien est décédée à Paris le 23 septembre 1951 et repose au cimetière de Clairoix.

Le Patronage, c'était le refuge de tous les enfants ou presque, surtout les jours de pluie et les jours d'hiver (le jeudi ou le dimanche). On y disposait de jeux, de revues, de livres... Les adolescentes participaient à des cours de couture, de tricot, de broderie, et préparaient des petites pièces de théâtre, des chansons, des chœurs, en vue de séances récréatives qui avaient lieu plusieurs fois par an. Les garçons n'étaient pas oubliés, mais étaient sous la houlette de Louis Bouraine (Loulou pour tous les copains) et de l'abbé Guérin. Peu avant 1930, celui-ci acheta un appareil de cinéma (muet et en noir et blanc) qui projetait des bobines de cent mètres (cinq ou six par séance). Du mois d'octobre à la fin de l'hiver, chaque dimanche en fin d'après-midi, la salle du Patronage était remplie de jeunes et d'adultes ; à 50 centimes la séance, il y avait du monde, surtout si on prenait un abonnement pour la saison ! Les hommes mûrs y étaient rares : ils finissaient plus souvent leur journée de repos dans l'un des dix cafés du coin, à jouer aux cartes ou au billard.



Groupe de Clairoisiennes en pèlerinage à Lourdes, dans les années 1930

Les jeunes chrétiens

Un « groupe de jeunesse catholique de Clairoix et Bienville » a existé dans les années 1930. Un autre regroupement de jeunes chrétiens fut créé en 1970 ; il fut à l'origine d'un ciné-club, qui organisa quelques séances (*Les sirènes du Mississippi, Justice est faite...*) dans la grande salle du centre ANFOPAR (villa Sibien), aimablement prêtée par Mlle Lagoutte, sa directrice. Ces séances durent cesser car la mise aux normes de sécurité de la salle aurait coûté trop cher... Le groupe poursuivit diverses activités pendant quelque temps.

La communion dans les années 1960

La communion solennelle était le moment important de la vie religieuse des préadolescents (mais aussi, pour beaucoup, la fin de toute pratique religieuse...).

Certains se souviennent de la retraite de trois jours à l'abbaye d'Ourscamp, du défilé dans les rues de Clairoix, depuis le Patronage jusqu'à l'église, avec les enfants de chœur en tête avec leur aube rouge et leur surplis. Souvent le maire de l'époque, M. Bourin, accompagnait les communiants, le dimanche de la Pentecôte. Le repas se terminait par une pièce montée de choux à la crème ; on y buvait du Monbazillac, ce blanc liquoreux apprécié des dames. Avant de fumer la première cigarette, il y avait les vêpres, cérémonie religieuse de l'après-midi. Et puis, le lundi matin, la messe d'actions de grâce.



Dans la cour du Patronage
(au cours des années 1940)



Une procession (rue Germaine Sibien)

L'école unique et l'école de garçons

Nous ne savons pas exactement quand fut créée la première école à Clairoix. Le premier maître d'école dont nous avons retrouvé la trace est Jean Nicolas Warmont, nommé en 1761 pour seconder le curé (voir page 61), et reconduit en 1794. Il fut également greffier, fonction qu'il abandonne en 1794 (car le cumul des deux activités devient interdit), conseiller municipal, et adjoint au maire de 1795 à 1800.

En 1806, à une époque où seulement 30% des habitants de la commune savent lire et écrire, l'école de Clairoix accueille une quarantaine d'élèves⁴³. On constate en tous cas que notre école existe bien avant la loi Guizot de 1833, qui oblige chaque commune de France à entretenir une école de garçons. On peut lire dans l'encadré ci-dessous un extrait de la délibération municipale qui a suivi cette loi.

Pendant une bonne partie du XIX^e siècle, l'instituteur communal est un « clerc laïque », qui doit enseigner selon les principes de la religion catholique, mais aussi sonner l'angélus, tenir l'église et les ornements en bon état, etc. Il est rémunéré à la fois par les parents (jusqu'à l'application de la loi Jules Ferry de 1881, qui institue la gratuité de l'enseignement primaire) et par la municipalité (jusqu'en 1889 ; l'État prend ensuite le relais).

Extrait du compte rendu de la délibération
municipale du 3 septembre 1833

Le Conseil Municipal [...] est d'avis :

- 1° que la commune entretienne une école primaire élémentaire.
- 2° que le taux de la rétribution mensuelle soit réglé ainsi qu'il suit :
 - pour les élèves qui commencent l'alphabet jusqu'à ce qu'ils épellent : trente centimes.
 - pour ceux qui épellent jusqu'à ce qu'ils lisent : quarante centimes.
 - pour ceux qui lisent jusqu'à ce qu'ils écrivent : cinquante centimes.
 - pour ceux qui commencent à écrire : soixante centimes.
 - et pour ceux qui écrivent, lisent et calculent : soixante-quinze centimes.
- 3° que les élèves qui sont désignés dans l'état dressé à la suite de cette délibération soient reçus gratuitement dans l'école.
- 4° qu'il soit accordé à l'Instituteur un traitement fixe de trois cents francs.
- 5° qu'il soit fourni à l'Instituteur par voie de location, un local convenable tant pour lui servir d'habitation que pour recevoir les élèves. Les loyers de ces locaux montent actuellement à cent vingt-cinq francs d'après les conditions de la location qui a été soumise par M. le Maire au Conseil qui les a approuvées en date du 28 Mars 1832.

En 1842, la commune achète une maison (et le terrain attenant) située dans l'actuelle rue Germaine Sibien (qui s'appelait alors rue Saint-Simon), pour y héberger le presbytère et l'école (au rez-de-chaussée de la partie est). La mairie s'y installera aussi, à l'étage. Vers 1928, ce bâtiment (voir une carte postale page suivante) abritera le Patronage (voir page 89) ; il a été récemment racheté et restauré par un particulier.

En 1881, il est envisagé de créer une école maternelle (nous avons retrouvé une lettre signée du ministre Jules Ferry, donnant son accord) et de la construire, avec une nouvelle école de garçons, plus à l'ouest dans la rue Saint-Simon. Mais le projet échoue, pour des raisons financières.

⁴³ D'après l'ouvrage *Cantons d'Attichy et de Compiègne*, de Louis Graves.



La mairie-école
de garçons
(et le
presbytère,
dans le
prolongement)
au début du
XX^e siècle

La salle de classe en 1857-1858

La salle unique (au rez-de-chaussée du futur Patronage, rue Germaine Sibien : voir la carte postale reproduite ci-dessus) a 11,60 m de long et 6,35 m de large ; elle a été construite pour 110 élèves... (cette année-là, la fréquentation moyenne est de 92, dont 43 filles). Une cloison (de hauteur 1,30 m) sépare les filles et les garçons ! Côté cour, il y a deux portes, une pour les élèves de chaque sexe, qui rentrent en classe à la même heure, mais qui sortent à dix minutes d'intervalle. Le sol est carrelé, les murs sont humides ; le chauffage est assuré par un poêle à bois (le bois est fourni par les élèves). Aux murs, on trouve des cartes et tableaux dessinés par l'instituteur lui-même ; il y a aussi un Christ et un portrait de l'Empereur... La salle dispose de 4 tableaux noirs ; 72 ardoises sont encastrées dans les tables.

(Informations tirées d'un rapport rédigé par l'instituteur Deligny)

En un siècle, l'école « de garçons » (jusqu'en 1861, elle accueille aussi des filles) voit passer une douzaine d'instituteurs : Pierre François Étienne Belet (nommé en 1803), Robert Nicolas Caron (1804 ?), Jean Pierre Frezquin (1822), Jean Baptiste Devaux (1832), Jean François Charpentier (1835), François Joseph Houbbron (1839), Louis Évrard Mercier (1844), Antoine Adolphe Deligny (1847), Maximilien Boclet (1873), Charles Amédée Simbozel (1875), Louis Alphonse Cartier (1879), Joseph Marcel Belloy (1881), Georges Célestin Roussel (1900).

En 1926, l'école et la mairie sont transférées dans un bâtiment neuf (commencé en 1914...), rue de la Poste (voir page 95), qui abrite encore actuellement trois classes de l'école élémentaire. En 1937, un autre bâtiment est construit rue de Flandre (côté nord) et accueille des classes de garçons. Il abrite aujourd'hui deux classes de l'école élémentaire.

La fréquentation est variable, surtout avant le XX^e siècle. Pendant de nombreuses années, l'effectif des garçons tourne autour de 50. À la fin des années 1960, ils sont une bonne centaine (sans compter ceux de la section enfantine), répartis en quatre classes.

L'école de filles

Une école communale de filles est créée en 1861 (voir l'encadré ci-après), donc avant la loi Duruy de 1867 qui oblige les communes de plus de 500 habitants à en ouvrir une. Auparavant, un essai avait été tenté en 1842, mais l'institutrice n'était restée que quelques mois. En 1862, la commune acquiert une propriété située rue de l'Église, pour y établir l'école de filles (et le logement de l'institutrice). Puis, en 1937, l'école déménage rue de la Poste. Le bâtiment qui abritait la classe de filles a servi de dispensaire jusqu'en 2003.

Extrait du compte rendu de la délibération municipale du 19 décembre 1860

Le Conseil Municipal, considérant les graves inconvénients qu'il y a à maintenir une seule école où sont reçus les deux sexes, le mélange des filles et des garçons étant une cause permanente de désordre et de mauvaise éducation ;

Considérant que par l'établissement d'une école spéciale dirigée par une religieuse, les petites filles recevront une éducation conforme à leur sexe et, outre les éléments de l'instruction primaire, apprendront les travaux à l'aiguille et les connaissances qui leur conviennent spécialement ;

Considérant que l'école actuelle est trop nombreuse pour qu'un seul maître puisse la diriger avec succès, et que l'instruction primaire souffre de cet état de choses ;

Délibère :

1° Une école spéciale de filles sera ouverte à Clairoux, à partir du premier Janvier mil huit cent soixante et un ; elle sera dirigée par une religieuse du Sacré-Cœur de S' Aubin.

2° Le traitement de l'Institutrice se composera du produit de la rétribution scolaire et d'une somme annuelle de trois cents francs, offerte par M^r Aubrelisque, Conseiller d'arrondissement, vérificateur de l'Enregistrement et propriétaire à Clairoux.

3° Le taux de la rétribution scolaire sera le même que pour l'école des garçons.

4° En attendant que la commune puisse acheter ou construire une maison d'école pour les filles : M^r le Maire est autorisé à louer une maison moyennant une somme de cent à cent vingt francs, qui sera payée annuellement au moyen des ressources ordinaires ou extraordinaires de la commune. Une allocation spéciale sera portée au budget prochain pour cet objet.

5° Le mobilier de l'Ecole actuelle sera partagé par moitié entre l'instituteur et l'Institutrice : c'est-à-dire que les tables, les bancs, les tableaux noirs etc... qui servent aujourd'hui pour l'Enseignement des filles seront transférés dans l'école qui va s'ouvrir.

L'école publique de filles est, jusqu'au début du XX^e siècle, tenue par des religieuses (à la demande de la municipalité) : Adèle Bray (sœur Marie de Kostka), Mlle Duménil (sœur Marie-Amédée), Rose Élisabeth Leullier (sœur Borromée), Célestine Constance Prévost (sœur Eustoquée), Maria Mauger (sœur Saint-Aubin), Joséphine Catherine Quesnel (sœur Marie-Éléonore), Augustine Désirée Bauval (sœur Georgina). Puis des « laïques » prennent la relève : Mmes Formentin, Chatelain, Kraëmer...



Une classe de l'école de filles, en 1934

Dans les années 1960, l'école accueille une centaine de filles, réparties en trois classes.

Les écoles mixtes

Depuis 1971, la mixité est de règle (mais déjà auparavant, certaines classes comportaient à la fois des filles et des garçons, notamment les sections enfantines et les cours préparatoires).

Les classes sont alors réparties en deux groupes scolaires : un occupant le rez-de-chaussée du bâtiment de la rue de la Poste (qui abrite aussi la mairie, à l'étage, jusqu'en 1991), l'autre se partageant entre deux bâtiments : celui construit en 1937, et un autre construit en 1967 de l'autre côté de la rue de Flandre.

Un bâtiment préfabriqué avait été installé à la fin des années 1950 dans la cour est, un autre est monté dans la cour ouest en 1965 ; ils sont démontés dans les années 1990.

Enfin, en 1979, une différenciation administrative est instituée entre l'école élémentaire (du CP au CM2) et l'école maternelle, qui occupe depuis lors le bâtiment du côté sud de la rue de Flandre ; celui-ci a été agrandi en 1992 et compte désormais trois salles de classe.

En 2003-2004, 184 élèves sont scolarisés à Clairoux, au sein de huit classes.

Nous ne citerons pas ici tous les enseignants (plus d'une centaine !) qui ont œuvré à Clairoux tout au long du XX^e siècle ; on trouvera cependant ci-contre les directrices et directeurs successifs.

Directrices et directeurs, depuis 1921

(entre parenthèses : année de prise de fonction de direction)

École de garçons :

M. Marcel DELACOURT (1921)
M. Roger BERGER (1930)
M. Edgard BOIGE (1931)
M. Gilbert SOCARD (1945)
M. BURGORGUE (1959 ?)
M. Georges DUMONT (1960)
M. Félicien CHAUVÉ (1965)
M. Gérard DEMONCEAUX (1970)

École de filles :

Mme Yvonne DELACOURT (1921)
Mme Hélène BERGER (1930)
Mme Germaine TRÉBUQUET (1933 ?)
Mlle Blanche SEGUIN ép. CAREL (1934 ?)
Mme Madeleine VASSEUR (1941)
Mme Geneviève MÉRIGONDE (1942)
Mlle Jeanne DETILLEUL (1945)
Mme France FINANCE (1963)

Groupes A et B :

M. René DALLOT (1971)
M. Marcel NAVARRE (1973)
Mme Huguette SCHLESSER (1974)

École élémentaire :

Mme Huguette SCHLESSER (1979)
Mme Janine LEFÈVRE (1989)
Mme Gisèle GAY (1990)
Mme Marie-Laure TREBOUX (1991)
Mme Évelyne GRIFFART (1993)
Mlle Véronique GUILLAUME (1995)
Mme Françoise PICCONE (1996)

École maternelle :

Mme Marie-Françoise LEFÈVRE (1979)
Mlle Chantal GOSSUIN (1980)
Mme Françoise PICCONE (1987)
Mme Jasmine PILEUR (1996)



L'école maternelle actuelle

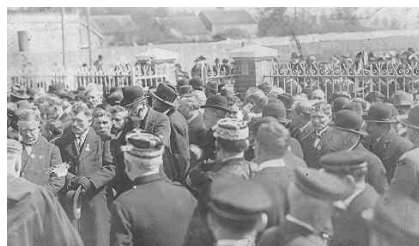


L'inauguration du groupe scolaire, le 11 avril 1926

(d'après la *Gazette de l'Oise* de l'époque)

Cette inauguration (couplée avec celle de la mairie) est l'occasion d'une grande « fête laïque »... Le maire de Clairoux accueille le préfet de l'Oise, le sous-préfet de Compiègne, l'inspecteur d'académie, un sénateur, trois députés, et diverses autres autorités, mais aussi de nombreux conseillers municipaux et instituteurs des communes voisines, et une foule d'habitants de Clairoux (ou d'ailleurs... ; un service d'autocars est mis en place au départ de Compiègne). Un banquet (« auquel les dames sont admises » !) réunit près de 250 personnes... La fanfare de Margny anime la journée ; une fête foraine est en place, et, le soir, un grand bal public est organisé.

Lors de la cérémonie, les autorités saluent cette nouvelle « victoire » de l'école laïque républicaine, et soulignent la qualité du bâtiment (commencé en 1913...) réalisé sous la direction de l'architecte Stra et de l'entrepreneur Chatrieux. On visite le rez-de-chaussée et l'étage, mais aussi les « deux grandes cours avec leurs préaux » et les « deux immenses jardins dont l'un servira de champ d'expériences aux élèves »...



La vie scolaire

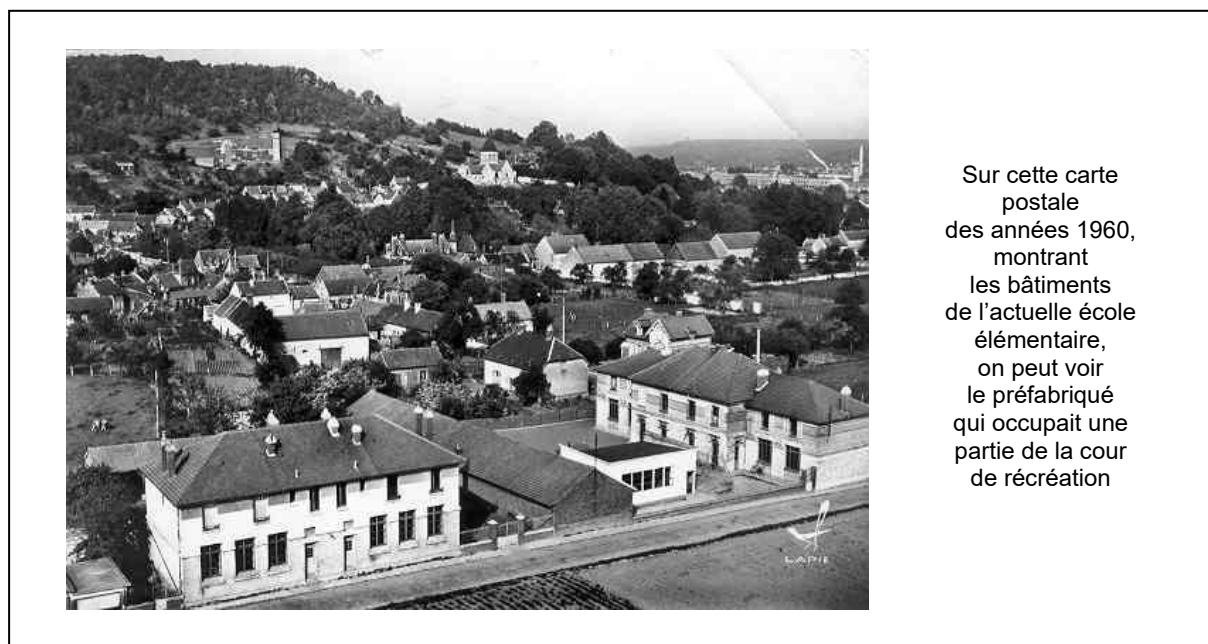
D'une manière générale, l'enseignement primaire a considérablement évolué depuis le XVIII^e siècle⁴⁴ : conditions matérielles (locaux, livres, etc.), fréquentation des élèves, méthodes pédagogiques, formation des enseignants...

Les guerres ne semblent pas avoir trop affecté le fonctionnement des écoles de Clairoux, même si ces périodes ne furent pas toujours faciles (ainsi, par exemple, suite au manque de charbon, l'école de filles est demeurée fermée du 7 au 29 janvier 1941). Au début des années 1940, les élèves (accompagnés de leurs instituteurs) étaient parfois réquisitionnés pour ramasser des doryphores (qui détérioraient les pommes de terre)...

⁴⁴ Pour approfondir la question, on peut lire par exemple l'ouvrage *Histoire de l'enseignement en France de 1800 à 1967*, d'Antoine Prost, paru aux éditions Armand Colin en 1968.

Entre les deux guerres, des sorties pédagogiques commencent à être organisées ; par exemple en 1929 ou 1930 à Boulogne-sur-Mer (voyages de nuit en train à vapeur...), ou à Paris, en 1931, pour visiter la grande exposition coloniale.

La seconde moitié du XX^e siècle a vu se développer cette « ouverture sur l'extérieur ». Davantage de voyages sont mis en place, ainsi que des classes de neige (de 1976 à 1994), par exemple. Une association de parents d'élèves est créée en 1968 (voir page 109) et participe activement à l'organisation des fêtes et sorties scolaires.



D'autres écoles...

À partir de 1946 environ, dans les bâtiments de la propriété de Comminges (voir pages 41-42), une école nommée Chanteclair, probablement privée ⁴⁵, a hébergé des élèves atteints de certaines déficiences. Puis une école primaire a accueilli des enfants de personnels de la RATP, placés en internat suite à des difficultés familiales ; encadrées par des enseignants de l'Éducation nationale, trois classes fonctionnaient dans le bâtiment édifié sur la rive droite de l'Aronde en 1956. En 1975, suite à des baisses d'effectifs, ces élèves furent intégrés dans les écoles communales de Clairoux.

D'autre part, de 1961 à 1988, dans la « villa Sibien » (voir pages 43-44), un centre de préformation professionnelle géré par l'ANFOPAR (Association Nationale pour la Formation et le Perfectionnement Professionnels des Adultes Ruraux) a accueilli chaque année des groupes d'une cinquantaine d'élèves (surtout des jeunes filles), qui préparaient les examens d'accès à des écoles d'infirmiers, de kinésithérapeutes, d'éducateurs de jeunes enfants... Ces formations s'adressaient aux jeunes (de plus de 18 ans), mais aussi aux travailleurs désirant changer d'orientation, aux chômeurs, ou aux femmes voulant se réinsérer dans la vie active. Le centre assurait l'hébergement et les repas.

⁴⁵ Nous avons très peu de traces de cette école : une carte postale de 1949, et un cachet indiquant « collège médical » et « études secondaires »...

L'administration de la commune

Maires et mairies au cours des âges...

Nous ne savons pas exactement depuis quand Clairoux a un maire... Probablement depuis la Révolution : il semble qu'en 1790 un nommé Luisin ait eu cette fonction. On trouvera dans l'encadré ci-contre la liste des maires ultérieurs.

Le nombre de conseillers municipaux a varié : de 8 en 1822, par exemple, il est passé à 19 de nos jours. Un deuxième adjoint fut créé en 1945 ; actuellement, il y a cinq adjoints. À noter que de 1827 à 1832, Janville fut rattachée à Clairoux.

Nous ne savons pas non plus depuis quand Clairoux a une mairie... L'obligation légale, pour chaque village, de se doter d'une « maison commune » date officiellement de 1884, mais avant cette année-là, de nombreuses municipalités avaient profité de la construction ou de l'acquisition d'un bâtiment scolaire pour en faire aussi la mairie.

C'est probablement le cas pour Clairoux, qui achète en 1842 une propriété pour y loger le presbytère et l'école (voir page 91) ; mais les délibérations municipales de l'époque ne mentionnent pas la mairie, qui s'y installera sans doute un peu après (à l'étage, au-dessus de l'école). Auparavant, c'est sans doute le domicile du maire qui faisait office de mairie.

En 1926, la mairie est transférée rue de la Poste (voir page 95) ; le bâtiment porte toujours au fronton la mention « mairie-école ». Et depuis 1991, elle siège au Clos de l'Aronde (voir page 40).

Le travail des élus

Soulignons d'abord que l'administration d'une commune est un travail d'équipe, entre des élus et des personnels municipaux.

Les élus qui décident, appelés conseillers municipaux, forment le *conseil municipal*. Parmi eux, le maire et ses adjoints, qui forment la *municipalité*, ont un rôle particulier. Ils se réunissent une fois par semaine pour faire le point et examiner les projets qui paraissent les plus opportuns pour la commune.

Ces projets sont ensuite définis de manière plus précise par des études. Lorsque tous les éléments nécessaires sont rassemblés, les conseillers municipaux se réunissent en commissions

Les maires de Clairoux depuis 1792

(entre parenthèses :
année de prise de fonction)

Nicolas Étienne BOUCHARD (1792 ou avant)
Louis ROLLET (1795)
André LUISIN (1800)
Jean Antoine HOULLIEZ (1808)
François Joseph HEMIN (1810)
Nicolas Laurent LEBEL (1826)
Jacques Robert BOVE (1830)
Pierre Antoine CANDELOT (1831)
Louis François GOGUET (1840)
Louis Joseph CHEVALIER (1848)
Lucien BIENAIMÉ (1870)
Aimery DE COMMINGES (1904)
Alfred BÉDIEZ (1919)
Edmond FONTAINE (1923)
Émile LECLÈRE (faisant fonction ; 1938)
Albert JORRAND (1945)
Jean DESMAREST (1953)
Paul GILIBERT (1957)
Georges SÉZILLE (1961)
Julien BOURIN (1965)
Louis BAYART (1977)
Georges MATAGNE (1978)
René MARSIGNY (1980)
Laurent PORTEBOIS (2000)

(voir l'encadré ci-contre), pour examiner en détail les propositions, émettre des avis et éventuellement proposer des modifications.

Le maire convoque le conseil municipal au moins une fois par trimestre ; il prépare l'ordre du jour de la séance et préside la réunion. Les projets présentés sont soumis au vote ; ils peuvent être acceptés ou non (et donc, contrairement à ce qu'on croit parfois, ce n'est pas le maire seul qui décide de tout !).

Les délibérations du conseil municipal (qui sont publiques, rappelons-le) sont consignées dans un registre conservé en mairie, et le maire est chargé d'exécuter les décisions prises. Il a aussi pour rôle de négocier des collaborations avec le département, la région ou l'État, pour des demandes de subventions par exemple.

En outre, dans certains domaines, le maire dispose de pouvoirs indépendants du conseil municipal :

- il dirige le personnel municipal et embauche les employés ;
- il est responsable de l'ordre public, prend les arrêtés municipaux qui s'imposent, et dirige la police municipale ;
- il représente l'État, sous l'autorité directe du préfet : il est chargé de l'état civil et s'occupe d'organiser les différentes élections sur le territoire communal ;
- il représente la commune dans les cérémonies officielles, et en justice, en cas de litiges engageant la responsabilité de la mairie.

Le maire et les adjoints sont élus par le conseil municipal. Certains conseillers municipaux (adjoints ou non) sont délégués auprès d'organismes spécifiques : Communauté de Communes de la Région de Compiègne, Syndicat du mont Ganelon, Syndicat des eaux, Syndicat de l'Aronde, Syndicat des classes de découverte, etc.

Les élus s'efforcent d'être à l'écoute des habitants, en entretenant avec eux des contacts de plusieurs sortes : rendez-vous, réunions publiques, ou courriers. Quant à l'information communale, elle est diffusée surtout par voie d'affichage (comptes rendus des séances du conseil municipal, permis de construire

Les commissions actuelles

(par ordre alphabétique)

- Action sociale
- Animation
- Appels d'offres
- Bibliothèque, médiathèque
- Centres aérés, petites vacances
- Écoles
- Finances
- Information
- Jumelage
- Sécurité, environnement
- Travaux
- Urbanisme

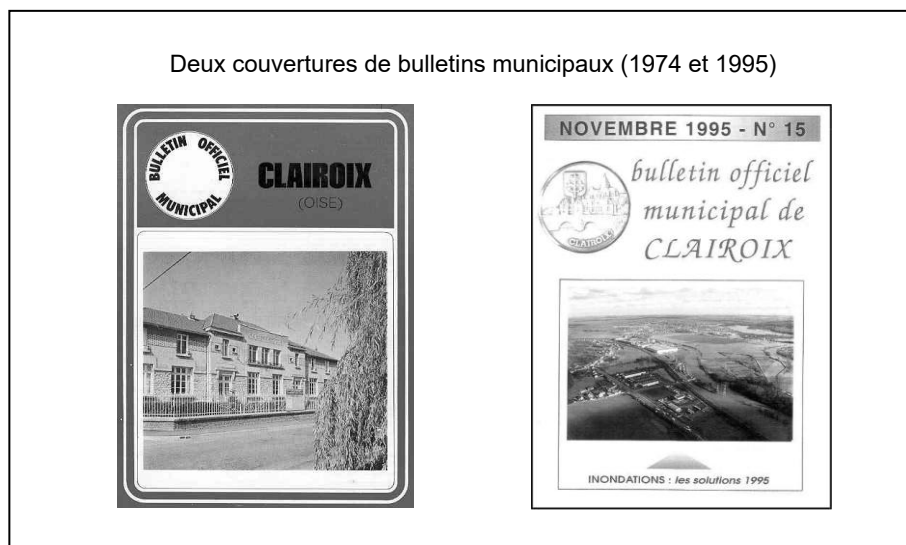
Une journée d'un maire...

9h-10h30 : point avec le responsable technique des travaux d'entretien en cours, et suivi des entreprises impliquées ; point avec la première adjointe sur les orientations communales, et réponses aux divers courriers ; point avec la directrice générale des services sur les problèmes financiers et administratifs ; appels téléphoniques...
10h30-18h : activité professionnelle...
18h30-19h30 : lecture du courrier du jour ; réunion avec les adjoints...
20h30 : réunion de commission, ou réunion extérieure (organisme public, association...).



Les deux derniers maires de Clairoix, lors de la passation de pouvoir, en 2000

et autres arrêtés, etc.) et par l'intermédiaire des bulletins municipaux, qui existent depuis 1974 (voir page 128).



Les finances

Le budget de la commune est essentiellement alimenté par :

- les taxes locales (taxe d'habitation, taxe foncière, taxe professionnelle) ;
- les aides de l'État, qui reverse aux communes une dotation liée au nombre d'habitants ;
- les subventions (du Conseil Général, du Conseil Régional, etc.), pour des travaux nécessaires et coûteux ;
- les éventuels emprunts bancaires.

Ce budget sert à financer :

- le *fonctionnement*, c'est-à-dire les dépenses courantes de la commune : écoles (fournitures, chauffage...), entretien des voiries, des espaces verts et des bâtiments communaux, frais de personnel, actions sociales, fêtes et animations au sein de la commune, subventions attribuées aux associations, remboursement des emprunts éventuels ;
- l'*investissement*, c'est-à-dire les dépenses d'équipement de la commune : construction ou restructuration de bâtiments, création ou transformation de voiries, acquisition de véhicules, mobilier et matériel divers.

Certaines responsabilités, naguère dévolues à la commune, sont désormais assurées par la communauté d'agglomération dont dépend Clairoux : par exemple l'assainissement ou la collecte des ordures ménagères, et, très prochainement, la perception directe de la taxe professionnelle (qui sera dorénavant perçue globalement puis redistribuée aux différentes communes).

Le ou la secrétaire de mairie

La fonction de secrétaire de mairie date de 1808 (auparavant, le « clerc », puis le « secrétaire-greffier », avaient des rôles voisins). Son titre actuel est « directeur général des services ».

Principal collaborateur du maire, il veille à l'exécution de ses directives par l'ensemble des services de la commune, dont il coordonne l'activité ; il assure la continuité administrative du service public.

Au XIX^e siècle, le secrétaire de mairie est souvent l'instituteur de l'école de garçons.

Le garde champêtre

Ce « policier rural », nommé par le maire, veille à la tranquillité publique. La fonction date de 1369 : à cette époque, il s'agit surtout de surveiller les récoltes et notamment les moissons ; sous Louis XIV, il devient également gardien des droits de chasse.

Un instant remise en cause lors de la Révolution (à cause de son impopularité), la fonction est de nouveau codifiée en 1791. Au XIX^e siècle, le garde champêtre devient petit à petit l'homme à tout faire, personnage incontournable de la vie du village... De nos jours, Clairoux en a toujours un, alors que ce n'est plus obligatoire depuis 1958.

Les autres salariés municipaux

En 2004, outre la secrétaire générale de mairie, trois autres « administratifs » travaillent à la mairie. Il y a aussi le responsable des services techniques, assisté de 6 employés, un agent affecté à la salle polyvalente et au vestiaire du stade, et 5 agents affectés aux écoles. Soit déjà 18 personnes (avec le garde champêtre)... S'y ajoutent (à temps partiel) une cuisinière assistée de 4 personnes pour la cantine scolaire, et, pour le centre aéré (en juillet), le directeur et une quinzaine d'animateurs.

Les secrétaires de mairie depuis 1914

(entre parenthèses :
année de prise de fonction)

Jules Louis GROSMANGIN (1914)
Marcel DELACOURT (1921 ?)
Marcel MAUCOTEL (1930)
Pâquerette DUPUY (1964)
Jean GOSSUIN (1965)
Yannick LECLÈRE (1976)
Bruno LEFEBVRE (1977)
Marie-Claude MARCOU (1984)

Les services techniques

Les services techniques municipaux ont de multiples tâches à effectuer : entretien des voiries, du parc de la mairie, des massifs paysagers, du cimetière, et des bâtiments communaux (mairie, écoles, église, complexe sportif...), réparations, aide à l'organisation des manifestations locales, etc.

Depuis une dizaine d'années, deux bâtiments d'environ 300 m² et 200 m² (voir une photo ci-contre) servent de garages et d'ateliers. La commune dispose d'un camion à plateau, d'une camionnette, de deux fourgonnettes, de deux petits tracteurs pour les espaces verts, etc.



Fêtes et distractions

Travail et loisirs au siècle dernier...

Au début du XX^e siècle, la vie à Clairoix, comme ailleurs à la campagne, se résume ainsi : beaucoup de travail et peu de distractions. Les hommes n'ont pas de vacances, travaillent dix voire douze heures par jour, six jours par semaine, quelquefois même le dimanche matin.

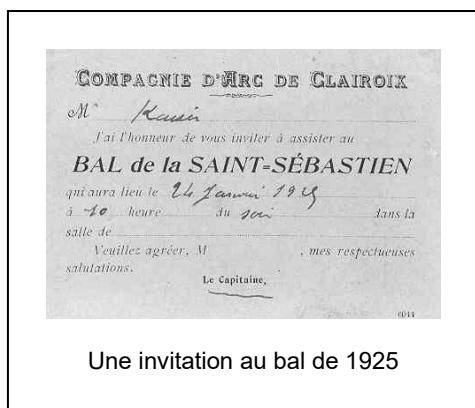
La plupart des femmes restent à la maison pour élever les enfants, préparer les repas, ou repasser les vêtements. Quelques-unes travaillent en atelier, en ville surtout, ou sont domestiques chez des bourgeois ou des commerçants. Beaucoup cultivent leur jardin, aidées des enfants, et du mari le soir ou le dimanche. Elles sont assez nombreuses à aller vendre au marché de Compiègne (le mercredi ou le samedi) une partie de leurs légumes ou de leurs fruits, et quelques volailles. Et puis il y a la lessive ! À la main, à la brosse au battoir, ou à l'eau froide des lavoirs ; elle dure parfois plusieurs jours, car on la fait rarement.

Quant aux enfants, lorsqu'ils n'aident pas les parents, ils jouent dans la rue, ou se rendent sur le mont Ganelon : recherche de champignons, de châtaignes, ou de noisettes, cueillette de violettes ou de muguet, mais aussi construction de cabanes que des bandes rivales tentent de démolir. Quand il fait beau, les jeunes filles se réunissent dans un coin de nature, la boîte à ouvrage près d'elles, et cousent, brodent les différentes pièces de leur futur trousseau ; celui-ci comprend, suivant leurs moyens, plus ou moins d'éléments : chemises, culottes, cache-corset, combinaisons, corsages, jupes ou robes, et c'est à celle qui fera les plus belles broderies, avec des jours, et des initiales sur chaque pièce. Elles s'arrêtent parfois pour parler, ou pour entonner une rengaine à la mode...



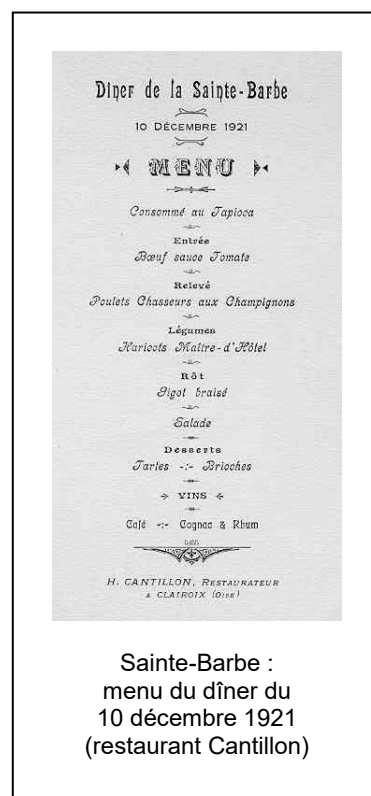
Les fêtes régulières

La vie locale est cependant, et heureusement, rythmée par diverses fêtes... Nous évoquons ci-dessous les plus importantes, citées dans l'ordre chronologique.



- La Saint-Sébastien, autour du 20 janvier ; certains se rappellent encore le défilé dans les rues de Clairoix (au rythme du tambour de René Biollet) parti de chez le Connétable Bourin, la messe avec le pain bénit offert par Hélène Sénépart, le dépôt de gerbe au monument aux morts, le vin d'honneur par exemple aux Économiques, le banquet chez Bonnard ou chez Lancestre...
- La choule, autour de Mardi-Gras (voir page 103) ; parfois aussi un bal masqué, à la même époque.

- Le « tir à l'oiseau » organisé par la compagnie d'arc (voir page 105), fin mars ou début avril.
- Pâques ; et la Fête-Dieu avec sa procession...
- La kermesse des enfants des écoles, en juin.
- La fête nationale du 14 juillet, avec jeux et distribution de friandises, sans oublier le traditionnel tir à la carabine des pompiers et le concours pour tous organisé par l'amicale des boulistes aux Économiques.
- La fête municipale, début août, avec sa course cycliste du lundi. Auparavant, la « fête patronale » se déroulait le 3^{ème} dimanche d'août, et, à partir de 1858, le 4^{ème} dimanche (pour éviter la simultanéité avec celle de Coudun) ; puis elle a été avancée notamment pour permettre aux employés de l'usine Englebert, qui prenaient leurs vacances en août, d'y participer.
- La Sainte-Barbe, en décembre, et son banquet ; les pompiers fêtent leur patronne en grande pompe...
- Noël, avec par exemple sa crèche (parfois « vivante »).



Le comité des fêtes

Créée en 1979, cette association régie par la loi de 1901 était chargée d'organiser les fêtes locales traditionnelles, les divertissements et manifestations sportives à caractère exceptionnel. Son président était le premier adjoint au maire, et son conseil d'administration comprenait dix conseillers municipaux et sept représentants des associations de la commune. Depuis 1995, ce comité est remplacé par une commission municipale (intitulée « animation »).

Les autres distractions

Il y a bien sûr les activités sportives (entraînements et compétitions), qui se sont particulièrement développées à partir des années 1980 : football, basket-ball, tennis, judo, bicross, danse, etc. (voir page 108) ; et les manifestations de toutes sortes organisées par la municipalité ou les associations locales : spectacles, soirées, voyages, etc. Nous ne pouvons pas toutes les citer ici !

Sans oublier les diverses manifestations « exceptionnelles » qui marquent les années qui passent : inaugurations, anniversaires, etc. Certaines sont évoquées ailleurs dans cet ouvrage.

Il y a eu aussi des soirées récréatives organisées par des enseignants pour occuper le temps libre de leurs élèves... Ainsi, en 1933, Edgard Boige, directeur de l'école de garçons, et quelques anciens élèves, formèrent l'UAC (Union Artistique de Clairoux), qui connut un certain renom en se produisant aussi dans les communes environnantes. Au nombre de ses « vedettes », citons Hélène Bouvier (voir page 83) et sa sœur au piano, le ténor René Butin (le « chanteur inconnu » du dancing *La Gaîté*, à Margny-lès-Compiègne), Ginette Gouffier, Étiennette Dugeon, Mme et M. Jules Garbe, Émile Beugin, Marcel Plétin, et quelques autres. La guerre mit fin à leurs activités.

En 1945, le maire, Albert Jorrand, créa une nouvelle association, l'AJC (Amicale de la Jeunesse de Clairoix) ; ses buts étaient : développer le goût artistique (théâtre, musique, danse) et le goût sportif (football, basket-ball), venir en aide aux membres éprouvés, offrir annuellement une soirée artistique, bal ou excursion... Elle organisait régulièrement, dans la salle Bonnard (rue Saint-Simon), des bals musette qui attiraient beaucoup de monde, car le village en avait été privé pendant les années de guerre et d'occupation. Les troupes américaines y venaient en nombre, et la cohabitation n'était pas toujours pacifique : pour danser, les jeunes filles avaient le choix entre les Américains et les Français, ce qui provoquait parfois des bagarres ! Cette amicale fonctionna quelques années puis disparut, ravagée par une épidémie de mariages.



Un manège,
place Saint-Simon
(vers 1936)

La dernière choule de Clairoix

La choule est un jeu de balle très ancien (pratiqué dès le XII^e siècle), mais pratiquement abandonné de nos jours. C'était une des occasions de faire la fête...

En cette année 1970, sans doute le dimanche qui suit le mardi gras, c'est jour de carnaval à Clairoix : beaucoup se sont déguisés. L'une en indienne, une autre en hippie, la guitare sur l'épaule, un autre en bourgeois du pays, un haut-de-forme sur la tête.

La partie de choule va se dérouler dans la pâture des marais, à côté du jeu d'arc. Certains



sont venus dans un char tiré par un tracteur agricole conduit par le bourgeois du jour, d'autres avec des vélos décorés de fleurs de papier (voir ci-contre), comme dans les premières années du XX^e siècle. Depuis l'aube, les plus « carnavalesques » se sont promenés dans le village et dans les communes voisines, accompagnés de quelques musiciens, tambours et clairons. L'un d'entre eux brandit le « choulet » (balle de cuir cousu, de la grosseur d'une boule de pétanque, et contenant du sable), dans son nid décoré de fleurs de papiers et de rubans

multicolores par le précédent vainqueur, selon une tradition... pas toujours respectée. À noter qu'un choulet de Clairoix se trouve au musée des Arts et Traditions Populaires de Paris.

Deux cerceaux de bois tendant une feuille de papier kraft, distants d'une centaine de mètres, sont fixés chacun en haut d'une perche de 7 à 8 m. Jusque dans les années 1960, la partie se pratiquait en général dans la rue Saint-Simon, entre la rue de la Bouloire et la rue Margot ; deux câbles, fixés aux poteaux électriques de bois ou aux murs des maisons, supportaient les cerceaux. Certaines choules ont eu lieu dans une pâture de la rue de Bienville, ou dans des friches des Tambouraines.

Deux équipes doivent s'affronter : normalement, ce sont les garçons non mariés contre les mariés ; en 1970, ce sont les gars de Clairoix contre les gars des communes avoisinantes. Le nombre de joueurs par équipe n'est pas défini, les deux groupes n'ont pas forcément le même effectif. C'est le maire de la commune ou son représentant, parfois le garde champêtre, qui donne le coup d'envoi au milieu de l'aire de jeu.

À partir de ce moment, il n'y a plus de règle ! Le but est d'avoir le choulet dans les mains, quitte à déchirer ses vêtements (ou ceux d'un adversaire) ou se rouler dans la boue, et de tenter sa chance en lançant la balle de cuir vers le cerceau de papier pour le transpercer (le toucher ne suffit pas) ; il faut donc de la force et de l'adresse. Une équipe va dans un sens et l'autre dans l'autre, bien sûr, mais comme il n'y a pas d'arbitre, personne ne vérifie, sauf les chouleurs qui se connaissent et qui ne viennent que pour la récompense. Des règlements ont vu le jour (par exemple celui de la choule de Royallieu, paru dans un bulletin de la Société Historique de Compiègne, en 1894), mais ils ne furent pratiquement jamais respectés. Certains disent que c'est un jeu de brutes ; disons que c'est un jeu très... viril.

Le gagnant reçoit une récompense de la mairie. Il effectue un tour d'honneur dans les rues du village, porté sur les épaules de ses coéquipiers du jour. Puis l'orchestre local donne un bal (sur la place Saint-Simon) et c'est le vainqueur qui l'ouvre en dansant avec la dernière mariée du village. Tard dans la nuit, les déguisements regagnent leurs armoires, le bourgeois du jour repart à ses études. Un jeu simple pour passer une bonne journée dominicale entre Clairoisiens... Mais une seule fois dans l'année.



À l'occasion
d'une choule
(vers 1920)

La photo est prise
dans la cour de
l'épicerie
Les Économiques
(rue Saint-Simon)

Les associations

De nombreuses associations animent la vie de Clairoix, témoignant du dynamisme de ses habitants. Chacun peut y trouver matière à développer ses capacités les plus diverses et à s'épanouir dans une agréable convivialité.

La compagnie d'arc

Très probablement la plus ancienne du village, cette association a plus de 227 ans ! (La compagnie possède un livre de comptes rendus d'activités depuis 1776). Sa santé a certes eu des hauts et des bas, mais elle poursuit encore actuellement, avec une vingtaine de membres, ses traditionnelles activités ; d'autant plus qu'un nouveau jeu d'arc vient d'être construit rue du Marais (à proximité de l'ancien, dont les bâtiments ont été démolis dans les années 1990, mais dont la double rangée d'arbres a été conservée).



(Les Amis Réunis de Clairoix).

Depuis des siècles, regroupées au sein de « familles » et de « rondes » (unions régionales), les diverses compagnies d'arc organisent à tour de rôle, chaque printemps, une manifestation sportive et festive appelée « Bouquet provincial ».

Les tireurs qui ont créé la « Confrérie des Chevaliers de l'Arc de Clairoix » organisent le Bouquet en 1778. La compagnie clairoisienne met en place également ceux de 1833, de 1856, de 1885 (qui réunit 1 240 archers, représentant 106 compagnies), de 1913 et de 1947 (98 drapeaux étaient présents). Puis la fête de la famille de l'Oise, en 1967 (dont la parade réunit 106 jeunes filles, toutes habillées de blanc).

En 1856, on compte 92 chevaliers : pratiquement toutes les familles de Clairoix ont au moins un membre dans la compagnie. À cette époque, les compagnies d'arc ont une structure quasi-militaire, avec un connétable, un capitaine, des lieutenants, un porte-drapeau, un tambour, etc. Aujourd'hui, c'est un président, un secrétaire et un trésorier qui composent le bureau de l'association ARC

Chaque année, l'évènement le plus traditionnel est le « tir à l'oiseau », au printemps. Ce tir particulier consiste à abattre un oiseau de bois, de la taille d'un moineau, placé en haut d'une perche.

Il permet de désigner le Roi de la compagnie. Si ce Roi abat l'oiseau trois années de suite, il devient Empereur. Également chaque année, les archers de Clairoix participent à la coupe d'hiver (octobre à mars) de la Ronde Mutuelle de l'Oise. Jusque dans les années 1970-1980, avait lieu aussi le prix du 14 juillet ; chaque archer repartait avec un cadeau.

Il y a quelques années encore, autour du 20 janvier, les archers fêtaient la Saint-Sébastien (voir page 101). Dans l'église, l'une des chapelles est consacrée au patron des archers : s'y déroulait autrefois l'intronisation des chevalières et chevaliers, cérémonie mystérieuse...

Les pompiers

La compagnie des sapeurs-pompiers de Clairoix a été formée en 1848, aussitôt après l'achat d'une pompe à incendie ; dans les années 1860 à 1880, elle a compté une vingtaine de membres. Une société de secours mutuels et de retraites a vu le jour vers 1906.

De 1848 à 1869, les pompiers ont contribué à éteindre une vingtaine d'incendies, dont la moitié à Clairoix même. De nos jours, lors d'une année « normale » (sans inondation, par exemple), ils effectuent une cinquantaine d'interventions diverses dans la commune (dont une ou deux pour des incendies).

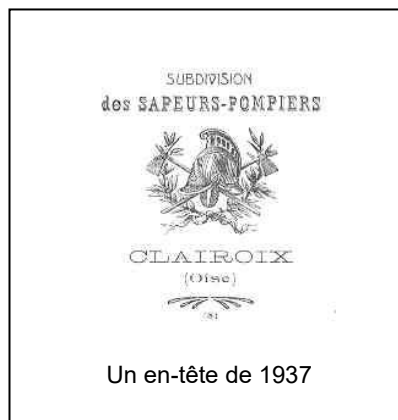
Actuellement, le CPI (Centre de Première Intervention) de Clairoix comprend une douzaine de pompiers volontaires (dont certains montent des gardes au centre de Compiègne), et entretient deux véhicules : un équipé en eau, avec pompe et matériel d'extinction et de sauvetage, et l'autre pour le transport des pompes d'épuisement et tuyaux.

Les pompiers continuent traditionnellement à fêter la Sainte-Barbe (voir page 102).

L'ADAPEI

Clairoix abrite depuis 1987, dans la « villa Sibien » (voir pages 43-44), le siège départemental de l'ADAPEI (Association Départementale des Amis et Parents d'Enfants Inadaptés) ; cette association, fondée en 1959 et devenue départementale en 1965, regroupe environ 500 adhérents (essentiellement les familles des résidents) et, dans la quinzaine d'établissements qu'elle gère dans l'Oise, emploie environ 500 salariés, au service de 800 personnes de tous âges, atteintes de déficiences intellectuelles et de handicaps mentaux.

Près du siège de l'ADAPEI, le « foyer occupationnel » baptisé *Les quatre tilleuls*, inauguré en 1992, accueille une quarantaine de résidents et une cinquantaine de salariés (correspondant à environ 40 emplois à temps plein). Les pensionnaires sont répartis dans quatre « unités de vie », et participent à de nombreuses activités (physiques, intellectuelles, manuelles, techniques, artistiques), ou à divers déplacements à l'extérieur.



Un en-tête de 1937



Un ancien séchoir pour les tuyaux, rue Germaine Sibien

Des associations se sont créées pour répondre à des besoins particuliers des résidents : « Les papillons des quatre tilleuls », en 2002 (aide financière aux plus démunis) et « Énergie », en 1992, qui permet aux résidents de pratiquer des activités sportives à l'extérieur du foyer, et qui favorise ainsi leur socialisation ; elle est affiliée à la FFSA (Fédération Française du Sport Adapté).

Le jumelage entre Clairoix et Dormitz

En 1988, au cours d'un voyage en Bavière, des Clairoisiens invitent l'équipe de football d'une commune allemande, Dormitz (voir l'encadré ci-dessous), à venir rencontrer celle de Clairoix. L'année suivante, en retour, une rencontre a lieu sur le terrain de Dormitz.

En dépit des difficultés de communication liées aux langues différentes, l'accueil est cordial, au point qu'immédiatement une amitié se crée entre des habitants des deux villages. Le maire de Clairoix de l'époque, M. Marsigny, évoque alors la possibilité de jumeler les deux communes.

Au cours de l'année 1990, des contacts sérieux se mettent en place et aboutissent en 1993 (année symbolique, celle du trentenaire du traité franco-allemand dit de l'Élysée). Trois associations clairoisiennes, au travers d'échanges fréquents, deviennent les piliers de ce jumelage : le club de football, le club de tennis, et les sapeurs-pompiers.

En 2002, afin d'élargir les rapports entre les deux communes, les deux maires, Messieurs Schmitt et Portebois, décident de constituer des associations appelées « comités de jumelage ».

Pour commémorer les cinq années de jumelage, Dormitz érige une fontaine en son centre... Et Clairoix fait de même cinq ans plus tard : en 2003, lors de la venue des Allemands, la nouvelle fontaine de la place Saint-Simon est inaugurée.

Les actions actuelles comprennent des échanges scolaires, ainsi que des cours d'allemand et de français au profit des deux communautés, tous âges confondus.



La fontaine inaugurée en 2003

Dormitz

Située à environ 15 km au nord de Nuremberg, Dormitz compte environ 2 000 habitants.

Le site se serait construit lors de la colonisation des Francs, au début du VII^e siècle, mais ne reçoit son statut de village qu'en 1040, sous l'empereur Heinrich III.

Il fut victime de nombreuses guerres : au début du XVI^e siècle, lors des guerres de religions (Dormitz resta catholique, mais Nuremberg devint protestante), guerre de trente ans, invasion des Suédois (1631-1632)... En 1806, Dormitz est rattaché au royaume bavarois, créé par Napoléon Bonaparte.

Comme Clairoix, Dormitz vit aussi la construction de moulins à eau sur le Schwabach. Son église Notre-Dame, élevée en 1400, recèle quelques chefs-d'œuvre médiévaux.



Les clubs sportifs

Le FFC (Football-Club de Clairoux), affilié à la Fédération Française, est fondé en 1981, peu après la construction du terrain de la rue du Marais. Mais depuis longtemps on jouait au foot à Clairoux (parfois sur le mont Ganelon)... ; un « Club Athlétique » (voir l'encadré ci-contre), affilié lui aussi à la FFF, avait été fondé en 1943, et une section foot de l'AJFC avait été créée en 1979, avec une équipe de juniors impliquée dans le championnat de l'Oise de deuxième division. Le FFC a joué pendant deux ans au niveau interdistrict et a remporté par deux fois la coupe « Objois ». Actuellement on compte une centaine de licenciés, répartis dans quatre équipes de jeunes de moins de 15 ans, deux équipes de seniors et une équipe de vétérans. Depuis une vingtaine d'années, le club organise une brocante début juillet. Un club de supporters a d'autre part été réactivé en 2003.



Une carte de membre d'honneur
pour l'année 1945-1946

Clairoux possède aussi un club de basket-ball depuis 1988 (auparavant, le club dénommé « omnisports » s'occupait aussi de volley-ball et de tennis de table). Il comprend actuellement 80 adhérents environ, et 7 équipes sont impliquées en championnat de l'Oise.

Le club de tennis, créé en 1983, regroupe actuellement une cinquantaine de licenciés. Les deux courts extérieurs ont été aménagés en 1986, le « club house » en 1999. En 2000, le club a été victorieux en championnat de l'Oise, pour l'ensemble des résultats de ses trois équipes.

Fondé en 1985, le club de bicross de Compiègne-Clairoux, affilié à la FFC (Fédération Française de Cyclisme), s'entraîne sur le terrain aménagé au bout de la rue du marais. Il a notamment organisé, en février 1994, le 11^{ème} championnat de France UFOLEP⁴⁶ de cyclo-cross. Il y a actuellement une centaine de pilotes et sept entraîneurs.

Le club des arts martiaux de Compiègne utilise la salle de Clairoux pour des cours de judo.

La « Boule Amicale de Clairoux », constituée en 1948, compte actuellement une trentaine de licenciés, pratiquant la boule lyonnaise. Elle a participé, entre autres, à une huitaine de championnats de France, et organise régulièrement des concours officiels. Avant la réalisation des terrains actuels (qui a débuté dans les années 1960), les entraînements avaient lieu sur la place du village, et les concours dans le parc de la villa de Comminges ou dans la cour de l'école de garçons...

Quant à l'association « Gym et loisirs », créée en 1986, et qui regroupe une soixantaine d'adhérents, elle propose des cours hebdomadaires de gymnastique d'entretien, de jazz (pour adultes) et de danse pour enfants. Vers 1995, pendant environ deux ans, une association baptisée « Au pas de danse » a mis en place des séances de danse de salon (paso, valse, rock, tango).

Les autres associations actuelles

L'Amicale des Vieux Travailleurs de Clairoux, créée en décembre 1954, a pour but de resserrer les liens d'amitié et de solidarité entre les anciens travailleurs de la commune. L'âge des

⁴⁶ Union Française des Œuvres Laïques d'Éducation Physique.

adhérents est fixé à 70 ans révolus. Deux fois par an, l'amicale invite ses adhérents (une centaine, actuellement) à un goûter dansant avec distribution de colis.

Le club des « Aînés de l'Aronde », fondé en 1984, fédéré au mouvement national des Aînés Ruraux, permet aux seniors de plus de cinquante ans de pratiquer ensemble diverses activités enrichissantes et de lutter ainsi contre la solitude. Actuellement, pour sa centaine d'adhérents, il organise des réunions hebdomadaires (jeux et goûter), une marche mensuelle, des sorties culturelles et des repas dansants.



L'AJFC (Amicale des Jeunes et de la Famille de Clairoux), créée en 1968, regroupe actuellement 70 membres environ, et assure notamment des cours de musique (solfège et instruments divers) et d'informatique, des ateliers de découverte artistique, et un club « Pyramide » ; elle organise aussi des auditions de musique, des expositions, et diverses manifestations (soirée « Beaujolais nouveau », par exemple). Il y eut également un atelier de couture (de 1986 à 2001). L'AJFC a aussi organisé plusieurs cyclo-cross sur le mont Ganelon (de 1983 à 1988 environ).

Une association de parents d'élèves des écoles de Clairoux s'est constituée en 1968 ; son nom actuel est « La joie des Tiots Clairouisiens ». En relation avec les enseignants, elle a participé à l'organisation et au financement de séances de cinéma, piscine ou patinoire, de diverses sorties éducatives, des classes de neige (de 1976 à 1994) et voyages de fin d'année. Pour subventionner ses projets, l'association organise tous les ans une kermesse.

« La main créative », association datant de l'année 2000, rassemble des personnes souhaitant s'exprimer par le travail manuel (tissu, bois, carton, verre, etc.).

Une société de chasse s'est constituée en 1925, pour notamment exploiter, louer et garder les terrains de chasse des sociétaires. Elle poursuit actuellement ses activités.

L'association « Les Crinquineurs ⁴⁷ du mont Ganelon » a son siège à Clairoux, mais ses administrateurs et ses adhérents (environ 80) proviennent aussi de Bienville, Coudun, Janville, et Longueil-Annel. Créée officiellement en 1993, elle a pour but la mise en valeur du site forestier du mont Ganelon ; ses membres ont mis en place les cinq sentiers balisés (blanc, bleu, vert, orange, mauve) qui le sillonnent, et le poteau indicateur du carrefour de l'impératrice (à l'image de ceux de la forêt de Compiègne). L'association organise des randonnées, des opérations « forêt propre », et diverses actions de découverte de la flore et de la faune, y compris pour des classes d'école primaire.

⁴⁷ Le mot *crinquineur* provient du nom d'un chemin qui relie Longueil-Annel au mont Ganelon, la *crinquinette*.

Le mouvement « Vie libre » regroupe des buveurs guéris et des sympathisants qui souhaitent aider les personnes dépendantes de l'alcool : écoute, accompagnement dans les soins, et suivi. L'association assure une permanence mensuelle à la mairie.

Celles qui ont vécu...

Vers la fin des années 1860 existait une société de musique instrumentale (d'une trentaine de membres) et un orphéon (fanfare) d'une vingtaine de membres (voir une bannière ci-contre). Une association d'accordéonistes a regroupé une vingtaine de musiciens dans les années 1990.

Au début du siècle dernier existait une société de tir, dénommée « La Clairvoyante »...

Une amicale des anciens combattants de Clairoix (et de Janville) fut constituée en 1922 ; ce fut, entre autres, une société de secours mutuels. En 1932, elle avait environ 70 membres actifs. Elle continua ses activités au moins jusqu'aux années 1960 (en 1973, elle reçoit encore une subvention municipale, la dernière, semble-t-il).

L'association des prisonniers de guerre de l'Oise avait, en 1945, une section à Clairoix. Elle organisa notamment, le 12 août 1945, une cérémonie pour fêter le retour des prisonniers clairoisiens.

L'ADHC (Association de Défense - Habitants de Clairoix), de 1988 à 1990 environ, s'était donné comme but d'accélérer la mise en place du tout-à-l'égout, suite à un accident dû au verglas présent dans la rue Saint-Simon...

Vers 1990, « Vivre à Clairoix » s'occupa pendant quelques années de l'animation et de l'information du village, et de la défense de l'environnement ; elle a réuni jusqu'à une cinquantaine d'adhérents.

Citons enfin « La Sauvegarde de Clairoix », fondée en 1978 pour préserver le cadre de vie clairoisien, menacé notamment par la « rocade » (qui devait, selon son projet initial, franchir la Planchette « à niveau » et ainsi couper la commune en deux) ou certains projets immobiliers (qui n'ont pas vu le jour). Elle a compté jusqu'à 200 adhérents. C'est l'association « Art, Histoire et Patrimoine de Clairoix », présentée page 129, qui a pris la suite, en 1993, de cette association qui était devenue « en sommeil ».



Bannière de 1867



Amicale des combattants :
menu du dîner
du 11 novembre 1922

De la soie aux pneus...

De toutes les entreprises installées à Clairoix, l'actuelle usine de pneumatiques (qui fut d'abord une soierie) est de loin la plus importante (en superficie, en nombre de salariés, etc.) ; c'est pourquoi nous lui consacrons un chapitre à part.

La soierie

En novembre 1923, le conseil municipal de Clairoix émet un avis favorable à l'installation sur le territoire de Clairoix de l'usine de la société « La Soie de Compiègne ». Le terrain s'étale sur environ un kilomètre de long, entre la voie ferrée et l'Oise. La construction débute en 1926.



La soierie en 1930

LA SOIE DE CLAIROIX			
CLAIROIX (OISE) TEL. 351 COMPIÈGNE S. C. 9209 COMPIÈGNE			
TARIF			
ACETATE			
TITRE	NOMBRE DE BRINS	NOMBRE DE TOURS	PRIX
30	10	200	110
45	15	200	83
60	20	200	72
75	25	200	62
75	20	280	61
100	25	150	55
POUR RETORS, ASSEMBLAGES, VOILE BOBINES - CANETTES - ENCOLLAGES FILS SPECIAUX Nous consulter Eclairage - Chauffage - Tuyaux - Accessoires			
MARS 1930			

Au verso de la carte postale ci-contre

Extrait d'un document annonçant
la vente aux enchères
de l'usine de soie :

A VENDRE AUX ENCHÈRES

Le 24 Février 1932, à 14 h.
au Palais de Justice de Compiègne

IMPORTANTE USINE

en ordre de marche

LA SOIE DE CLAIROIX
(près Compiègne)

On y fabrique de la soie artificielle par la pâte de bois. Le choix du procédé retenu est semble-t-il plus coûteux que prévu, et après seulement une ou deux années de fonctionnement, l'usine est mise en vente en 1932 (voir ci-contre)...

Son bâtiment principal abrite alors un grand atelier de retordage, avec quarante métiers (comprenant 10 496 broches...), six bobinoires, etc. Il y a aussi un laboratoire, un bâtiment dit Brégeat, un château d'eau de 350 m³, une cheminée de 53 m de haut, etc. Le chauffage central est installé dans toute l'usine, ainsi que la lumière électrique...

L'usine de pneumatiques

Acquise en 1936 par la société Englebert (dont le fondateur vend des produits en caoutchouc depuis 1868), l'usine porte plus tard (en 1966) l'enseigne Uniroyal-Englebert France ; depuis 1979, la société fait partie du groupe allemand Continental (fondé en 1871). Suite à plusieurs

agrandissements, l'ensemble de ses bâtiments occupe actuellement une surface de 80 000 m² environ (soit la moitié de la superficie totale du terrain).

L'entreprise produit ses premières chambres à air en 1938, et ses premiers pneus en 1939. Pendant la guerre, la fabrication est réduite au minimum, pour ne pas alimenter la machine de guerre de l'occupant. En juillet 1944, un sabotage perpétré par des Résistants (voir page 75) provoque l'arrêt de l'usine pendant quelques mois.

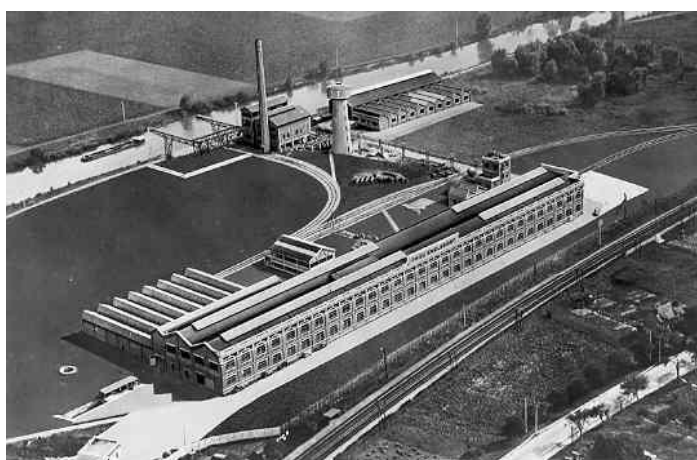
En 1965, 3 millions de chambres à air, et 2,5 millions d'enveloppes, sortent de ses ateliers. De nos jours, l'usine produit 7 millions de pneus tourisme par an, avec un effectif d'environ 1 200 personnes (dont 95% d'hommes) ; à noter qu'en 1978, il y avait près de 1 700 employés. L'outil de production est utilisé sept jours sur sept, avec trois équipes de semaine et deux équipes de week-end.

En l'an 2000, l'usine a consommé environ 8 600 tonnes de caoutchouc naturel (importé d'Extrême-Orient), 11 200 tonnes de caoutchouc synthétique (produit en Europe), 9 600 tonnes de noir de carbone, 1 300 tonnes de textile (Rayonne, Nylon et Polyester), 10 600 tonnes de produits chimiques divers, et 5 200 tonnes de câbles métalliques ! La consommation globale d'énergie (électricité et gaz) s'est élevée à 130 millions de kWh, et l'usine a utilisé 830 000 m³ d'eau...

L'usine a obtenu, dans les années 1990, diverses certifications environnementales, et entend ainsi montrer qu'un site industriel peut co-exister harmonieusement avec son environnement.



Une plaque émaillée



Une vue de l'usine Englebert en 1939



Une autre vue de l'usine, après son agrandissement

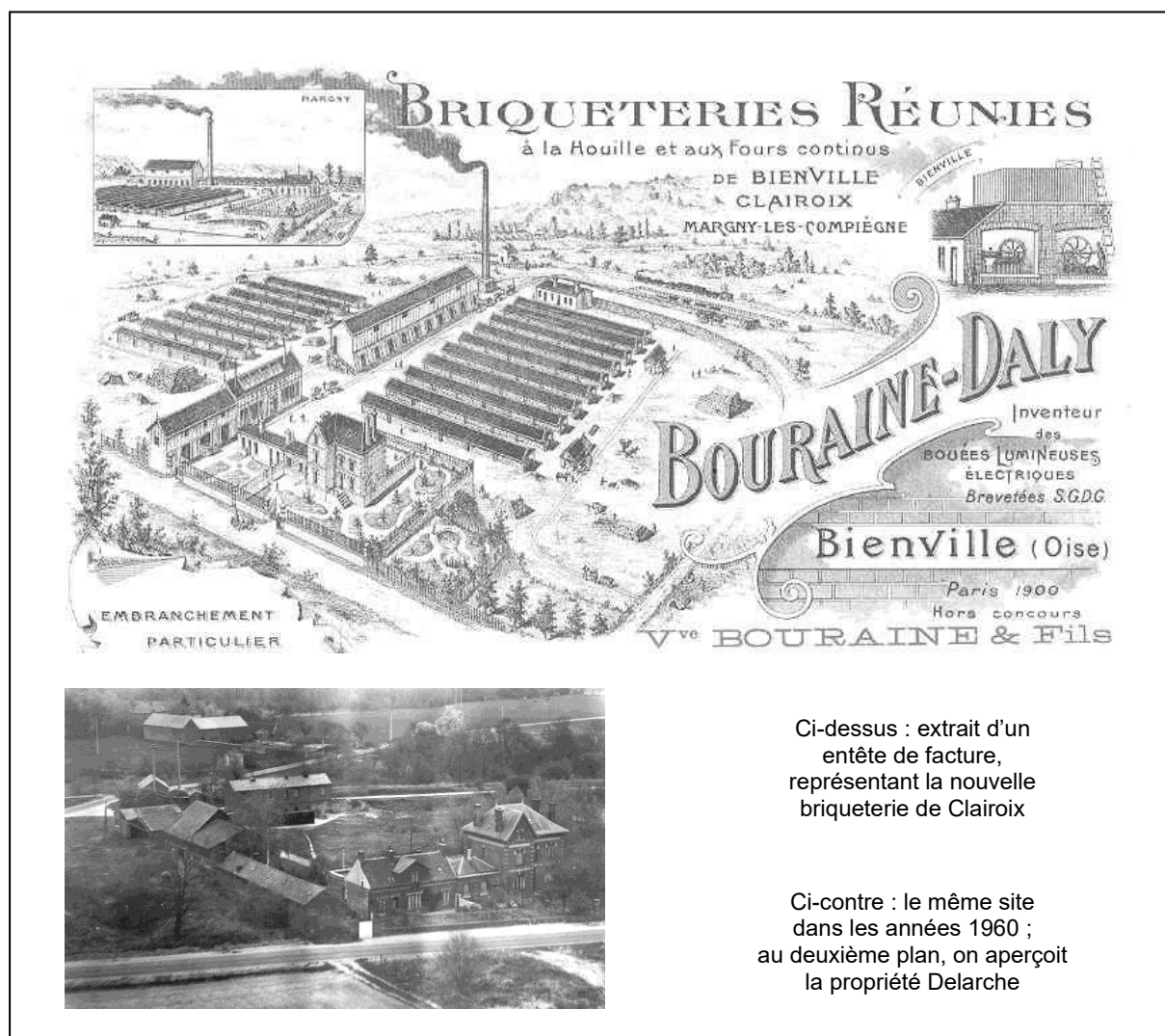
Les autres entreprises

Les fabriques de tuiles et de briques

Au lieu-dit *La Croix de Bienville*, près du moulin de Froiselle, la famille Delarche exploitait depuis le XVI^e siècle une petite tuilerie-briqueterie ; deux fours cuisaient l'argile tirée des environs (bord de l'Oise, plateau de Margny). Elle cessa ses activités vers 1850.

En 1834, à proximité, M. Dutemple créa une autre tuilerie (qui produisait aussi des carreaux, comme la première, mais pas de briques, du moins au début) ; elle fut dirigée notamment par Fulgence Cuvillier, de 1848 à 1879. Ses successeurs, MM. Daly et Bouraine, en firent une usine plus moderne et plus grande (voir l'encadré ci-dessous), proche de la nouvelle ligne de chemin de fer Compiègne-Roye, et qui prit rapidement de l'ampleur ; les entrepreneurs installèrent même deux autres fours, un à Bienville, l'autre à Margny-lès-Compiègne.

Mais les réserves de terre à brique s'épuisèrent petit à petit, et la briqueterie cessa ses activités vers 1935, malgré un essai de « reconversion » dans les briques de parement.



Quelques autres entreprises disparues...

Un four à plâtre, créé en 1802 par M. Bouchard, fonctionna au moins jusqu'au milieu du XIX^e siècle ; il produisait environ 4 000 hL par an.

Dans la deuxième partie du XIX^e siècle, existait une féculerie (entre la RN32 et l'Oise, au niveau de la rue de Roye), dirigée notamment par M. Pierret ; en 1867, elle employait 15 ouvriers.

À cette époque, il y avait également, au bord de l'Oise, un chantier de construction de bateaux ; en 1867, sous la direction de Jules Henry Dupont, il employait 8 ouvriers ; de 1869 à 1935, il fut dirigé par Valdomir Legrand. Cette entreprise dépendait peut-être de la maison Thomas (voir ci-dessous).



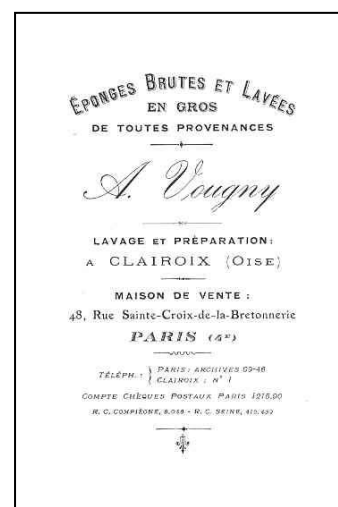
La menuiserie Maupin, créée en 1910, et fermée vers 1995, employa jusqu'à une vingtaine de personnes dans les années 1930.

Avant l'implantation de l'entreprise Brion (voir page suivante), existait une fabrique de meubles en bois, Bringer, avec une scierie. Les recensements de 1926 et 1936 mentionnent une « cité Bringer » de 6 ou 7 maisons.

Dans la briqueterie désaffectée, la maison Voungny, dont le siège était à Paris, installa vers 1935 un atelier de préparation et de lavage d'éponges naturelles (voir ci-contre un en-tête de facture) : celles-ci étaient plongées dans des citernes d'eau acidulée, pour que le calcaire se dépose.

Près de l'Oise, le bâtiment qui héberge actuellement le restaurant *Palais de Clairoix*, a abrité une centrale de transformation électrique de la Compagnie électrique du Nord (milieu du XX^e siècle), un garage des PTT, un dancing...

Cela dit, nous ne pouvons énumérer ici toutes les entreprises qui ont eu une activité à Clairoix. Parmi celles qui ont fermé récemment, citons par exemple ATIP (Application des Techniques Industrielles de la Peinture ; créée en 1963 ; sablage et métallisation avant peinture) ou Picardie Véhicules Industriels.



Les entreprises actuelles

Voici une présentation rapide de quelques entreprises clairoisiennes parmi les plus importantes (en nombre de salariés, ou en superficie occupée à Clairoix) :

- Riche et Sébastien : matériels et fournitures pour l'industrie et le bâtiment ; 6 500 m² de bâtiments, sur un terrain de 22 000 m². Société fondée en 1902 à Compiègne et implantée à Clairoix depuis 1983 ; environ 80 emplois aujourd'hui.
- La CARC (Coopérative Agricole de la Région de Compiègne) a été fondée en 1950 et a transféré son siège à Clairoix en 1958 ; avec 250 adhérents au départ, environ 850 sociétaires en 1973, de six cantons de l'est du département, c'était l'une des plus grosses coopératives agricoles de l'Oise ; en 1973, outre le principal dépôt à Clairoix, elle gérât quatre autres dépôts (à Marquégliise, Pont-Sainte-Maxence, Mélicocq, Moyenneville). Le site de Clairoix comprend cinq silos, construits de 1958 à 1972, un centre de stockage, un magasin de semences (qui s'est effondré vers 1995...), un magasin de vente, des bureaux, etc. Un conduit passant au-dessus de la RN 32 et de la voie ferrée permet l'accès à l'Oise, pour le chargement de péniches. En 1973, la coopérative stockait plus de 370 000 quintaux de céréales de consommation (blé, orge, escourgeon, avoine, seigle, maïs). Suite à des regroupements, la CARC est devenue Cargo, et est actuellement sous le contrôle d'Océal, dont dépend aussi le distributeur Bellagri.
- Brion : récupération et valorisation des métaux ferreux et non ferreux, sur un site de 30 000 m² ; actuellement, 40 personnes y travaillent. L'activité a été créée en 1935 par Lucien Brion, et reprise par son fils André, suite au décès prématuré de son père (en 1957). En 1988, l'entreprise s'est dotée d'une ligne de déchiquetage qui permet de traiter 60 000 tonnes de produits par an (véhicules et appareils ménagers hors d'usage).
- Teixeira : transports ; entreprise créée en 1963, installée à Clairoix en 1973 ; de nos jours, environ 22 000 m² de terrain à Clairoix (dont 4 000 m² de bâtiments) ; 90 camions ; une centaine de clients réguliers ; plus de 2 millions de km par an ; 40 salariés. À proximité, une



Coopérative agricole :
le grand silo



Brion (et Gantois) : une vue aérienne du site

entreprise de logistique et de prestations de services, Surhélios, existe depuis quelques années.

- DMS (DCA-Mory-Shipp) : dépôt et transport de combustibles pour le chauffage ; a succédé, en 2000, à l'entreprise Maille, qui avait ses bureaux à Clairoix depuis 1971. La capacité de stockage de fioul est de 17 000 m³ environ. Auparavant, la cuve qui se trouve près de l'Oise, au bord de la rue du Port à carreaux, stockait le combustible de la sucrerie Fantauzzi, implantée à Coudun.



Gantois : un « trommel »
de traitement d'ordures ménagères

(photo fournie par l'entreprise)

- Gantois : perforation de tôles métalliques, traitements thermiques et transformation en produits semi-finis ou finis ; entreprise créée en 1960 ; une trentaine de salariés.
- Demouy : ateliers et dépôt de matériel (construits en 1969) ; ceux-ci dépendent de l'entreprise de bâtiment de Compiègne, fondée en 1860, et employant actuellement 130 salariés, dont quelques-uns travaillent pour le dépôt de Clairoix.
- Daniel Pétigny : chauffage, plomberie, sanitaire, ventilation, installation thermique ; l'entreprise, créée en 1981, s'installe à Margny-lès-Compiègne en 1993 et à Clairoix en 2000 ; la SARL emploie actuellement 12 personnes.
- IGEA : atelier de chaudronnerie et de mécanique générale, et bureau d'étude ; construction et installation de lignes de matériel et de machines spéciales (fruits et légumes, snacks...) ; société familiale créée à Roye en 1984 et installée à Clairoix en 1989 ; 9 personnes actuellement.
- Patrat : chaudronnerie, mécano-soudure, pliage, découpage (acier, inox, aluminium) ; société formée en 1966 par Jacques Patrat, devenue SARL en 1987, et gérée par son fils Thierry depuis 1998 ; 7 salariés en 2004.
- GémOise : matériaux de construction, et notamment tuyaux et autres plastiques, pour entrepreneurs en bâtiment ; créée en 1991, elle emploie 4 personnes actuellement ; c'est également le siège social d'un autre site dans la Seine-et-Marne.
- CMO : matériaux de construction ; créée en 1991, et affiliée au groupe Matnor en 2002.

Mentionnons enfin le poste de transformation électrique, construit vers 1954, qui occupe une place importante à Clairoix, même si aucun employé n'y est présent de façon permanente. Il est alimenté par deux lignes de 225 000 V, et distribue du courant en 63 000 V ou en 20 000 V à Compiègne et dans tout le quart nord-est du département.



Sur cette vue
aérienne prise lors
de l'inondation du
début de l'année
1995, on peut voir
les bâtiments de
l'entreprise
Riche et Sébastien
et les cuves de
l'entreprise Maille

Photo Schryve
(Compiègne)

Le commerce et l'artisanat

Une assez grande évolution...

Au début du siècle dernier, Clairoix est une commune encore très rurale ; il n'y a pas de machine agricole motorisée, et la majorité des adultes sont souvent dans les champs ou dans les bois. Ne travaillent au village que les commerçants et artisans...

À cette époque, l'artère commerçante principale est la rue Saint-Simon, de la place vers la rue d'Annel (dite aussi la grande rue) ; vers 1910, on y trouve notamment (voir des photos ci-dessous) :

- la maison Cantillon (Bryon, plus tard), qui regroupe un café-billard-restaurant-hôtel et une épicerie-mercerie-chaussures. Ultérieurement, le couple Duchatel y tiendra une épicerie *Coop*, et au fond de la cour il y aura une salle de bal (Bonnard) ;
- la boucherie Bertrand, qui sera reprise par Toscanne, Faroux, Gratas, François, Montel, Duquesne, Joséfowicz, Brozina ; ce dernier s'associera à Joly pour créer une supérette *Spar* ;
- un marchand de vins et de charbon (de terre et de bois), Simart (ancienne maison Léognany) ; il tient aussi un café-restaurant dénommé *Au petit caporal*, avec débit de tabac, téléphone public, et même régie des contributions indirectes... Plus tard, une épicerie (*Les Économiques*) s'y installera ; vers 1975, un certain Verrier y tiendra un restaurant et un dancing, *La voie lactée*.

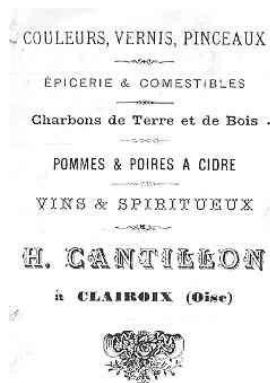


La maison Simart vers 1910



La boucherie de la rue Saint-Simon

En lisant cet entête de facture, on peut avoir une idée de tout ce qu'on vendait chez Cantillon...



La maison Cantillon vers 1910



La boulangerie en 1967 (lors de la fête des archers)



Une carte de tabac de 1946

En face de Cantillon, il y a eu aussi une boutique de mercerie et de rouennerie ⁴⁸ (une pâle inscription se lit toujours au fronton de la maison). Sur la place, se trouvait une blanchisserie.

Parmi les autres commerces aujourd'hui disparus, citons Bibard (beurre, fromages...), près du presbytère (ce fut plus tard une épicerie *Unico*, tenue par Pottier), ou Joffre, sur la route nationale (vins ; depuis 1895), ainsi que divers débits de boissons : Jorrand (voir page suivante), Orlareï, Leblond, Guesnier... Actuellement il n'y a plus qu'un café-tabac, *Au bon coin* (qui a été longtemps tenu par Lancrestre : voir l'encadré ci-dessus).

En 2004, il ne reste plus à Clairoux que deux commerces d'alimentation : la boulangerie-pâtisserie (qui date probablement des années 1880), et une charcuterie (créée vers 1930 par Mme David ; actuellement tenue par M. Mopty, successeur des Prince). Depuis 1996, un marché se tient une fois par mois.

Un restaurant asiatique (*Palais de Clairoux*) s'est installé récemment (en face de la coopérative agricole), ainsi que le *Snack de la Paix* (sur la route nationale, à l'emplacement de l'ancienne station-service Elf). Mais *L'embellie* (rue de l'Aronde), restaurant apprécié pour ses poissons, a fermé en 2003...

Femmes et bistrots...

Un arrêté municipal du 18 avril 1907 stipule qu'« il est interdit aux débitants de boissons d'employer pour un service quelconque dans leurs établissements des femmes et des filles :

- âgées de moins de 40 ans si elles sont étrangères à la commune.
- âgées de moins de 20 ans si elles sont de la commune.

Il est également interdit aux débitants de boissons d'admettre toutes autres femmes ou filles pour attirer les consommateurs. »

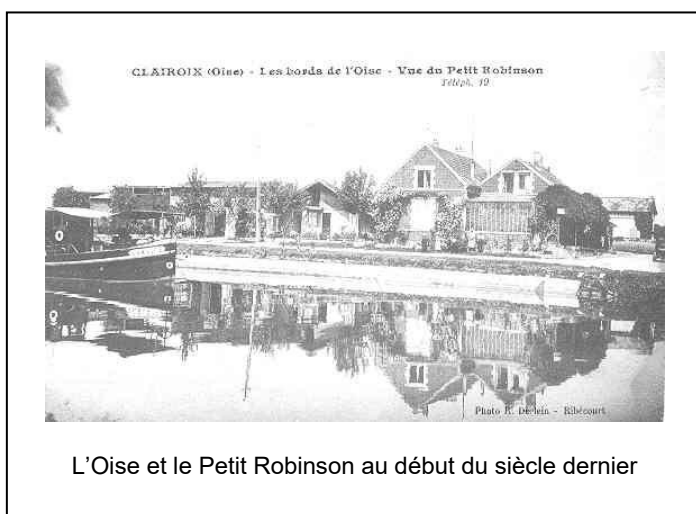
Un autre arrêté, de novembre 1907, indique que les cafés, cabarets ou débits de boisson ne peuvent être établis à moins de 200 m de l'église, des écoles primaires, de la garderie, et du cimetière...

⁴⁸ La rouennerie est une toile de coton (au XVII^e siècle, elle était fabriquée essentiellement à Rouen).

Le Petit Robinson

Le débit de boissons dénommé *Le Petit Robinson* a tenu une place un peu à part dans le village, du fait de sa situation excentrée, au bord de l'Oise. Acquis vers 1926 par Albert Jorrand (qui deviendra maire de Clairoix en 1945), il dessert une clientèle composée surtout de pêcheurs et de mariniers, dont les péniches sont à l'époque encore tractées par des chevaux.

Le Petit Robinson dispose de quelques chambres, de quelques barques, et d'un ponton équipé pour pêcher. Les fritures de goujons, les matelotes d'anguilles, les brochets et autres spécialités attirent de fins gourmets de Paris (et d'ailleurs), qui viennent taquiner le poisson et passer la fin de semaine, mais peu de Clairoisiens. La cave est également réputée.



L'Oise et le Petit Robinson au début du siècle dernier

En bon auvergnat d'origine, Albert Jorrand devient aussi marchand de charbon. Jusqu'à la guerre de 1939-1945, le commerce est florissant, mais subira les effets du conflit : pillages pendant l'occupation, peu d'arrivées de charbon et de boissons. À la Libération, il retrouve une certaine activité : les anciens amis reviennent, et les Clairoisiens découvrent la guinguette de leur nouveau maire. Puis les mariniers, motorisés, désertent petit à petit le restaurant, qui ferme dans les années 1960. Néanmoins, le fils, Pierre, poursuit la livraison de

charbon (environ 1 000 tonnes par an ; depuis les années 1950, celui-ci arrive davantage par péniches que par wagons) et de fuel domestique (environ 500 m³ à la fin des années 1960).

Les services

Dans le secteur de la santé, on trouve actuellement un cabinet médical (qui a changé plusieurs fois de lieu, mais MM. Lavalard et Leblond sont installés à Clairoix depuis les années 1980), un cabinet vétérinaire (M. Vincent), et un de kinésithérapie (MM. Chanteau et Rollet). La pharmacie de Mme Fiévé existe depuis 1981. Le dispensaire, rue de l'Église, a fermé en 2003...

Il y a aussi deux salons de coiffure (Mme Anneet et M. Stassin). Par contre il n'y a plus d'hôtel (il y a quarante ans, ils étaient quatre). Marc François a tenu une auto-école (rue Saint-Simon) de 1975 à 1985.

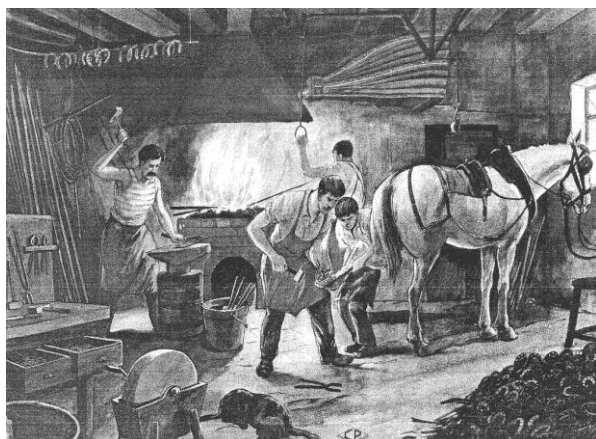
Soulignons d'autre part que Clairoix a la chance de disposer d'un bureau de Poste (depuis 1963).

Les artisans

Il nous a semblé inutile de dresser ici une liste complète des artisans clairoisiens passés ou actuels (surtout si on veut distinguer ceux qui travaillent seuls à leur compte, les patrons et les ouvriers...).

On peut cependant souligner qu'un assez grand nombre de métiers ne sont plus exercés actuellement dans notre village, alors qu'ils l'étaient encore il y a quelques décennies : charron, maréchal-ferrant, forgeron, par exemple (voir les illustrations ci-dessous), ou tailleur de pierres, meunier, jardinier, horticulteur (voir l'encadré en bas de page), menuisier, cordonnier, couturière, brodeuse, blanchisseuse, repasseuse, etc. (voir aussi page 70).

Le charron
Georges Sézille
et ses employés,
rue Saint-Simon,
dans les
années 1940



Chez un maréchal-ferrant
Affiche pédagogique (en couleurs)
des éditions Rossignol,
utilisée à l'école de Clairoux
au milieu du XX^e siècle



« Une forge à Clairoux »
Tableau (en couleurs)
d'A.Lefebvre (vers 1900)
Musée Antoine Vivenel (Compiègne)



En-tête de 1930

René Marsigny, maire de Clairoux,
fils d'Hélène Sénépart, a également
exploité des serres,
rue Marcel Bagnaudes

Perspectives pour l'avenir

Pour le Clairoix du futur, il nous faut arriver à concilier développement et ruralité...

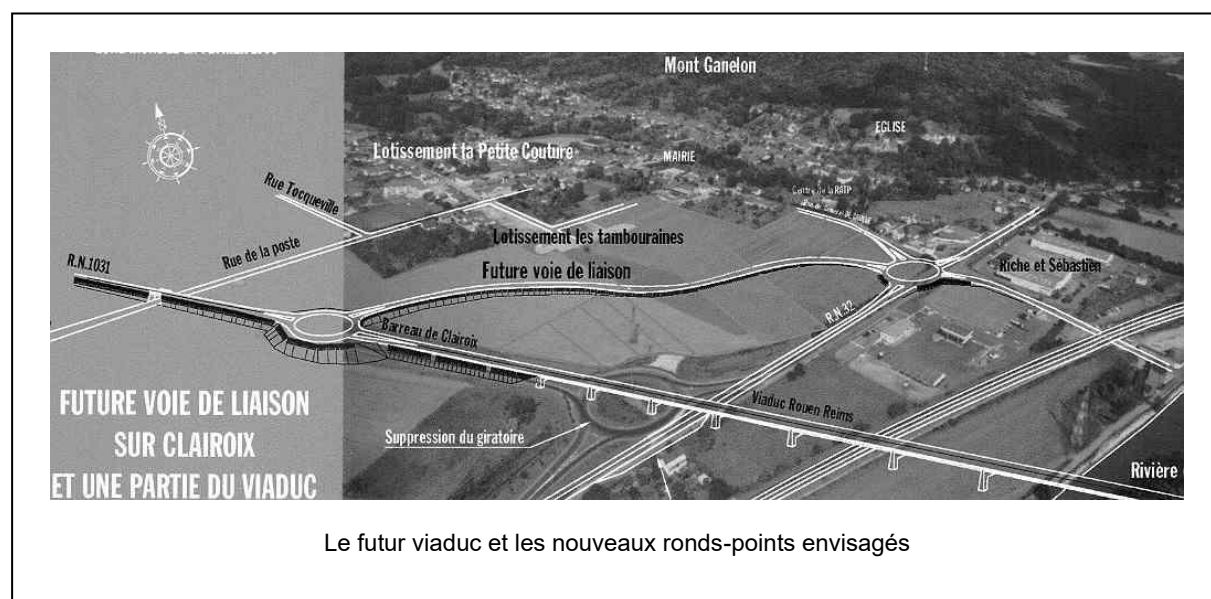
Nous aimerions que la commune garde son caractère actuel de village, tout en apportant de nouveaux services aux Clairoisiens. C'est aussi l'avis de la municipalité, qui souhaite notamment que l'accroissement de la population s'étale dans le temps ; en effet, un apport important et soudain de population serait source de problèmes à tous niveaux : écoles, réseaux divers à amplifier, à modifier ou à remplacer... et surtout intégration des nouveaux arrivants.

En 2004, Clairoix compte environ 2 000 âmes ; 2 500 habitants paraît un maximum raisonnable, au moins pour les prochaines années.

La deuxième tranche du lotissement des Tambouraines, sous l'égide de l'ARC (Agglomération de la Région de Compiègne), est prévue très prochainement. Il y est programmé 49 habitations, correspondant à environ 200 nouveaux Clairoisiens, ce qui devrait permettre une intégration rapide et sans problèmes majeurs.

Parmi les réalisations de cette même agglomération de communes, évoquons également la ZAC (Zone d'Aménagement Concerté) du Valadan, le long de la route de Roye. Sur cette zone d'environ 6 hectares, destinée à de petites entreprises et à des activités à usage artisanal, est déjà implantée une déchetterie réservée aux habitants et artisans de Clairoix et de ses environs ; d'autres sociétés devraient la rejoindre dans les prochains mois.

Enfin, toujours dans le cadre de l'ARC, la « rocade nord-est », envisagée dans les années à venir, traversera Clairoix et enjambera la RN32, la voie ferrée et l'Oise par un viaduc dont l'esthétique, nous l'espérons, ne déparera pas trop le paysage. Ces travaux visent à achever une vraie voie de contournement de Compiègne par le nord, ce qui permettra en particulier de mettre fin aux fameux « bouchons » du pont de Clairoix-Choisy.



En lien avec l'aménagement des Tambouraines, une restructuration du « centre » du village (autour de la Poste) est programmée, qui prévoit en particulier l'ouverture d'une supérette. Signalons aussi la prochaine mise en service, dans l'enceinte du Clos de l'Aronde (voir l'encadré ci-dessous), d'une nouvelle bibliothèque, plus grande et plus fonctionnelle que l'actuelle.

Nous terminerons cet ouvrage en formulant le souhait que l'amélioration du cadre de vie et de l'environnement de Clairoix (et notamment du site du mont Ganelon) soit poursuivie, dans la ligne des efforts convergents de ces dernières années, et rende ce village encore plus agréable à vivre.



La vieille grange située à l'est du Clos de l'Aronde, destinée à abriter la nouvelle bibliothèque de Clairoix (après rénovation !)

Annexes

Sélection bibliographique

Divers



La partie nord-est de la mairie,
qui abrite depuis 1992, au rez-de-chaussée,
la bibliothèque de Clairoux

Sources bibliographiques

Voici l'essentiel des écrits qui concernent (plus ou moins directement) Clairoux. Outre des ouvrages « généraux », nous citons quelques articles spécifiques, puis nous évoquons les bulletins locaux et les archives.

Ouvrages

- Abelé, Christine : *J.P.Pinchon*. Noyon, éditions des Amis du Musée du Noyonnais, 1988.
- Arbellot, Guy : *Dictionnaire des lieux habités de l'Oise*. Collection Histoire médiévale et archéologie n° 12. Amiens, Université de Picardie (CAHMER), 2000.
- Badin, E. & Quantin, M. (dir.) : *Géographie départementale, classique et administrative, de la France. Département de l'Oise*. Paris, Dubochet, Le Chevalier et C^{ie}, 1847. Réédité en 1991 par les éditions de la Tour Gile.
- Benaut, L.A. : *Histoire populaire de Compiègne et de son arrondissement*. Compiègne, Leroy-Joly, 1890. Réédité en 1975 par les éditions Laffitte Reprints (Marseille).
- Berdeaux-Le Brazidec, Marie-Laure : *Découvertes monétaires des sites gallo-romains de la forêt de Compiègne (Oise) et des environs dans leurs contextes archéologiques*. Montagnac, éditions Monique Mergoïl, 2003.
- Besse, Jean-Pierre : *L'Oise. Septembre 1940 – septembre 1944*. Creil, édité par l'auteur, 1994.
- Bochand, Jean-Marc : *Clairoux-lès-Compiègne*. Monographie communale. Beauvais, Institut Supérieur Agricole, 1973.
- Bonnault d'Houët (Baron de) : *Les Francs Archers de Compiègne, 1448-1524*. Compiègne, imprimerie Henry Lefebvre, 1897.
- Bonnault d'Houët (Baron de) : *Compiègne pendant les guerres de religion et la Ligue*. Compiègne, imprimerie du Progrès de l'Oise, 1910.
- Bonnet-Laborde, Philippe : *Art et histoire dans les Pays d'Oise. De la Préhistoire à nos jours*. Beauvais, GEMOB, 1987.
- Caillette de l'Hervilliers, Edmond : *Le Mont Gannelon à Clairoux, près de Compiègne : étude d'archéologie, de philologie et d'histoire*. Compiègne, Dubois, et Paris, A.Durand, 1860.
- Cambry, Jacques : *Description du département de l'Oise*. Paris, P.Didot l'aîné, 1803 (2 tomes + planches). Réédité en 1982 par les éditions Laffitte Reprints (Marseille).
- Cochet, Paul : *Histoire de Compiègne, Noyon, Pierrefonds et la région*. Compiègne, Decelle, 1912.
- Coët, Émile : *Notice historique et statistique sur les communes de l'arrondissement de Compiègne*. Compiègne, A.Mennecier, 1883. Réédité en 1997 par les éditions de la Grande Fontaine.
- Coët, Émile : *Tablettes d'histoire locale*. Compiègne, A.Mennecier, 1887-1894 (7 tomes) et 1894-1895 (2 tomes).
- Collectif : *Mémoire de Compiègne*. Paris, Jacques Marseille, 2003.
- Collectif : *Ils ont fait le sacrifice de leur vie... Le prix de la liberté dans l'Oise, 1940-1945*. Creil, ANACR (Association nationale des anciens combattants de la Résistance), 2002.
- De Caix de Saint-Aymour (Comte) : *Autour de Noyon. Sur les traces des Barbares*. Paris, Boivin et C^{ie}, 1917.
- De Saulcy, F. : *Les campagnes de Jules César dans les Gaules. Études d'archéologie militaire. Première partie*. Paris, Didier et C^{ie}, 1862.
- Debout, Henri (Chanoine) : *Jeanne d'Arc : grande histoire illustrée*. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1905 (2 tomes).

- Deladreue, L.E. (Abbé) & Pihan, L. : *Géographie physique et historique du département de l'Oise*. Beauvais, Père, 1886.
- Delattre, Daniel : *Compiègne, ses rues, ses cantons*. Grandvilliers, édité par l'auteur, 1994.
- Delattre, Daniel et al. : *L'Oise. Art, histoire et patrimoine des 693 communes*. Grandvilliers, édité par l'auteur, 2003.
- Dumont de Montroy, Jacques : *Les Kergorlay dans l'Oise et en Normandie*. Beauvais, GEMOB, 1992.
- Ewig, Léon : *Compiègne et ses environs*. Paris, Renduel, Borel et Varenne, 1836.
- Graves, Louis : *Cantons d'Attichy et de Compiègne*. Paris, Res Universis, 1991 (réédition de deux *Précis statistiques* ; celui sur le canton de Compiègne date de 1850 environ).
- Graves, Louis : *Notice archéologique sur le département de l'Oise*. Beauvais, Desjardin, 1856. Réédité en 1974 par les éditions Guénégaud (Paris).
- Grenier, P.-N. (Dom) : *Introduction à l'histoire générale de la province de Picardie*. Amiens, C.Dufour et J.Garnier, 1856.
- Hémerly, Marcel : *La vallée de l'Aronde*. Société Historique de Compiègne, 1964.
- Lambert, Émile : *Les 697 communes du département de l'Oise. Leurs dépendances, les lieux détruits*. Creil, Queneutte, 1953.
- Lambert, Émile : *Toponymie du département de l'Oise. Tome 1*. Amiens, Musée de Picardie, 1963.
- Lambert, Émile : *Dictionnaire topographique du département de l'Oise*. Amiens, Musée de Picardie, 1982.
- Launay, Marine, Launay, Albert & Fauqueux, Charles : *Histoire régionale. Département de l'Oise et pays qui l'ont formé*. Beauvais, imprimerie centrale administrative, 1976. Réédition (avec un additif de Marie-Rose et Raymond Dufour-Launay) de l'*Essai d'histoire régionale* (Beauvais, Prévôt, 1925).
- Le Clère, Marcel (dir.) : *L'Oise de la Préhistoire à nos jours*. Saint-Jean-d'Angély, Bordessoules, 1990.
- Lebègue, Maurice : *Les noms des communes du département de l'Oise*. Amiens, Musée de Picardie, 1994.
- Lehembre, Bernard : *Bécassine, une légende du siècle*. Paris, Gautier-Languereau / Hachette, 2005.
- Lemaire, Robert : *Paroisses et communes de France. Oise*. Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1976.
- Leprêtre, Xavier : *De la Résistance à la Déportation. Compiègne – Royallieu, 1940-1944*. Chantilly, édité par l'auteur, 1994.
- Mermet, J.E. : *Les environs de Compiègne*. Paris, Res Universis, 1990. Réédition des *Essais historiques sur les cantons d'Attichy, Compiègne, Estrées-Saint-Denis et Guiscard* (Compiègne, imprimerie du Progrès de l'Oise, 1907).
- Montet, Charles-Émile : *Jeanne d'Arc la sainte de la France*. Édité par l'auteur, 1909.
- Morel, Émile-Épiphanus (Chanoine) : *Cartulaire de l'abbaye de Saint Corneille de Compiègne. Tome 1 (877-1216)*. Montdidier, J.Bellin, 1904. *Tome 2 (1218-1260)*. Paris, Honoré Champion, 1909. *Tome 3 (1261-1383)*. Paris, Nouvelles éditions latines, 1977.
- Peigné-Delacourt, M. : *Campagne de J.César contre les Bellovaques, étudiée sur le terrain*. Paris, Auguste Aubry, 1862.
- Pomerol, Charles et Feugueur, L. : *Bassin de Paris*, collection *Guides géologiques régionaux*. Paris, Masson, 3^{ème} édition, 1986.
- Quentin-Bauchart, Pierre : *Chroniques du château de Compiègne* (chapitre *Un camp du roi-soleil*). Paris, Jouve, 1953.
- Roblin, Michel : *Le terroir de l'Oise aux époques gallo-romaine et franque. Peuplement, défrichement, environnement*. Paris, A. et J.Picard, 1978.
- Simon, G.-A. (Chanoine) : *Histoire généalogique des Clérel seigneurs de Rampan Tocqueville*. Caen, Ozanne, 1954.

- Simon, Hélène : *Les Cahiers de doléances des pays de l'Oise en 1789. Bailliage principal de Senlis et bailliages secondaires*. Beauvais, Archives Départementales, 1999.
- Sorel, Alexandre : *La prise de Jeanne d'Arc devant Compiègne*. Paris, Alphonse Picard, 1889.
- Spinelli, Franck, et François, Rémi : *Plan de gestion des milieux naturels du mont Ganelon (60) ; état initial*. Cuvilly, Ecothème, 2000.
- Touchard-Lafosse, G. : *L'Oise*. 1837. Réédité en 2001 par les éditions du Bastion.
- Troubat, Jules : *Le Mont Ganelon*. Compiègne, H.Lefebvre, 1885.
- Vermand, Dominique : *Églises de l'Oise. Cantons de Compiègne*. Conseil Général de l'Oise, 2001.
- Woillez, Emmanuel : *Répertoire archéologique du département de l'Oise*. Paris, Imprimerie Impériale, 1862. Réédité en 1997 par les éditions Amatteis (Le Mée-sur-Seine).
- Woimant, Georges-Pierre : *Carte archéologique de la Gaule. L'Oise*. Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1995.

Articles de revues

- Blanchet, Jean-Claude : État des recherches archéologiques dans la région de Compiègne. Première partie : la Préhistoire ; in *Bulletin de la Société Historique de Compiègne* tome 27, 1980.
- Blanchet, Jean-Claude : Poignard en silex, emmanché, trouvé au confluent de l'Aisne et de l'Oise, commune de Clairoix (Oise) ; in *Bulletin de la société archéologique, historique et géographique de Creil* n° 64, 1969.
- Bonnard, Jean-Yves : Une catastrophe naturelle dans le bassin versant de l'Oise : l'inondation de 1784 ; in *Annales Historiques Compiégnaises* n° 89-90, 2003.
- Delmaire, R. : Trouvailles monétaires anciennes en Picardie d'après les manuscrits de dom Grenier ; in *Revue archéologique de Picardie* n° 4, 1982.
- Desmarest, Jean : Une grille du château de Meudon du XVIII^e s. transportée à Clairoix ; in *Bulletin de la Société Historique de Compiègne* tome 27, 1980.
- Duquesnay, Louis : Nos anciens bulletins paroissiaux. L'Écho du Ganelon ; in *Bulletin de l'association St Pie X de l'Oise* nov.-déc. 1995.
- Gaffet, Ghislaine : Liste des patronymes relevés à Clairoix (1717 à 1800) ; in *Compendium, bulletin de l'Association Généalogique de l'Oise* n° 2, 4, 5, 7, 1983 à 1986.
- Gaffet, Ghislaine : Le site de Clairoix et de Coudun ; in *Compendium, bulletin de l'Association Généalogique de l'Oise* n° 3, 1984.
- Gaffet, Ghislaine : Les moulins de Clairoix ; in *Compendium, bulletin de l'Association Généalogique de l'Oise* n° 5, 1985.
- Guérin, Alphonse-Marie (Abbé) : Clairoix à travers les âges ; in *L'Écho du Ganelon* octobre 1927 à avril 1930 (23 épisodes).
- Hémery, Marcel : Le camp romain de Clairoix ; in *Société Historique de Compiègne : procès-verbaux, rapports et communications diverses* tome 37, 1934-1936.
- Hémery, Marcel : Le Fort du Mont Ganelon ; in *Bulletin de la Société Historique de Compiègne* tome 21, 1938.
- Lafaurie, Jean : Deniers de Charles le Chauve trouvés à Clairoix ; in *Revue archéologique de l'Oise* n° 4, 1973.
- Lapointe, Christian : Pointe de lance en bronze à Clairoix ; in *Revue archéologique de l'Oise* n° 5, 1975.
- Lehembre, Bernard : Joseph Porphyre Pinchon ; in *Le collectionneur de bandes dessinées* n° 73 et n° 75, 1993 et 1994.
- Mermet, J. : Le district de Compiègne de 1791 à l'an III ; in *Bulletin de la Société Historique de Compiègne* tomes 24 et 25, 1952 et 1960.

- Roblin, Michel : L'Oise et ses affluents dans la région orientale de la civitas des Bellovaques au cours du 1^{er} millénaire de notre ère : stratégie, économie, habitat ; in *Actes du 91^{ème} congrès national des Sociétés Savantes (Rennes, 1966)*. Paris, 1968.
- Rozet, G. : Villa de M.Sibien, à Clairoix (Oise) ; in *L'architecture* n° 39, 1904.
- Toupet, Christophe : Face à la confluence de l'Aisne et de l'Oise, découverte d'un site archéologique à Clairoix ; in *Revue archéologique de l'Oise* n° 2, 1972.
- Woimant, Georges-Pierre : Aperçu sur l'archéologie historique de la région de Compiègne ; in *Revue archéologique de l'Oise* n° 19, 1980.
- Woimant, Georges-Pierre : Informations de fouilles. Clairoix, le Village ; in *Revue archéologique de Picardie* n° 2, 1982.

Bulletins clairoisiens

- Un *Bulletin Officiel Municipal* existe depuis 1974. Jusqu'en 1981, il y a eu 8 numéros (parution irrégulière et de facture variée) ; de 1983 à 1988, il s'est appelé *Clairoix notre village* (14 numéros, irréguliers). Une nouvelle série numérotée commence en 1989 (trois numéros par an) ; à partir du n° 28 (juin 2000), il se nomme *Bulletin Municipal*.
- *L'Écho du Ganelon*, bulletin (mensuel) des paroisses de Clairoix, Janville et Bienville, réalisé par l'abbé Alphonse-Marie Guérin, est paru de juillet 1927 à 1940 (au moins). Une deuxième série, réalisée par l'abbé Raoul Grandin, est parue à partir d'octobre 1947, jusque dans les années 1950 ?
- *Clairoix d'hier et d'aujourd'hui*, réalisé par l'abbé Jacques Pécheux et Jean-Marc Bochand, est paru de 1978 à 1989 (15 numéros).
- Certaines associations ont fait paraître des bulletins : par exemple l'association des parents d'élèves, l'AJFC, la Sauvegarde de Clairoix, ou Vivre à Clairoix. On peut citer également les bulletins syndicaux de l'usine de pneumatiques...

Archives

Parmi les documents conservés à la mairie de Clairoix, les registres des délibérations du conseil municipal et les registres des arrêtés municipaux, ainsi que les registres d'état civil, sont des sources de base pour des recherches sur la vie locale.

À la Bibliothèque municipale de Compiègne, outre la plupart des ouvrages cités dans les pages précédentes, on peut consulter divers manuscrits concernant Clairoix (notamment ceux laissés par Jean Antoine François Léré). Les Archives municipales de Compiègne possèdent également quelques documents ayant trait à notre commune.

Aux Archives départementales de l'Oise, à Beauvais, un nombre appréciable de documents antérieurs à 1940 sont consultables : recensements (1820 à 1936), listes électorales (1864 à 1934), registres d'état civil (1634 à 1889), actes notariés, dossiers sur les écoles, etc.

Quant à la presse locale des deux siècles derniers (*Le Progrès de l'Oise*, *La Gazette de l'Oise*, *La Semaine de l'Oise*, *L'Oise-matin*, etc.), elle peut apporter de nombreux éléments sur Clairoix ; il reste à éplucher un certain nombre de journaux...

L'association « Art, Histoire et Patrimoine de Clairoix »

Créée en 1993, cette association régie par la loi de 1901 a pour principal objet de promouvoir la connaissance de l'histoire, du patrimoine, et de l'environnement de la commune de Clairoix.

Elle acquiert et gère une documentation riche et variée concernant :

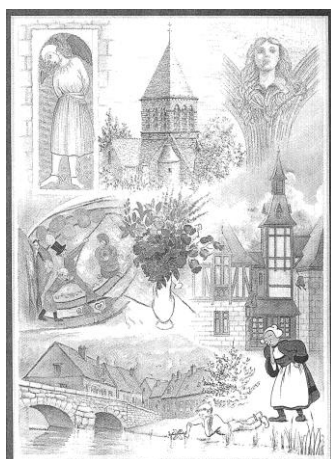
- Clairoix et sa région ;
- les frères Pinchon, et leurs œuvres (voir pages 77 à 80) ;
- les autres habitants ou hôtes illustres de Clairoix (voir pages 57-58 et 81 à 84).

Le fonds documentaire de l'association s'enrichit de jour en jour. Pour davantage le mettre en valeur, et en complément de cet ouvrage, l'association a au moins deux projets, en collaboration avec la municipalité :

- créer et alimenter un site Internet sur l'association et sur la famille Pinchon ;
- aménager une exposition permanente, dans un lieu « de caractère », qui pourrait devenir un petit musée local.

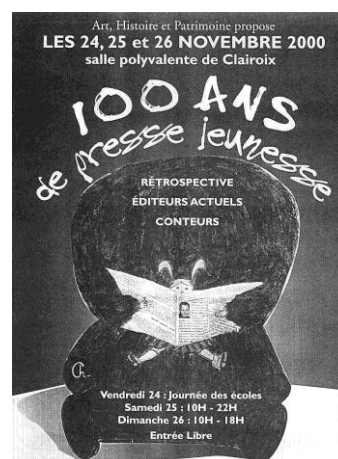
D'autre part, depuis 1994, l'association a organisé divers salons et expositions, axés sur le patrimoine artistique local, sur la presse pour la jeunesse, etc. Elle participe également à d'autres manifestations culturelles locales, et organise des voyages visant à faire découvrir ou mieux connaître le patrimoine de la région de Clairoix.

L'association « Art, Histoire et Patrimoine de Clairoix » est ouverte à tous ; elle comprend actuellement une cinquantaine d'adhérents, et un conseil d'administration de 13 membres.



Extrait de l'affiche (en couleurs) du 3^{ème} salon des arts organisé par l'association (novembre 1996)

Composition de Dino Brazzolotto



Affiche (en couleurs) pour l'exposition organisée en novembre 2000

Dessin de Charlotte Hanotin

Remerciements

Nos remerciements vont tout d'abord à la municipalité de Clairoix, pour son soutien et sa collaboration, et notamment au maire, Laurent PORTEBOIS, et à Jocelyne MALARD, première adjointe.

Nous exprimons également notre gratitude à tous ceux qui nous ont apporté des témoignages, fourni des documents, ou aidés à des titres divers ; et en particulier à François CALLAIS, Claudine CLAVIER, Alain LEBLOND, Claudine MAUPIN, Sylviane MILLET, et Alain SAMADET.

Illustrations

Sauf mention contraire, les documents reproduits dans cet ouvrage (cartes postales, etc.) sont ceux de l'association AHPC ou des auteurs, et les photographies ont été prises par ceux-ci.

Les photographies des documents ou objets conservés au musée Antoine Vivenel (Compiègne) sont reproduites avec l'aimable autorisation du conservateur en chef du musée, Éric BLANCHEGORGE, que nous remercions ici.

Les dessins des pages 27 et 57, ainsi que la composition de la page 121, sont de Jean-Michel BOCHAND. Sauf indication contraire, les autres dessins sont de Henri LESOIN.

Voici le texte accompagnant le blason de Clairoix (reproduit en couverture) :

*« D'azur, à deux rivières au naturel mouvantes de la pointe
qui est le confluent de l'Oise et l'Aisne,
accompagnées en chef d'une épée haute, d'argent, garnie d'or,
soutenant une couronne est accostée de deux fleurs de lis
du même (qui est Jeanne d'Arc)
et en pointe de deux coquilles aussi d'or,
(qui est en partie Rouvroy Saint Simon). »*

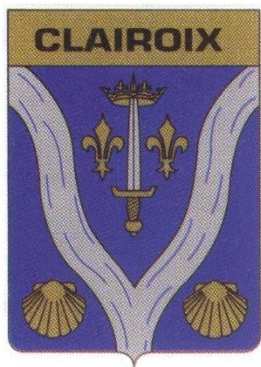
Ce blason date de 1993.

Photographies de couverture :

- un coin de forêt bordant le village (du côté de Bienville) ;
- l'église et la « villa Sibien » (siège actuel de l'ADAPEI) ;
- une vue partielle du « Clos de l'Aronde » (actuelle mairie).

Achevé d'imprimer en 2004 à Beauvais
sur les presses de l'imprimerie du CRDP
(Centre Régional de Documentation Pédagogique)
de l'académie d'Amiens.

Dépôt légal décembre 2004.

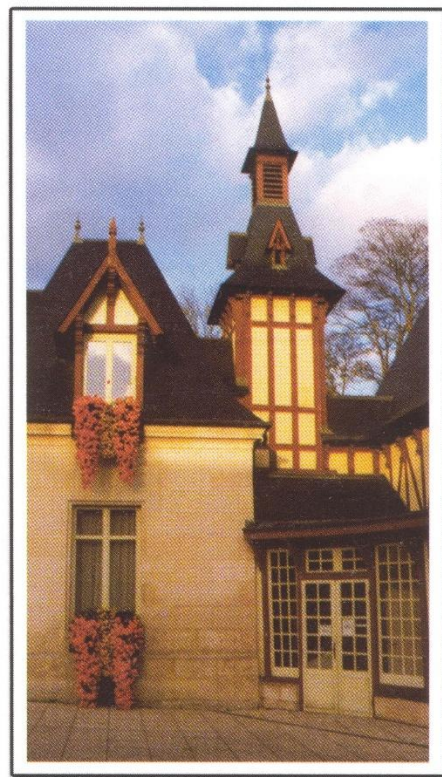
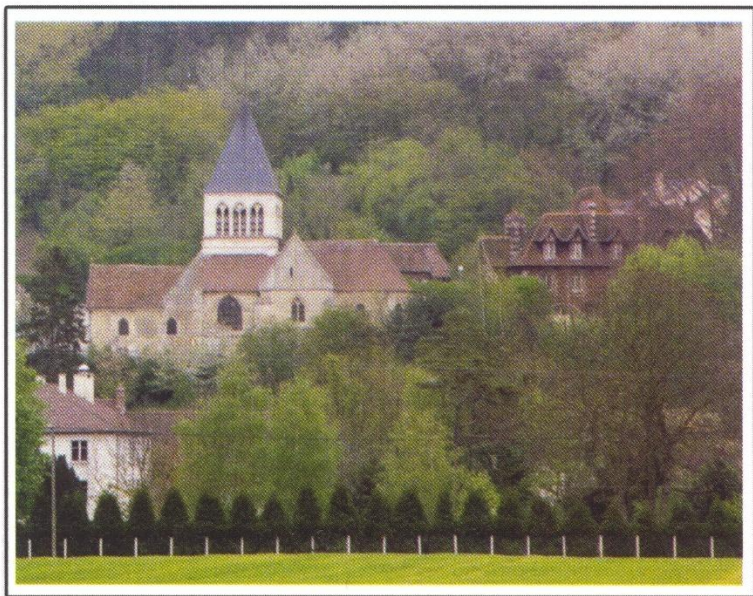
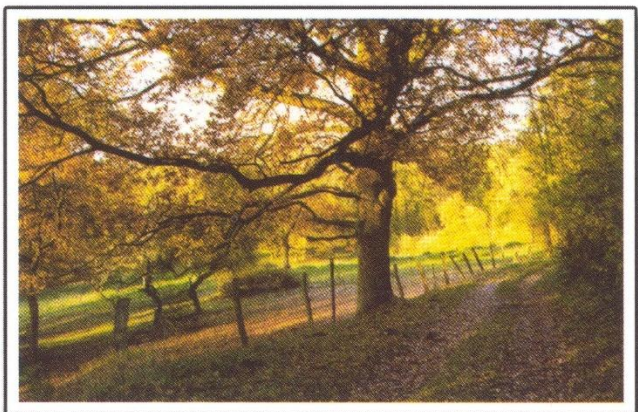


Clairoix (Oise)

portrait et histoire d'un village

Des passionnés de l'histoire du village de Clairoix, regroupés au sein de l'association " Art, Histoire et Patrimoine ", ont pensé qu'un ouvrage de synthèse, illustré de photographies originales, manquait sur ce village de caractère.

À partir des nombreux documents et témoignages recueillis au fil des ans, ce livre d'une trentaine de chapitres a l'ambition de couvrir le maximum de domaines (patrimoine naturel et architectural, histoire, habitants illustres, vie locale, économie...), sans pour autant prétendre à l'exhaustivité.



ISBN : 2-9523184-0-9

Prix : 15 €